

**Memoire sur les maladies épidémiques des bestiaux : qui a remporté le prix proposé par la Société royale d'agriculture de la généralité de Paris pour l'année 1765 / Composé par M. Barberet ... Avec des notes instructives [by C. Bourgelat].**

### **Contributors**

Barberet, Monsieur (Dénis), 1714-  
Bourgelat, Claude, 1712-1779.  
Académie d'agriculture de France.

### **Publication/Creation**

Paris : chez la veuve d'Houry, 1766.

### **Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/wgubz65q>

### **License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>







1274/B

58.H.9

2408b

M XXI

18/2

3<sup>e</sup>...  
24086

# MEMOIRE

SUR LES MALADIES

ÉPIDÉMIQUES

DES

BESTIAUX,

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

PROPOSÉ

PAR LA SOCIÉTÉ ROYALE

D'AGRICULTURE

DE LA GÉNÉRALITÉ DE PARIS,

Pour l'Année 1765.

*Composé par M. BARBERET, Médecin Pensionnaire  
de la Ville de Bourg en Bresse, Ancien premier Médecin  
des Armées, Membre de l'Académie des Sciences de  
Dijon, & imprimé par ordre de la Société.*

AVEC DES NOTES INSTRUCTIVES.



*Deffroy.*

A PARIS,

Chez la Veuve d'Houry, Impr. Libr. de Mgr le Duc d'Orléans  
& de la Société Royale d'Agriculture, rue S. Severin,  
près la rue Saint Jacques.

---

M. D. CC. LXVI.

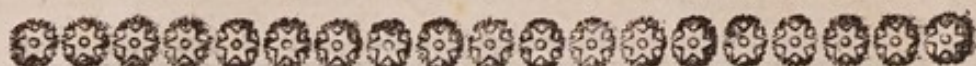
*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



---

**L**A Société Royale d'Agriculture de Paris, en donnant le Prix au Mémoire de M. Barberet, a couronné celui qui de tous ceux qui lui ont été présentés, a le plus approche des vûes qu'Elle a eues dans le premier Programme qu'Elle avoit fait publier. Elle a été persuadée que l'impression de cet Ouvrage pourroit satisfaire le Public; & pour le rendre encore plus utile, Elle a cru devoir commettre & nommer un de ses Membres à l'effet d'y ajouter des Notes dont l'étendue & l'érudition le feront aisément reconnoître.





# P R I X

*Proposé par la Société Royale  
d'Agriculture de Paris.*

**L**A Société Royale d'Agriculture a adjugé, dans son Assemblée du 16 Mai 1765, le Prix qu'elle avoit proposé au meilleur Mémoire contenant la description, les causes, les effets & la curation des Maladies épidémiques & contagieuses des bestiaux, les moyens de les prévenir & d'en empêcher les progrès, à la Piece N<sup>o</sup> 35, qui avoit pour devise :

*Ecce autem duro fumans sub vomere taurus*

*Concidit, & mixtum spumis vomit ore cruorem.*

L'Auteur est M. Barberet, Médecin pensionné de la Ville de Bourg & de la Province de Bresse, ancien premier Médecin des Armées, & Membre de l'Académie des Sciences de Dijon, demeurant à Bourg en Bresse.

La Société persuadée que dans toutes les Sciences physiques, la connoissance des faits doit toujours précéder la théorie, & qu'elle seule peut conduire à une pratique sûre, propose aujourd'hui pour le

v

ſujet du Prix de l'année 1766, qu'elle doit diſtribuer au mois de Juillet 1767.

*L'Histoire de toutes les Maladies épidémiques des Beſtiaux & des Animaux de toute eſpece, qui ſe trouvent décrites dans les Auteurs anciens & modernes, celle des cauſes qui ont pu les produire, & des remedes qui ont paru les plus efficaces pour les combattre.*

La Société deſire que les Auteurs ne bornent pas leurs recherches à celles des maladies qui ont été décrites dans les Ouvrages de Médecine, mais qu'ils rasſemblent auſſi celles dont il eſt fait mention dans les Hiſtoriens, & même dans les Poètes; qu'ils diſcutent ces descriptions, & qu'ils tâchent de les lier les unes aux autres, afin d'en former un corps de doctrine qui puiſſe éclairer ſur cette branche de l'économie ruſtique.

Comme M. Barberet, dans l'Ouvrage qu'elle vient de couronner, a déjà donné quelques-unes de ces descriptions, dont il a ſçu tirer de grandes lumières pour déterminer la nature de ce genre de maladies, elle l'exhorte à étendre ſes recherches ſur cette matière, & le verra concourir avec plaifir à ce nouveau Prix. Il fera de douze cens livres, & fera adjudé dans une aſſemblée de la Société, au mois de Juillet 1767.

Les Pièces qui seront envoyées pour concourir, doivent être remises dans les trois premiers mois 1767, à M. de Palerne, Secrétaire perpétuel de la Société, autrement elles seront rejetées.

Les Auteurs seront les maîtres de composer en françois ou en latin; ils ne mettront point leurs noms sur leurs ouvrages, mais dans un paquet cacheté, portant un numéro pareil à celui de la Pièce, avec une même devise sur l'un & sur l'autre. Ces paquets ne seront ouverts qu'après le jugement du Prix.

Toutes personnes seront admises à concourir, à l'exception des Membres & Associés qui composent la Société Royale d'Agriculture de Paris. Les Pièces seront adressées à M. de Sauvigny, Conseiller d'État, Intendant de la Généralité de Paris, qui fera passer aux Auteurs les récépissés du Secrétaire de la Société. Le Secrétaire délivrera le Prix à celui qui lui représentera le récépissé de la Pièce couronnée; il n'y aura point d'autre formalité.



**M É M O I R E**  
QUI A REMPORTÉ LE PRIX  
proposé par  
**LA SOCIÉTÉ ROYALE**  
**D'AGRICULTURE**  
DE LA  
**GÉNÉRALITÉ DE PARIS.**

Année 1765.

Ce Mémoire a pour devise,

*Ecce autem duro fumans sub vomere taurus  
Concidit, & mixtum spumis vomit ore cruorem. N<sup>o</sup>. 35.*

**LA DESCRIPTION, LES CAUSES,**  
*les Effets, la Curation des Maladies Épidémi-  
ques & Contagieuses des Bestiaux, les Moyens  
de les prévenir & d'en empêcher les progrès.*



**LES BESTIAUX** sont pour  
l'homme d'un si grand secours,  
qu'il entendroit mal ses inté-  
rêts, s'il négligeoit quelqu'un  
des moyens propres à les conserver. Sou-

**A**

2 *Mémoire qui a remporté le prix*  
mis à notre empire, ils nous prêtent leurs  
forces ; ils labourent la terre ; ils l'en-  
graissent ; ils fournissent à notre nourri-  
ture & à nos vêtemens. Comment peut-on  
négliger des animaux dont on reçoit tant  
de services ? Veiller à leur conservation,  
n'est-ce pas veiller à nos intérêts ? Si l'on  
fait, chez une Nation que nous regar-  
dons comme barbare, des legs pour sub-  
venir aux besoins des chiens & des oi-  
seaux, que ne devons-nous pas faire pour  
les bestiaux, animaux beaucoup plus uti-  
les, & qui méritent à tant de titres la préfé-  
rence ? Je n'ai pas besoin de dire qu'il se-  
roit extrêmement avantageux d'observer  
les maladies qui les enlèvent, de cher-  
cher les moyens de les prévenir, de les  
combattre avec avantage, d'en empêcher  
les progrès, & de dissiper ces épidémies  
qu'on voit de tems en tems ravager les  
campagnes & ruiner les Laboureurs : Tout  
le monde sçait de quelle importance est  
un pareil projet ( 1 ). S'il est difficile à exé-  
cuter, le plaisir de travailler utilement, &  
l'espérance d'obtenir les suffrages d'une  
Société célèbre, sont un motif assez puis-  
sant pour nous engager à surmonter les  
obstacles qui se rencontrent dans l'exécu-  
tion.

Les Maladies contagieuses ( 2 ), qui  
ont attaqué le Bétail en différens tems,

ne sont pas de la même nature. Les Auteurs, qui en ont fait mention, leur ont assigné différens caractères. Nous décrirons d'abord celles dont ils ont parlé, & ensuite celles qui ont paru de nos jours: ce n'est qu'en s'instruisant de ce qui a été observé dans les Epidémies passées, qu'on peut apprendre à se précautionner contre celles dont on est menacé; car il n'est que trop certain que celles qui ont déjà paru reparoîtront de nouveau, comme nous aurons occasion de le remarquer; & si l'on peut parvenir à bien connoître & à bien traiter les Maladies qui attaqueront les animaux, ce n'est qu'en étudiant celles dont ils ont été atteints ( 3 ).

R. 67.

Ce seroit vainement qu'on remonteroit aux Siècles éloignés pour s'instruire des Epidémies, de ces fléaux qui ont enlevé le Bétail. Ce que les anciens ( 4 ) ont dit à ce sujet nous mettra peu au fait de ces Maladies. On voit, à la fin du troisième Livre des Géorgiques, une description de la mortalité du Bétail, mais elle est d'un Poëte qui donne l'essor à son imagination, & qui ne décrit pas une épidémie particulière, mais les ravages d'une épidémie quelconque. On trouve dans Celse des recettes pour plusieurs maladies des chevaux, des bœufs, des brebis; on y chercheroit inutilement la description des

R. 68

4 *Mémoire qui a remporté le prix*  
épidémies ; il n'est presque fait mention  
dans le sixième & le septième Livre (5) <sup>de</sup>  
de Columelle, que des maladies des bes-  
tiaux ; il s'étend beaucoup sur les remèdes  
qu'il croit propres à ces maladies, très-  
peu ou point du tout sur leur nature, &  
ne dit pas un mot de celles qui attaquent  
les troupeaux en même tems, ou qui se  
communiquent des uns aux autres : il en  
est de même des autres Ecrivains & il est  
étonnant qu'on soit obligé de descendre  
jusqu'à Ramazzini, (6) pour avoir quelque  
éclaircissement sur ce sujet. R. 70

Cet Auteur, dans l'exposition qu'il  
fait de la constitution épidémique de Mo-  
dène de l'année 1690, qu'il regarde  
comme froide & humide, dit que les  
maladies qui regnerent cette année, &  
qui attaquèrent indistinctement tous les  
gens de la campagne, s'étendirent jusque  
sur les animaux de toute espèce, & qu'il  
en périt un grand nombre après quelques  
jours de maladie. La nature faisoit des  
efforts pour se dégager de ce qui l'incom-  
modoit par une crise, car il leur surve-  
noit aux cuisses, au cou & à la tête, des  
boutons de petite vérole qui faisoient  
perdre les yeux à la plûpart des animaux  
qui en furent attaqués. Ceux qui n'étoient  
pas d'abord emportés par la maladie &  
qui résistoient à sa violence, maigrissoient

à la Société Royale d'Agriculture. 5  
sensiblement & tomboient dans le ma-  
rafme : On peut affurer , ajoute Ramaz-  
zini , que les tubercules qui parurent  
alors étoient certainement des boutons  
de petite verole , puisqu'ils n'en diffé-  
roient ni par la forme , ni par la cou-  
leur , ni par la matiere qu'ils contenoient ,  
ni par la grosseur , ni par la maniere dont  
ils se terminoient ; après avoir suppuré &  
s'être desséchés , ils laissoient une croute  
noire semblable à celle qui reste après la  
petite vérole.

L'épidémie continua en 1691 , & at-  
taqua spécialement les brebis , de sorte  
que très-peu échapperent à ce fléau. *Ita ut  
ovilus Grex penè deletus fuerit.* ( Ramaz-  
zini p. 42. ) On a constamment observé,  
que de tous les animaux , les brebis sont  
ceux qui sont le plus sujets à la petite vé-  
role , qu'on nomme chez elles *clavin* ,  
ou *claveau* & dont nous parlerons dans  
la suite: on devoit donc s'attendre qu'elles  
en seroient spécialement affectées , puis-  
qu'elles y ont plus de disposition que le  
reste du bétail.

En 1693 , la Hesse se vit enlever ses  
troupeaux par une phthisie pulmonaire.  
( *Const. epid. Hassiac. ann. 1691* ). L'hiver  
de cette année fut d'abord pluvieux , finit  
par être très-froid ; une chaleur extraor-  
dinaire qui se fit sentir au printems &



6 *Mémoire qui a remporté le prix*  
qui continua d'être la même pendant  
l'été , prit tout à coup la place de ce froid  
rigoureux ; ces changemens subits cau-  
sent toujours un mouvement extraordi-  
naire dans les humeurs , & souvent des  
engorgemens dans les vaisseaux capillaires ;  
car il est rare que la chaleur succede ra-  
pidement au froid sans qu'il en résulte  
quelqu'épidémie ; cependant on attribue  
celle qui régna dans la Hesse , à la rouille ,  
à cette rosée corrosive qui en 1693 in-  
fecta les pâturages dans la Hesse , comme  
elle les avoit infectés en Italie en 1690 ;  
mais cette dernière cause n'exclud pas la  
première , & il paroît que l'Observateur  
admet aussi celle-ci , puisqu'il dit que l'eau  
froide , dont se gorgeoient les animaux  
étant très-échauffés , contribuoit beau-  
coup à cette phthisie pulmonaire : en effet ,  
qu'un homme soit baigné de sueur & qu'il  
boive de l'eau à la glace , il est à craindre  
qu'il ne soit atteint de quelque pleurésie  
ou péripneumonie. Il en est de même des  
animaux. Le printemps de l'année dont  
nous parlons fut très-chaud ; Les bœufs  
& les vaches autant affectés de la chaleur  
de la saison , que du feu dévorant qu'al-  
lumoit dans leurs entrailles la mauvaise  
qualité des herbes qu'ils avoient mangées ,  
couroient à l'eau la plus froide ; une des  
propriétés essentielles au froid est de con-

denser, de resserrer ; Les fibres des vaisseaux capillaires, rapprochées les unes des autres par son action, embrassoient plus étroitement, arrêtoient, fixoient le sang, qui étant peu auparavant très-raréfié, s'étoit introduit dans ces petits canaux, & de-là l'inflammation: lorsqu'elle est considérable, les petits vaisseaux qui sont engorgés éclatent, se brisent ; leurs tuniques & ce qu'elles contiennent se convertissent en pus par le battement des artères qui les avoisinent, c'est ce qui arriva dans l'épidémie de la Hesse ; l'inflammation probablement négligée se termina par la suppuration, & les bestiaux succomberent sous une phthisie pulmonaire.

Ils furent attaqués en 1712, dans la Basse Hongrie, d'une maladie des plus dangereuses (*Const. epid. inter Hungar. ann. 1712.*). L'hiver de cette année fut très-froid, & le printems pluvieux, avec de grandes variations dans la température de l'atmosphère, car les mêmes jours il faisoit froid le matin, très-chaud à midi, le froid recommençoit à trois heures, & la chaleur se faisoit sentir vers le soir ; ces vicissitudes causerent parmi les hommes beaucoup de fièvres, qui furent aussi irrégulières que la saison. On vit dans les mois de Juin & de Juillet, durant lesquels la chaleur se soutint constamment, une

8 *Mémoire qui a remporté le prix*  
quantité prodigieuse d'insectes , de reptiles , & spécialement de serpens qui firent périr à la campagne un grand nombre de personnes. La morsure de ces serpens caufoit une enflûre qui s'éten-  
doit très-promptement , se communiquoit à tout le corps & particulièrement à la langue , de forte qu'on ne pouvoit pas prononcer un seul mot ; les bestiaux étoient du moins autant exposés à la morsure de ces serpens que les gens de la campagne ; aussi la mortalité dans les troupeaux fut-elle considérable.

Elle augmenta dans le mois d'Août qui fut très pluvieux , mais par une autre genre de maladie qui se manifestoit par des pustules blanches , remplies d'une matière d'une puanteur insupportable. Il découloit de la bouche des animaux malades une humeur d'une odeur cadavéreuse ; ils respiroient avec la plus grande difficulté : les bœufs & les vaches attaqués de ce mal ne cessoient de mugir , & leurs mugissemens redoubloient lorsqu'ils étoient prêts de mourir. Alors on entendoit dans leurs entrailles un bruit comme si les tuniques trop distendues eüssent éclaté ; il y a grande apparence que cette maladie n'étoit autre chose qu'une petite vérole compliquée ; tout l'annonce quoique l'Observateur n'en parle pas , les

*à la Société Royale d'Agriculture.* 9  
pustules la caractérisent. L'humeur, qui découloit de la bouche, ressembloit beaucoup au ptyalisme qui survient aux hommes dans la petite vérole ; enfin, la complication est désignée par la grande difficulté de respirer, par la puanteur de l'haleine, par l'odeur infecte des boutons ou pustules, symptômes que l'on remarque toujours dans le Clavin, lorsqu'il est accompagné de putréfaction.

On trouva dans l'estomac des animaux qui furent ouverts des boules de la grosseur d'une noix, remplies de poils & recouvertes d'une tunique membraneuse si dure, qu'on avoit peine à la couper avec un couteau. Cette tunique membraneuse est extraordinaire, car les égagropiles ne sont pas des corps organisés.

Le mortalité s'étendit jusque sur les bêtes sauvages qu'on trouvoit mortes dans les forêts. Les chiens qui mangerent de leur chair, ou de celle des animaux emportés par la contagion, devinrent enragés ; les hommes qui en furent mordus tomberent dans la phrénésie & dans l'hydrophobie : ils imitoient l'aboyement des chiens.

Si les vicissitudes de l'air ont eu beaucoup de part à la constitution épidémique dont nous venons de parler, la multitude des reptiles a contribué à la rendre plus

10 *Mémoire qui a remporté le prix*  
dangereuse pour les bestiaux ; en effet ,  
une grande quantité d'insectes adhérens  
aux herbes dont ils se nourrissoient , de-  
voit causer autant de désordre que la  
rouille ; les substances animales sont sep-  
tiques de leur nature , & elles deviennent  
encore plus septiques pour le bétail qui ne  
se nourrit que de végétaux.

L'épidémie de 1711 ( *Const. Epidem.*  
*August. ann. 1711, 1712.* ) qui fit tant de  
ravages en Italie ( 7 ) & en Allemagne ,  
devoit sa naissance à celle dont nous ve-  
nons de parler ( il y a ici une faute de  
chronologie , ou une erreur de fait ) une  
maladie qui regnoit en 1711 , ne sçauroit  
venir d'une autre qui ne paroît qu'en  
1712. Elle étoit originaire de Hongrie  
d'où elle fut apportée par des bœufs en  
Allemagne car elle ne provenoit ni de  
la constitution de l'air , ni de la mau-  
vaise qualité des alimens , puisqu'elle ne  
s'étendit pas sur le bétail qui n'avoit  
point eu de communication avec ces  
bœufs venus de Hongrie & qui infectèrent  
l'herbe par leur salive , enforte que ceux  
du pays qui fréquenterent les mêmes pâ-  
turages , contractèrent la maladie dont  
étoient atteints ces étrangers.

Le virus , qui se communiquoit par la  
salive , étoit d'une si grande acrimonie ,  
qu'il agissoit comme un caustique sur le

gofier, l'estomac & les intestins, attaquoit le genre nerveux, causoit des mouvemens spasmodiques, fronçoit les fibres, & resserrant extrêmement les tuniques vasculaires, produisoit des étranglemens dans les petits vaisseaux sanguins, & par conséquent des stagnations dans les humeurs qui devenoient putrides, & une inflammation gangréneuse dans presque tous les visceres. La chaleur étoit brûlante, l'appétit totalement détruit, la respiration laborieuse, la langue dans quelques bœufs enflammée & chargée de vésicules rouges, les ventricules, l'épiploon, surtout les intestins, étoient pareillement enflammés; ceux qui avoisinoient le foie, avoient pris la couleur de la bile; les excremens étoient purulens, teints de sang & d'une puanteur insupportable, de sorte que, dit l'Observateur, la maladie prenoit la forme d'une dyssenterie maligne: mais on seroit bien fondé à avancer que la dyssenterie n'étoit ici que symptomatique & non pas idiopathique.

La mortalité du bétail ne donna pas beaucoup de relâche, car elle recommença l'année suivante; la cause cependant n'en fut pas la même, & l'épidémie qui enleva le bétail en 1712, parut avec des symptômes différens: elle attaqua d'abord les chevaux, spécialement ceux qui

12 *Mémoire qui a remporté le prix*  
étoient aux environs d'Ausbourg , &  
épargna presque tous ceux qui étoient  
dans la ville. Elle se communiqua ensuite  
aux bœufs & à plusieurs animaux de dif-  
férentes especes ; il leur survenoit au poi-  
trail , aux ânes & dans plusieurs autres  
endroits des tumeurs dures , qui s'éten-  
doient beaucoup , & qui en très - peu  
de tems emportoient les bestiaux qui en  
étoient affectés. Cette épidémie paroît  
être la suite de celle qui avoit régné l'an-  
née précédente , en ce qu'on attribue les  
tumeurs & les accidens qui les accompa-  
gnent , à la piquûre des frêlons , d'une  
grosseur peu commune , dont il y eût en  
1712 une quantité incroyable. Ils s'étoient,  
dit-on , nourris des cadavres des bœufs  
qui étoient morts l'année précédente , &  
qui n'avoient pas été enterrés assez pro-  
fondément. En effet , la piquûre de ces  
frêlons nés dans l'infection , nourris dans  
l'infection , ne pouvoit être que dange-  
reuse. L'histoire suivante prouve jusqu'à  
quel point les humeurs en étoient altérées.

Un homme ayant voulu couper avec  
une hache le pied d'un cheval , mort de la  
piquûre d'un frêlon , & qui n'avoit pas  
été enterré assez profondément , puisque  
le pied sortoit hors de la terre , fut écla-  
bouffé par une humeur , dont quelques  
gouttes jaillirent jusque sur l'œil , y firent

à la Société Royale d'Agriculture. 13  
naître une inflammation & une tumeur  
qui s'étendit ensuite sur l'autre œil, puis  
sur toute la tête, & enfin lui causèrent la  
mort.

Il périt en 1730 (*Histor. Febr. Catarrh.  
ann. 1730.*) une grande quantité de bes-  
tiaux en Bohême, dans la Lithuanie,  
dans la Saxe, la Marche de Brandebourg,  
le Duché de Magdebourg, Et par quelle  
maladie furent-ils enlevés? On n'a pas  
daigné nous en instruire. Serait-elle sem-  
blable à celle, qui en 1731, les fit périr  
dans quelques Provinces de France, &  
qui ne se manifestoit que par une vessie  
qui survenoit à la Langue? Cette vessie  
commence par être blanche, devient rou-  
ge, ensuite finit par être noire & dégé-  
nere en ulcere chancreux, qui ronge &  
consume la langue en très-peu de tems:  
elle a beaucoup de rapport avec l'anthrax.  
Cette maladie est d'autant plus dange-  
reuse, qu'elle ne s'annonce par aucun  
symptôme, & que l'animal qui en est at-  
taqué, boit & mange comme à son or-  
dinaire, jusqu'à ce que le chancre ait fait  
des progrès considérables; & souvent l'on  
ne s'apperçoit du mal que lorsqu'on n'est  
plus à tems d'y remédier.

On a vu en 1740, & dans les années  
suivantes jusqu'en 1750, presque toutes  
les bêtes à cornes mourir non-seulement



14 *Mémoire qui a remporté le prix*  
en France , mais encore dans toute l'Eu-  
rope , d'une fièvre putride , maligne , in-  
flammatoire , semblable à celle qui , en  
1711 , regna en Allemagne , en Italie , que  
nous avons dit y avoir été apportée de  
Hongrie , & qui fut qualifiée de dyssen-  
terie maligne. C'est de toutes les mala-  
dies qui ont attaqué le bétail en différens  
tems , la plus dangereuse , la plus com-  
pliquée & la plus difficile à guérir ; elle  
s'annonçoit par une tristesse , une langueur  
& un abattement général. On sentoit que  
les battemens du cœur étoient une fois  
plus fréquens que dans l'état naturel , ce qui  
dénote une fièvre très-vive : l'animal ma-  
lade , ayant la tête penchée , avoit peine  
à se soutenir sur ses pieds ; il chanceloit ;  
il battoit des flancs : ses yeux étoient  
rouges & larmoyans ; ses cornes & ses  
oreilles froides : il découloit de la bouche  
& des naseaux une bave épaisse & gluan-  
te : on remarquoit un mouvement con-  
vulsif depuis la tête jusqu'à l'extrémité du  
dos. Comme les autres symptômes , que  
nous avons eu lieu de remarquer , étoient  
les mêmes que ceux que nous avons rap-  
portés en parlant de l'épidémie d'Ausboug ;  
nous ne répéterons pas ce que nous en  
avons déjà dit.

Nous perdîmes en 1756 un grand nom-  
bre de bœufs à Minorque ; ces animaux

peu faits à la chaleur du climat, puisqu'ils venoient d'Auvergne, exposés pendant tout le jour aux rayons d'un Soleil ardent, ( car si l'on excepte le milieu de l'Isle, les abris partout ailleurs sont très-rares ), devoient en être d'autant plus incommodes, que naturellement ils aiment les pays froids, & que c'est dans ceux-ci qu'ils réussissent le mieux. En effet, ceux du Danemark, de la Podolie & de l'Ukraine, sont les plus gros, ensuite ceux d'Irlande & d'Angleterre, tandis que ceux d'Espagne & de Barbarie, sont les plus petits. Ils ne trouvoient rien à Minorque qui pût tempérer dans leurs entrailles une chaleur qu'ils ne ressentoient pas ailleurs : ils n'avoient pas de ressource dans l'herbe fraîche, puisque dès le mois de Mai tout est sec dans cette Isle. L'eau étoit peu propre à les rafraîchir, puisqu'elle étoit partout tiède & faumâtre dans plusieurs endroits, au lieu qu'ils aiment l'eau fraîche & pure; ils languissoient, maigrissoient à vûe d'œil : le soufle qui sortoit de leurs poulmons étoit brûlant, ils finissoient par pisser le sang ( 8 ). *R. 76.*

Nous fûmes effrayés en 1762, par les Gazettes & les Journaux qui nous annoncèrent une maladie épidémique qui faisoit de grands ravages en Dannemark ( 9 ), & qui avoit gagné les frontieres d'Alle-

*R. 77.*

16 *Mémoire qui a remporté le prix*  
magne , elle attaquoit les bœufs , les vaches & même les chevaux ; elle se manifestoit par une vessie sur la langue & étoit la même que celle qui parut en 1731 , & dont nous avons déjà parlé ; elle parvint jusqu'en France vers la fin de 1762 , mais comme on connoissoit le caractère de cette maladie & les remèdes qui lui étoient propres , elle y fit peu de ravage.

Il y eût cette même année 1762 , aux environs de Beauvais ( 10 ), une mortalité de moutons causée par une maladie qu'on appelle *clavin* ou *claveau* , & qui n'est autre chose que la petite vérole ; elle avoit déjà régné dans ce même Pays en 1761 , en 1754 & 1746 : c'est de toutes les maladies contagieuses celle qui se communique le plus facilement aux bêtes à laine , & à laquelle elles sont le plus sujettes. On la distingue ordinairement en discrète & bénigne , maligne & confluente ; elle se manifeste par des boutons enflammés qui s'élevent sur les parties dénudées de laine , telles que le ventre , l'intérieur des cuisses & des épaules , le nez & le dessous de la queue. L'éruption plus ou moins prompte dépend de la température de l'air & du tempérament plus ou moins fort de l'animal. Ordinairement elle est complete le quatrième ou cinquième jour ; les boutons sont de plusieurs

fiéurs formes & de plusieurs couleurs , tantôt ronds , tantôt oblongs ; ils commencent par être rouges , durs , ensuite ils blanchissent , deviennent mous , suppurent , se dessèchent & forment une croûte noire qui tombe par écailles. Tel est le cours de la petite vérole bénigne ; mais quelquefois les boutons sont si proches les uns des autres qu'ils se touchent ; ils sont violets , & au lieu de s'élever & de blanchir , ils s'applatissent & deviennent noirs , ce qui annonce une petite vérole d'un mauvais caractère , toujours accompagnée des symptômes de la fièvre , l'ardeur , la soif & l'abattement ; à cela , joint une grande difficulté de respirer avec battement de flanc. L'haleine , de même que la matière contenue dans les boutons , sont d'une puanteur insupportable ; une morve épaisse , tenace , coule avec abondance des narines. L'intérieur de la bouche est garni de pustules , de petits ulcères , qui empêcheroient les moutons de manger quand même ils ne seroient pas dégoutés ; les paupières se gonflent tellement que les yeux sont fermés. On a remarqué que la maladie étoit ou plus dangereuse ou plus longue , quand la tête étoit attaquée. Cependant on a lieu d'espérer une bonne issue , lorsque l'animal mange avec appétit , quoique la tête soit bien garnie de

18 *Mémoire qui a remporté le prix*  
boutons , pourvû néanmoins que la morve  
ne découle pas avec abondance des na-  
rines. Quelquefois le clavin est terminé  
dans l'espace de douze ou quinze jours ;  
quelquefois cette maladie n'est totale-  
ment dissipée qu'au bout de six semaines &  
même deux mois ; alors la laine tombe  
dans tous les endroits où il y a eu éruption.  
On a remarqué que les dépôts ou abscess  
étoient toujours très-avantageux : ces dé-  
pôts se forment souvent sur les yeux , où  
il s'établit une suppuration abondante  
qui fait perdre la vûe , mais sauve la vie  
à l'animal ; voilà quel est le cours de la  
petite vérole , voilà quels sont ses symp-  
tômes , bénigne & maligne. Dans le mê-  
me troupeau elle attaque différemment  
les moutons qui le composent ; les uns  
n'ont qu'une vérole volante , elle s'an-  
nonce dans d'autres avec plusieurs grains  
sur toutes les parties du corps ; d'autres  
enfin sont tout couverts de boutons : ceux-  
là sont guéris dans dix , douze , quinze  
jours ; à peine ceux-ci le font-ils dans six  
semaines , & même deux mois ; tel est le  
claveau qui a régné aux environs de Beau-  
vais , tel est ordinairement celui qui regne  
dans les autres pays.

Si nous avons décrit succinctement  
plusieurs maladies contagieuses des bes-  
tiaux , & qui ont paru trop anciennement

pour que nous ayons pû les observer, c'est qu'il a fallu s'en rapporter aux Auteurs qui en ont écrit, & que nous avons cru ne devoir rien ajoûter à ce qu'ils en ont dit; ils ne se sont pas plus étendus sur les causes & les effets que nous allons examiner. *R. 89*

(11) La constitution de l'air, & la qualité des alimens sont la cause de toutes les épidémies qui regnent parmi les animaux. Ils respirent l'air comme nous, par conséquent ils doivent être affectés de son intempérie, de ses variations, de sa gravité, de sa légereté, de son plus ou moins de ressort; les vapeurs, les exhalaisons, & tout ce dont il est chargé, doivent faire autant, & même plus d'impression sur eux que sur nous, puisque n'étant pas couverts, ils sont exposés au contact immédiat de l'air, & que tous les corpuscules qui voltigent dans l'atmosphère peuvent s'attacher à leurs poils, s'insinuer dans leur corps & causer beaucoup de désordres. Si ce que je viens d'avancer n'étoit pas connu de tout le monde, je pourrois l'étayer de plusieurs autorités. Hippocrate (*Seçt. 4. de Flatibus.*) regarde l'air comme la source de toutes les maladies. Virgile (*Georg. Lib. 3.*) promet de nous apprendre les causes & les symptômes des maladies du bétail.

» Morborum quoque te causas & signa docebo.

Cependant il ne fait mention que de l'air, comme s'il en étoit l'unique cause.

» Hic quondam morbo cœli miseranda coorta est

» Tempestas, totoque autumnu incanduit æstu,

» Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum

» Corruptique lacus, infecit pabula tabo. (*idem. ibid.*)

Tite-Live (*Lib. 5, Decad. 1.*) paroît lui attribuer aussi une maladie pestilentielle qui enleva les hommes & les animaux ; *Tristem hyemem sive ex intemperie cœli raptim mutatione in contrarium factâ, sive aliâ de causâ gravis pestilensque omnibus animalibus æstus excipit.* On n'a pas besoin d'autorité pour prouver que l'air influe sur les bestiaux de même que sur les hommes, & qu'il est une des causes de ces maladies épidémiques qui de tems en tems en enlèvent un grand nombre : mais il n'en est pas l'unique cause ; car si on parcourt les annales du monde, on verra qu'elles ne dépendent pas toujours de la constitution de l'air & de ses variations.

La plûpart des maladies pestilentielles, qui en différens tems ont détruit une partie des hommes, ont épargné les animaux. Thucydide dans sa description de la peste d'Athenes, (*de bell. Pelopon. Lib. 2.*) ne dit pas que ce fléau se fût

à la Société Royale d'Agriculture. 21  
étendu sur les bestiaux ; il rapporte seulement que les animaux, qui se nourrissent de chair, ne toucherent point aux cadavres des personnes mortes de la peste, & que ceux qui furent assez voraces pour y toucher, en moururent ; ce qui est une preuve tacite que les autres animaux n'en moururent pas. La peste ravagea pendant quinze ans l'Empire Romain sous les Empereurs Gallus & Volusien (*Zonar. Tom. 2.*) : elle enleva à Rome en 263, jusqu'à cinq mille personnes en un jour. (*Baronius, Annal. Tom. 2.*) Il mourut de la peste à Constantinople, sous l'Empereur Justinien, depuis cinq mille jusqu'à dix mille hommes aussi dans un seul jour. (*Procop. de Bello Perf. Lib. 2.*) Gui de Chauliac parle d'une peste qui parut de son tems en 1348, & qui fut si cruelle qu'elle ne laissa pas la quatrième partie des hommes sur la terre. Elle fit, selon Rondelet, en 1450, beaucoup de ravage en France, en Allemagne, en Italie, & en Espagne. Valeriola dit qu'en 1553, les hommes mouroient de la peste dans la Gaule Narbonnoise en parlant & en se promenant, comme s'ils eussent été frappés de la foudre. Jérôme Mercurial raconte la même chose de celle qui parut dans le même tems à Padoue & à Venise. Zacutus parle d'une peste très-cruelle qui



22 *Mémoire qui a remporté le prix*  
regna à Lisbonne en 1601. Enfin elle pa-  
rut dans la Moscovie en 1655, en Angle-  
terre en 1665 & 1666, en Pologne en  
1708 & 1709, à Marseille en 1720; ce-  
pendant ce terrible fléau qui a détruit en  
différens tems une grande partie du genre  
humain, a épargné les animaux, ou du  
moins les Auteurs qui ont parlé des ra-  
vages qu'il avoit faits parmi les hommes,  
n'ont pas dit qu'il en eût fait parmi les  
bestiaux. Auroient-ils tous oublié une  
chose de si grande conséquence? Leur si-  
lence, à ce sujet, prouve ce que j'ai avan-  
cé, que leurs maladies épidémiques ne  
proviennent pas toujours de la constitu-  
tion de l'air: car on ne sçauroit nier que  
dans les années dont nous avons parlé,  
elle ne fût très-propre à les faire paroître.

On m'objectera que l'air affecte diffé-  
remment les différens corps, que les ma-  
ladies ne se communiquent pas des hom-  
mes aux animaux, ni d'un cheval à un  
bœuf, mais seulement aux animaux de  
la même espece, d'un bœuf à un autre  
bœuf; que ce qui est funeste à une espece  
ne l'est pas à une autre, & qu'il y a des  
pestes pour les hommes, d'autres pour les  
brebis, d'autres pour les chevaux, d'au-  
tres pour les bœufs, c'est le sentiment  
d'Hippocrate (*Seçt. 3. de Flatib.*). L'au-  
torité de ce grand homme est certaine-

ment d'un grand poids; néanmoins il faudroit bien se garder de mettre dans les mêmes écuries ( 12 ) des bœufs sains avec des chevaux attaqués de quelque épidémie, ou de faire d'autres associations. On a observé que des hommes, qui n'avoient aucun vestige de charbon ni aucune égratignure à la main, avoient été attaqués d'un véritable anthrax en ouvrant des bœufs morts d'une maladie contagieuse; j'ai vu presque tous les Bouviers, préposés à la garde des bestiaux parmi lesquels régnoit la mortalité, tomber dans des fièvres malignes accompagnées de gangrene.

Si les maladies peuvent se communiquer des bestiaux aux hommes, elles se communiquent, sans doute, des hommes aux bestiaux: pourquoi donc ( 13 ) n'ont-ils pas été malades, lorsque la constitution de l'air nous affectoit & paroissoit très-propre à les affecter? & pourquoi nous sont-ils enlevés lorsque les saisons se comportent bien? C'est que toutes les maladies épidémiques ne dépendent pas de la constitution de l'air, & que plusieurs viennent de la qualité des alimens. Que le bled soit ergoté, ou gâté par la nielle, il ne manque jamais de causer des maladies populaires; l'herbe de même infectée par une rosée mielleuse, qui fait sur

R. 91.

R. 91.

24 *Mémoire qui a remporté le prix*  
elle le même effet que sur le bled, de-  
vient aussi pernicieuse aux bestiaux, que  
le bled ergoté le devient aux hommes. De  
tout tems on a redouté, & avec raison,  
cette rosée qu'on appelle ordinairement  
la rouille, il en est parlé dans l'Écriture  
Sainte comme d'une suite de la colere de  
Dieu : *Percussi vos in vento urente & in*  
*arugine*. Pline la regarde comme plus dan-  
gereuse que la grêle; c'est pourquoi, dit-  
il, Numa Pompilius avoit établi des fêtes,  
*Rubigalia Festa*, pour en détourner les  
effets; on les célébroit au mois d'Avril,  
parce que c'est dans ce mois que paroît  
cette rouille; jusqu'à présent on n'a pas  
encore déterminé sa nature (14) : on sçait  
seulement qu'elle est causée par des brouil-  
lards qui brisent le tissu des feuilles & des  
tuyaux, & qui par-là occasionnent l'ex-  
travasation d'un suc gras, qui en se des-  
séchant se convertit en une poussiere  
rouge qui s'attache aux plantes & leur  
fait beaucoup de tort, car peu de tems  
après elles paroissent comme gangrénées.  
Quand elles seroient saines de leur natu-  
re, elles deviennent par-là très-préjudi-  
ciables aux animaux. Le trefle, le fain-  
foin, la luzerne, le ray-gras sont assû-  
rément des plantes réputées salutaires :  
qu'elles soient attaquées de la rouille,  
elles deviennent plus pernicieuses que le

à la *Société Royale d'Agriculture*. 25  
ranunculus , le tithymale & l'ellébore ;  
que celles-ci en soient affectées , déjà dan-  
gereuses par elles-mêmes , elles le devien-  
nent encore davantage par le vice qu'el-  
les ont contracté ; chargées de cette  
rouille , elles vont être funestes aux ani-  
maux. Le linge exposé à cette rosée est  
taché de jaune & rongé : ces taches se  
voient aussi sur les fruits & les feuilles  
des plantes & des arbres ; ce sont autant  
d'endroits où cette rosée a séjourné , &  
qui sont gangrenés. Il semble , dit Ra-  
mazzini dans ses Observations sur l'Épi-  
démie de Modene , qu'elle soit aussi cor-  
rosive que l'esprit de nitre ; les pâturages  
corrompus par la rouille étoient si perni-  
cieux aux animaux , que les troupeaux en-  
tiers étoient enlevés. Cette rosée miel-  
leuse n'a jamais paru qu'elle n'ait été sui-  
vie d'une mortalité parmi les bestiaux.  
En 1693 , les herbes en furent infectées  
dans la Hesse , aussi les bœufs & les va-  
ches y mourroient-ils par troupeaux , dit  
Bernard Valentin. On observa dans la  
Carniole , en 1712<sup>o</sup> , que la rouille avoit  
corrompu les plantes , & aussitôt on vit  
périr les animaux en grand nombre. On  
remarqua la même chose à Ferrare en  
1715 , le signe précurseur , ou plutôt la  
cause de la mortalité du bétail parut , &  
cette cause fut suivie de son effet.

De quelque maniere que les prairies & les pâturages aient été gâtés, soit par la rouille, soit par d'autres accidens, il en résulte toujours une épidémie, qui enleve les bestiaux. Les alimens corrompus produisent une corruption dans les humeurs, cause prochaine des maladies qui enlèvent les hommes & le bétail. D'où provenoit la peste qui fit tant de ravages à Jérusalem, à Marseille & à Bréda pendant que ces villes étoient assiégées? De ce que les habitans, qui n'avoient pas une provision suffisante de vivres, furent contraints de recourir à des alimens corrompus. Souvent la peste succede à la famine, parce que dans la disette, on est forcé de se nourrir de ce qu'on dédaigneroit dans l'abondance.

Durant la peste d'Athenes les chiens qui toucherent aux cadavres périrent; ils devinrent enragés en Moscovie en 1655 & dans la Basse-Hongrie en 1712, pour avoir mangé de la chair des bestiaux morts d'une maladie épidémique. Il y eut à Minorque dans les mois de Juillet & d'Août 1756, une mortalité parmi les bœufs qui ayant été transportés dans cette Isle, ne purent résister à la chaleur de son climat; presque tous les Bouviers qui avoient soin de ces animaux tomberent malades; mais la maladie fut beaucoup plus grave par-

à la Société Royale d'Agriculture. 27  
mi ceux qui eurent l'imprudence de manger de leur chair : car ils furent tous attaqués d'une fièvre maligne , accompagnée d'une gangrene qui se manifestoit dès le second jour de la maladie , surtout au coude & au talon. On a aussi remarqué à l'Hôtel-Dieu d'Orléans, que les Payfans de Sologne qui vivoient de grains ergotés, étoient attaqués d'une gangrene sèche, noire qui commençoit par les doigts du pied, montoit insensiblement , & faisoit tomber les extrémités du corps , de sorte qu'on a vu de ces gens à qui il ne restoit que le tronc. ( *Hist. de l'Acad. Royale. ann. 1710* ).

La rouille est aux herbes ce que la gangrene est à la chair : si la chair corrompue & non pas gangrénée ( car on n'en mange point quand elle est dans cet état ), cause des fièvres malignes parmi les hommes , pourquoi des herbes gangrénées , & même sphacélées , n'en causeroient-elles pas parmi les bestiaux ? Non-seulement elles en causent quand elles sont gâtées par la rouille , mais même sans cette rouille , & sans aucune corruption , lorsqu'elles sont d'une qualité contraire aux bestiaux. On les a vus mourir en grand nombre dans des endroits marécageux , où il croissoit de mauvaises herbes , tandis que les troupeaux voisins se portoient bien , quoique

28. *Mémoire qui a remporté le prix*  
dans un lieu limitrophe. Nos prairies, nos  
pâturages sont mêlés de bonnes & mau-  
vaises plantes, elles sont confondues les  
unes avec les autres, & on laisse aux ani-  
maux le soin de choisir celles qui leur  
sont avantageuses, & de les distinguer de  
celles qui leur sont nuisibles; il est vrai  
qu'ils ont reçu du Créateur un instinct  
qui les porte à ce qui leur est avantageux,  
& qui les éloigne de ce qui peut leur  
nuire; mais l'homme n'a-t'il pas souvent  
éprouvé que certains mets étoient con-  
traires à sa santé, & combien de fois avec  
toute sa raison, n'en a-t'il pas mangé, lorf-  
qu'ils étoient de son goût, quoiqu'il fût  
persuadé d'avance qu'il en feroit incom-  
modé? Devons-nous plus exiger de l'inf-  
tinct des animaux que de notre raison?  
Les plantes saines sont si voisines de cel-  
les qui sont nuisibles, qu'il leur est diffi-  
cile de brouter les premières, sans brou-  
ter en même tems quelques-unes de ces  
dernières. Pourquoi souffrons-nous ce  
mélange? Si nos soins ne s'étendent pas  
jusqu'à détruire les herbes inutiles, du  
moins devroient-ils s'étendre jusqu'à ex-  
tirper celles qui sont nuisibles. Nous  
voyons croître sous nos yeux le *ranun-  
culus*; toutes ses especes contiennent beau-  
coup de sel âcre & corrosif, sur-tout le  
*ranunculus palustris apii folio*, autre-

à la Société Royale d'Agriculture. 29  
ment dit, *herba scelerata*, nom qui dési-  
gne assez combien il est pernicieux. Cette  
plante croît le long des rivières ; à la vé-  
rité elle est plus rare que le *ranunculus*  
*pratensis erectus acris*, & le *ranunculus pra-*  
*tensis repens hirsutus*, qui sont très-com-  
muns dans nos prairies, & qui quoique  
moins dangereux que le premier, ne lais-  
sent pas que d'être funestes aux animaux  
qui les mangent; le *ptarmica vulgaris*, *dra-*  
*cunculus pratensis* qu'on appelle aussi l'her-  
be à éternuer, n'est ni moins commun ni  
moins âcre que le *ranunculus* ; on y trou-  
ve encore le tithymale, plante corrosive,  
la petite ciguë, la mille-feuille, qui de-  
vroient en être bannies. Celui qui veut  
conserver son bétail ne doit pas souffrir  
que ces plantes végètent dans ses prés ;  
& on ne doit pas être surpris de le voir  
périr dans les endroits où ces herbes abon-  
dent.

L'eau, qui doit être rangée parmi les  
alimens, contribue aussi par sa mauvaise  
qualité, jointe à celle des herbes, à pro-  
duire des maladies épidémiques ; elle peut  
même seule & sans le secours d'aucun  
autre agent, les causer, lorsqu'elle est  
bien corrompue.

On lit dans les Transactions philoso-  
phiques, que pendant la peste qui regna  
à Londres, on ramassa sur l'eau qui avoit



30 *Mémoire qui a remporté le prix*  
été quelque tems exposée à l'air dans un  
vase une pellicule bleue, qui ayant été  
mêlée avec du pain, & donnée à un chien,  
le fit périr en vingt-quatre heures. L'eau  
sans être infectée de ces miasmes répan-  
dus dans l'atmosphère, & qui se dépo-  
sent sur la surface des eaux dans les ma-  
ladies pestilentiellles, peut se charger de  
corps étrangers & pernicious aux ani-  
maux, en passant à travers des mines,  
telles que celles de plomb, d'étain, de co-  
balt, de cuivre; elle charrie quelquefois  
des matieres gypseuses, des selenites pro-  
pres à former des obstructions & à causer  
plusieurs maladies. Les eaux de l'Isle de  
Minorque sont de cette nature; ayant trop  
peu de cours pour déposer toutes les par-  
ties terrestres dont elles sont chargées,  
elles forment toujours des concrétions  
pierreuses adhérentes aux parois des va-  
ses qui les contiennent; ces eaux crou-  
pissantes, lourdes, visqueuses, chargées  
de frai de grenouilles, infectées par une  
quantité de vermissaux, de sang-sues,  
d'insectes de toute espee, auxquelles on  
ne fait pas de difficulté de conduire les  
bestiaux ( 15 ), sont pour eux la source  
de plusieurs maladies. Si la corruption des  
humeurs est la cause prochaine des épidé-  
mies, comme le dit Riviere, est-il rien  
de plus propre à introduire cette corrup-

R. 94.

tion dans les veines , que des eaux stagnantes , que des herbes âcres , corroives , infectées par la rouille , qu'un air chargé d'une infinité de corpuscules vénéreux ? Examinons les effets que ces causes doivent produire sur l'Économie animale.

La boisson est absolument nécessaire pour jeter de la détrempe dans le sang , le rendre plus fluide , pour dissoudre les alimens , les réduire avec le secours de la salive , & des suc gastriques en un liquide laiteux , pour diviser & étendre ces substances farineuses dont souvent se nourrissent les bestiaux , & qui n'ayant point fermenté , forment toujours une colle tenace , qui a grand besoin d'un véhicule aqueux. Peut-on attendre ces bons offices des eaux stagnantes , de ces eaux des marais , troubles , épaisses , chargées d'une multitude de corps étrangers , qui fourmillent de vers , où les insectes ont déposé des millions d'œufs , dans lesquelles pourrissent une infinité de plantes , & où souvent on a fait rouir du chanvre & du lin ? Loin de servir de menstree & d'aider à la digestion , elles ont besoin elles-mêmes d'être digérées. Passent-elles dans le sang ? elles vont produire des embarras dans la circulation , une infinité d'obstruction ; les vaisseaux capillaires sont bouchés , en-

32 *Mémoire qui a remporté le prix*  
gorgés par un fluide visqueux ; la circulation n'ayant plus lieu dans ces petits canaux, le sang qui a un moindre trajet à faire, revient plus promptement au cœur, qui le repousse à mesure qu'il aborde. Ses battemens sont plus fréquens, le fluide artériel est mû avec une impétuosité qui augmente en raison composée de la force du cœur & de la fréquence de ses contractions. Il heurte avec plus de force contre la matiere qui engorge les vaisseaux capillaires. Cette matiere est de plus en plus engagée dans des canaux qui décroissent en diamètre, elle s'y corrompt par son séjour & par la chaleur du lieu où elle est emprisonnée, & de-là les fièvres putrides, malignes : de-là les inflammations suivies de suppuration ou de gangrene ( 16 ). *B. 94.*

Non-seulement l'eau croupissante est pernicieuse par sa viscosité, mais encore parce qu'elle fourmille de vermisseaux de toute espece, qui prendront de l'accroissement dans les entrailles des bestiaux & parce qu'elle est chargée d'une quantité prodigieuse d'œufs d'insectes que la chaleur de ces entrailles fera éclore. Parmi ces vermisseaux & ces insectes, les uns croissent, picotent, irritent les intestins, causent des mouvemens spasmodiques, convulsifs ; d'autres meurent, se pourrissent,

sent & cette pourriture de substances animales passe dans le sang des bestiaux qui ne se nourrissent que de végétaux : il en doit résulter beaucoup de désordre ; Hippocrate (*Sect. 3. de aëre, locis & aquis*) dit que des eaux marécageuses, dont on avoit fait usage pendant un hyver, avoient causé des fièvres ardentes aux personnes avancées en âge, & aux jeunes gens des maladies qui les rendoient maniaques, ou qui attaquoient la poitrine.

Dans les vaisseaux qui tiennent longtemps la mer, l'équipage est attaqué des plus grièves maladies, provenant de la mauvaise qualité des alimens & de l'eau croupissante qui devient jaune, fétide, & pleine d'insectes, quoiqu'on ait soin de faire sa provision & de la puiser dans les fontaines & les rivières.

L'eau, chargée de tout ce qu'elle peut dissoudre, ne se charge plus de rien : telle est souvent celle des marais ; elle devient donc tout au moins inutile pour la dissolution des alimens, si elle ne fatigue pas l'estomac ; mais la partie aqueuse du sang, qui se dissipe à tout moment, soit par la transpiration, soit par les urines, a besoin d'être réparée, sans quoi il reste à sec, & ne sçauroit plus circuler dans les petits vaisseaux où il s'arrête ; l'eau marécageuse étant gluante par elle-même, est

par conféquent peu propre à lui donner la fluidité dont il a befoin, & à le rendre moins inflammatoire.

Les plantes âcres & corroſives, telles que le *ranunculus*, le tithymale, ou celles qui ſont infectées de la rouille, ne ſont pas moins pernicieuſes au bétail. Elles agacent, irritent les membranes de l'eſtomac, les tuniques des inteſtins, & le moindre mal qu'elles puiſſent faire, c'eſt d'accélérer le mouvement périſtaltique des inteſtins, de produire des cours de ventre & des dyſſenteries. Mais quelquefois elles ont tant d'acrimonie, qu'elles rongent les tuniques de l'eſtomac, cauſent les douleurs les plus vives, d'horribles mouvemens ſpaſmodiques dans les entrailles, reſſerrent, froncent, déchirent les petits vaiſſeaux ſanguins, ou du moins diminuent aſſez leur diamètre pour produire des inflammations d'une très-mauvaiſe eſpece. Si le linge expoſé à la rouille en eſt percé, rongé, quelle impreſſion ne doit-elle pas faire ſur les tuniques plus tendres des ventricules & des inteſtins? Auſſi par les diſſections anatomiques, apperçoit-on preſque toujours dans les animaux morts de maladies contagieuſes les ventricules enflammé & leurs tuniques intérieures paſſées de tâches livides, gangréneuſes qui conti-

à la Société Royale d'Agriculture. 35  
nuent le long du canal intestinal.

Nous avons dit que la constitution de l'air étoit une des causes des maladies épidémiques des bestiaux. Pour sçavoir comment cette cause agit, ( 17 ) il faudroit sçavoir quelle est la disposition de cet air & quelle est la nature des miasmes contagieux dont il est chargé. Mais c'est une chose que nous ignorons, dit Sydenham, ( *Const. Epid. Lond. ann. 1665.* ) nous pouvons seulement appercevoir ses effets sur l'œconomie animale. On a toujours découvert, dans les animaux enlevés par les maladies contagieuses & qui ont été ouverts, des marques d'inflammation & de putréfaction; on peut donc réduire ces maladies aux putrides ( 18 ) & aux inflammatoires: en effet, toutes celles dont nous avons parlé, empruntoient l'un ou l'autre de ces caractères; ce n'est pas que les maladies putrides ne different entre elles de même que les inflammatoires, mais cette différence ne consiste que dans les degrés d'intensité: les fievres malignes & pestilentiellees tiennent le plus haut degré d'intensité dans la putréfaction, & elles sont aux putrides ce que la gangrene ou le sphacele est à l'inflammation.

L'épidémie de 1690 se manifesta avec des pustules. Lorsqu'il paroît des exanthèmes sur la peau, il faut que les vais-

R. 95.

R. 97.

36 *Mémoire qui a remporté le prix*  
seaux cutanés soient engorgés d'une ma-  
tiere qui ne sçauroit circuler librement  
dans ces petits vaisseaux , & par consé-  
quent il y a inflammation. En 1693 on  
trouva , dans presque tous les animaux que  
l'on ouvrit une suppuration dans le poul-  
mon ; or il n'y a point de suppuration  
qu'il n'y ait eu une inflammation antécé-  
dente. La maladie , qui en 1712 fut si fu-  
neste au bétail dans la Basse Hongrie ,  
parut avec des pustules qui contenoient  
une matiere très-fœtide : la puanteur de  
cette matiere & de l'humeur qui décou-  
loit de la bouche & des naseaux , prou-  
vent que la maladie étoit compliquée , &  
que la putréfaction se joignoit avec l'in-  
flammation. L'Auteur , qui a décrit la con-  
stitution épidémique d'Ausbourg , dit lui-  
même que la maladie du bétail étoit pu-  
tride & inflammatoire ; tout l'annonçoit  
comme telle , puisqu'elle étoit accompa-  
gnée d'une dyssenterie purulente , que les  
excrémens étoient d'une puanteur insup-  
portable , & qu'à l'ouverture des cada-  
vres on voyoit l'épiploon , les ventricules ,  
les intestins attaqués d'inflammation , &  
la langue couverte de boutons rouges ;  
n'apperçoit-on pas la marche d'une inflam-  
mation qui se termine par la gangrene  
dans cette vessie d'abord blanche , en-  
suite rouge & enfin noire , qui l'année der-

niere , & en 1731 survenoit à la langue des bestiaux ? Le caractère de la maladie contagieuse de 1740 & des années suivantes étant le même que celui de 1711 , on observa pareillement à l'ouverture des bêtes à cornes , les effets d'une fièvre putride , maligne & inflammatoire ; on trouvoit , dans le premier ventricule , dont il sortoit un air infecté , des alimens d'une très-mauvaise odeur , & qui s'y étoient corrompus par leur séjour , car l'estomac en étoit plein , quoique les animaux malades eussent été trois ou quatre jours sans manger : le second ventricule contenoit une matiere qui sembloit avoir été desséchée , ses membranes noires , gangrénées , se déchiroient aisément , de même que la membrane intérieure du troisième ventricule & des intestins , qui étoit semée de tâches violettes & qui contenoit quelquefois du pus. On voyoit encore des hydatides & des tâches noires au foie , au poulmon & aux méninges du cerveau. Dans les bœufs ouverts à Minorque en 1756 , on trouvoit , dans presque tous les visceres de l'abdomen , des traces d'une inflammation terminée par la gangrene ; enfin on a remarqué , dans une brebis morte du clavin aux environs de Beauvais , que les poulmons sur lesquels on appercevoit quelques pustules semblables



à celles de l'extérieur, avoit une couleur livide; que l'épiploon étoit d'un rouge obscur; que la membrane interne d'un des ventricules étoit parsemée d'une quantité de pustules blanches de même nature que celle de la peau, mais plus petites; que le foie, & les reins étoient d'un verd obscur, que leur surface à une ligne de profondeur étoit cassante, & que le sang de la veine-cave ressembloit vers le foie à la coëne qui recouvre le sang des pleurétiques.

Puisque l'on a constamment observé, par l'ouverture des cadavres, que toutes les maladies épidémiques des bestiaux étoient ou putrides ou inflammatoires, on voit de quelle façon on doit se conduire dans la curation de ces maladies.

*R. 97.* (19) Si elles sont inflammatoires, les indications, que l'on doit remplir, sont de tempérer dès le commencement la fougue du sang, de diminuer sa raréfaction, sa vélocité & la force systaltique du cœur & des artères, afin d'empêcher que l'impétuosité du fluide artériel, qui pousse avec force ce qui le précède, n'augmente l'engorgement dans des petits vaisseaux qui en sont très-susceptibles, puisqu'ils vont en décroissant de diamètre. C'est à quoi l'on remédie par les saignées, d'autant plus nécessaires dans les maladies inflam-

matoires du bétail, que l'action des vaisseaux, sur le sang qu'ils contiennent, est plus forte. Ce fluide est naturellement disposé à la concrétion ; lorsqu'il est trop comprimé dans les artères, ses parties rouges, sphériques, qui ne se touchoient que par des points, étant pressées, se toucheront par un plus grand nombre de points, deviendront adhérentes les unes aux autres, & cela d'autant plus facilement, que pendant la fièvre & lorsque le mouvement du sang est accéléré, la partie aqueuse qui tenoit ces globules séparés se dissipe. C'est pour cette raison que les maladies inflammatoires sont plus dangereuses dans les personnes robustes, dans les gens de la campagne & dans ceux qui font de violens exercices, parce que leur sang a plus de consistance, est plus fourni de globules rouges & a moins de parties aqueuses ; c'est par la même raison que les chevaux, les bœufs qui travaillent beaucoup, dont les fibres sont fortes & tendues, dont le sang est d'un rouge plus foncé que le nôtre, sont plus en danger dans les maladies inflammatoires : il faudroit donc, sitôt qu'on s'apperçoit qu'elles sont de cette nature, recourir promptement à la saignée ; car si l'on attendoit que l'engorgement dans les petits vaisseaux fût tel que leur parois en fussent rompues, cette

40 *Mémoire qui a remporté le prix*  
opération deviendroit inutile , & l'inflam-  
mation se termineroit par la suppuration ,  
si elle n'alloit pas jusqu'à la gangrene.  
On sent bien que les boissons tempérantes  
& délayantes ne sont pas moins néces-  
saires que les saignées.

Si au contraire on appercevoit des signes  
de putréfaction , il faudroit aussitôt avoir  
recours aux remedes évacuans , tant pour  
débarrasser les premieres voies des ma-  
tieres corrompues qui y croupissent , &  
qui en passant dans le sang lui communi-  
queroient leur caractère & augmente-  
roient la putréfaction , que pour faire dé-  
gorger les glandes du canal intestinal par  
les irritations modérées des cathartiques  
sur leurs vaisseaux excrétoires ; ce qui fa-  
vorise l'évacuation d'une grande quantité  
de mauvais sucs dont le sang se dépure.  
Les premieres voies étant débarrassées , les  
digestions se font mieux , elles fournissent  
au sang un meilleur chyle , les sécrétions  
se rétablissent , & les boissons antisepti-  
ques , qu'il convient d'employer dans ce  
cas , achevent de détruire le virus qui  
avoit infecté les humeurs.

Ce sont ici des remedes généraux ; mais  
il en est d'autres dont on doit se servir  
suivant les circonstances , & en se con-  
formant aux indications de la nature :  
voyons comment & dans quel cas il faut  
les appliquer.

L'anatomie comparée nous apprend que la structure des bestiaux differe peu de la nôtre ; les fonctions animales & vitales sont les mêmes , les sécrétions se font de même : pourquoi donc ne pas employer dans leurs maladies les mêmes remedes que nous employons dans les nôtres ?

Si l'on avoit à traiter une maladie épidémique qui attaqué les bestiaux , si elle s'annonçoit avec une éruption cutanée ou avec des boutons de petite vérole , telle que celle de 1690 , décrite par Ramazzini , il faudroit examiner son caractère , car les éruptions cutanées proviennent quelquefois de la violence de la fièvre , des alimens âcres & stimulans , des remedes & des cordiaux dont on a trop fait d'usage , alors on ne peut rien attendre de bon de l'éruption des exanthêmes , mais quelquefois elle est le produit d'un effort de la nature qui chasse au-dehors ce qui l'incommode , pour lors ces éruptions sont avantageuses , & il faut les favoriser. Dans le premier cas la fièvre est vive , la chaleur très-considérable , & tous les signes de l'inflammation paroissent ; dans le second cas le pouls est foible quoique précipité , & les forces abattues ; on sent bien qu'on doit se conduire différemment dans ces deux positions. Dans la pre-

miere, il faudroit recourir promptement à la saignée, mettre en usage les boissons rafraîchissantes, telles que l'eau, dans laquelle on aura fait dissoudre du salpêtre, du sel de prunelle : il faut une once de salpêtre sur environ quinze livres d'eau ; à la place du nitre ou salpêtre on peut y mêler du vinaigre ou de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité ; on ne donnera aux animaux malades qu'une nourriture légère, de l'herbe fraîche, du son bouilli : par ce moyen on pourra empêcher les progrès de l'inflammation, & dissiper par la résolution celle qui seroit déjà formée. Dans la seconde position au contraire, il faudroit bien se garder d'employer les mêmes remèdes : les saignées seroient mortelles ; elles feroient disparaître l'éruption qu'il faut favoriser par la thériaque qu'on fait prendre à un bœuf, à un cheval, à la dose d'une once : on soutiendra l'éruption, en lui donnant tous les jours deux cuillerées de soufre en poudre fine mêlé avec du son ; la boisson sera de l'eau dans laquelle on fera dissoudre du sel marin. Ce sel est un diurétique qui aide à dépurcr le sang par la voie des urines. (*Prem. Vol. des Mém. prés. à l'Acad.*) On facilitera de plus en plus cette dépuration par un féton qu'on fait dans les bœufs au fanon, en perçant avec un

bistouri la peau de part en part. On passe à travers l'ouverture faite par le bistouri, une languette de toile enduite de basili-cum, ayant soin de nettoyer tous les jours la plaie & la toile qui se charge de pus, en tirant à chaque pansement l'une des extrêmités de la languette, pour faire sortir de la plaie la partie de la toile qui est chargée de pus. Si malgré cela l'éruption ne se soutenoit pas, il faudroit réitérer la dose de la thériaque, & donner de tems en tems pour boisson de l'eau dans laquelle on auroit fait bouillir de la fause-pareille & du saffrafras ou de la racine de contrayerva.

La maladie contagieuse qui parut dans la Hesse en 1693, se terminoit ( 20 ) par une phthisie pulmonaire qu'on auroit pû prévenir & combattre avantageusement dans le commencement par des saignées, des boissons tempérantes, nitrées ou acides; souvent on seroit parvenu à résoudre l'inflammation, à l'empêcher de se terminer par la suppuration. Si cependant en pareil cas on ne pouvoit pas entièrement la parer, il seroit très-à-propos de donner tous les jours aux animaux malades une demi-once de soufre & autant de cinabre d'antimoine qu'on mêleroit avec du son; en même tems on les broseroit fortement, opération qu'on répé-

R. 144.

44 *Mémoire qui a remporté le prix*  
teroit souvent pour déterminer, vers les  
couloirs de la peau, la matiere qui pro-  
duiroit des abscess dans le poulmon. La  
petite vérole, qui n'a pas bien suppuré,  
forme des dépôts sur la poitrine; par la  
raison des contraires une éruption cuta-  
née, une détermination des humeurs vers  
la peau doit dégager la poitrine, c'est ce  
que nous voyons tous les jours. Un ulcere,  
un cautere, sont des égouts qui déchar-  
gent le poulmon; on auroit pû prévenir  
ainsi la phthisie, puisqu'elle étoit produite  
par la même cause qui trois ans aupara-  
vant avoit produit la petite vérole: c'é-  
toit entrer dans les vûes de la nature.

La maladie contagieuse qui a régné en  
France & dans toute l'Europe, depuis  
1740 jusqu'en 1750, & qui avoit paru  
précédemment dans les années 1711,  
1712, en Hongrie, en Allemagne & en  
Italie, s'annonça avec les symptômes d'une  
fièvre putride, maligne, inflammatoire.  
Comme le gosier, les ventricules & les in-  
testins étoient extrêmement irrités par une  
humeur caustique, la premiere attention  
qu'on devoit avoir dans la curation d'une  
pareille maladie, étoit de tempérer la  
grande acrimonie de cette humeur par  
une boisson antiseptique, adoucissante, &  
de prévenir l'inflammation qu'elle peut  
causer, par une saignée. On commence

*à la Société Royale d'Agriculture.* 45  
donc par faire avaler matin & soir , aux  
animaux malades , un verre d'huile d'o-  
lives , de lin ou de noix , avec un demi-  
verre de vinaigre mêlé dans une chopine  
d'eau légèrement tiède ; on ne leur donne  
presque les deux premiers jours que de  
l'eau mêlée avec du vinaigre ou de l'esprit  
de vitriol ou avec une décoction d'o-  
seille jusqu'à une agréable acidité , car il  
faut les tenir à la diète & mettre tout au  
plus devant eux quelques poignées de son  
maigre qu'on aura fait bouillir , pour  
laisser dégorger les ventricules qui sont  
remplis d'alimens , comme nous l'avons  
observé ; après quoi on leur donnera une  
once de safran des métaux pulvérisé , ou  
ce qui est mieux encore , on fait infuser  
pendant 24 heures l'once de safran des  
métaux dans une pinte de vin blanc , &  
on leur fait avaler le tout avec la corne  
ou un entonnoir ; la dose pour les che-  
vaux , les bœufs & les vaches , est d'une  
pinte , & d'un demi-septier pour les brebis :  
les animaux , qui ont pris ce remède , doi-  
vent rester tout le jour chaudement à l'é-  
table , & ne manger que le soir , parce  
qu'il agit autant par la transpiration que  
par les selles. J'ai éprouvé plusieurs fois  
l'efficacité de ce remède ; néanmoins la  
violence de la maladie ne permet pas de  
s'y borner. Le séton, que nous avons déjà



46 *Mémoire qui a remporté le prix*  
proposé ailleurs , est ici de la plus grande  
utilité. Si les gens de la campagne n'a-  
voient pas la facilité de se procurer du sa-  
fran des métaux , ils pourroient lui substi-  
tuer deux onces de racines de bryone  
seche & réduite en poudre , ou une once  
& demie de celles de cabaret. Le safran  
des métaux vaudroit cependant beaucoup  
mieux. Quant aux racines de gratiolo &  
de tithymale , je les crois trop corro-  
sives ( 21 ) pour favoriser l'écoulement  
de la bave & de la morve , on soufflera  
dans les naseaux de la poudre d'ellébore  
ou de maron d'inde , & on lavera tous  
les jours la bouche avec le vinaigre thé-  
riacal.

R. 149.

Si malgré ces remedes , les accidents  
de la maladie ne diminuent pas , il fau-  
droit avoir recours au quinquina qu'on  
donneroit soir & matin à la dose d'une  
demi-once associé avec deux gros de sel  
de prunelle & vingt grains de camphre :  
ces remedes sont d'excellens antisepti-  
ques, & spécialement le quinquina dont on  
connoît la vertu dans les cas de gan-  
grene : les gens de la campagne , qui trou-  
veroient ce remede trop coûteux , pour-  
roient lui substituer une demi-once de ra-  
cine de gentiane avec une demi-once de  
suie de cheminée , il faut prendre celle  
des cuisines parce qu'elle est plus chargée

*à la Société Royale d'Agriculture.* 47  
de sel ammoniac, on lui associe également le sel de prunelle & le camphre, parce que rien n'est plus essentiel que de rétablir les sécrétions, & que ces remèdes dégagent les couloirs de la peau & ceux des urines. A la place du vinaigre thériacal, on peut prendre du fort vinaigre, dans lequel on dissout une poignée de sel & on écrase quelques têtes d'ail mondées; on notera que si la saignée n'a pas été pratiquée dès le commencement, elle devient dans la suite plus nuisible que profitable.

Lorsqu'on voit au poitrail & aux aînes des tumeurs dures, des bubons, comme on l'apperçut dans l'épidémie qui succéda en Allemagne à celle de Hongrie, & qu'on regarda comme une suite de cette dernière, alors il faut appliquer des ventouses sur ces tumeurs & ces bubons pour y attirer une plus grande quantité d'humeurs, scarifier la partie, la faire suppurer avec l'onguent de styrax, le basilicum, ou quelque autre suppuratif; & pour déterminer la matière qui est le foyer de la maladie à s'échapper tant par cette voie que par les couloirs de la peau, on fait avaler tous les jours à l'animal malade une demi-once de suie de cheminée dans un verre de vinaigre thériacal. On a souvent eu lieu d'observer que la suppuration des

48 *Mémoire qui a remporté le prix*  
bubons des parotides , étoit un égout ,  
une crise salutaire , qui terminoit les  
fièvres malignes pestilentiellees.

Le vinaigre thériacal n'est autre chose  
que du vinaigre ordinaire & très-fort ;  
on en prend une bouteille , dans laquelle  
on fait dissoudre deux onces de thériaque.

Si l'on appercevoit sur la langue (22) des *R. 1*  
bestiaux une vessie rouge , qui finit par de-  
venir noire ; telle qu'on l'observa l'année  
derniere & en 1731 , il faut se défier de  
cette vessie ; c'est une pustule maligne qui  
les fait périr dans 24 heures , par consé-  
quent le remede doit être très-prompt ;  
on doit cerner au plûtôt cette vessie , la  
séparer de la chaire vive , enlever la peau  
& tout ce qui paroît noir , laver ensuite  
la plaie au moins trois fois par jour avec  
le plus fort vinaigre dans lequel on aura  
fait dissoudre du sel , jusqu'à ce qu'elle soit  
cicatrisée.

On a publié, sous le nom de M. Fradet,  
Secretaire de l'Intendance de Chaalons  
en Champagne , un remede pour pré-  
venir ce mal. Il consiste à frotter deux fois  
par jour la langue des bestiaux , avec un  
linge trempé dans la décoction suivante.

Prenez de la rue , de l'absinthe , des aulx,  
de la suie de cheminée , une poignée de  
chaque espeece , du poivre & du sel de  
chacun deux pincées , faites bouillir le

tout

tout pendant cinq à six minutes , dans une pinte du plus fort vinaigre , si la maladie est déclarée ; on cerne la vessie & on l'enlève , comme nous venons de le dire ; on lave plusieurs fois dans la journée la plaie avec du vinaigre dans lequel on aura mis une poignée d'ail , une poignée de sel , une cuillerée de poivre , de la suie de cheminée , du vitriol bleu & de l'alun de la grosseur d'une noix muscade ; on peut supprimer le vitriol bleu & l'alun qui , étant très-astringents , font contracter les fibres de la langue , entretiennent l'inflammation dans cette partie , & empêchent l'animal de manger.

Le claveau , ou petite vérole (23), est la maladie la plus dangereuse qui , après la peste , puisse infecter un troupeau. Nous ne la distinguerons pas , comme M. Haister , en petite vérole du printemps , de l'été , & de l'automne , parce qu'elle regne aussi l'hiver , mais en discrete ou bénigne , maligne & confluyente. La petite vérole bénigne ou discrete n'a pas besoin de remèdes , on peut , & on doit l'abandonner à la nature. La confluyente au contraire demande les plus grandes attentions. Quelles que soient les causes de cette maladie , que les Médecins Arabes attribuent à un levain héréditaire , & Sydenham à des

R 157.

50 *Mémoire qui a remporté le prix*  
miasmes venimeux : quelle que soit la  
matiere qui la produit, on ne doit en at-  
tendre l'expulsion que de la suppuration  
& du dessechement des pustules par les-  
quelles le claveau se manifeste ; il faut donc  
qu'il y ait une éruption : mais quelquefois  
l'inflammation est languissante, l'érup-  
tion est foible, paroît avec peine, ou est  
supprimée ; quelquefois aussi l'inflamma-  
tion est à son plus haut point, & l'érup-  
tion si considérable, qu'on ne peut en  
attendre une résolution avantageuse : on  
ne doit donc pas suivre la même méthode  
dans la curation de cette maladie, car si  
on la traite par des cordiaux, dans le des-  
sein de favoriser l'éruption, souvent on  
augmente l'inflammation qui n'étoit déjà  
que trop considérable : si au contraire,  
on ne se sert que de remedes antiphlogi-  
stiques, on concentre le venin qui va for-  
mer des dépôts dans l'intérieur du corps.  
C'est par conséquent le caractere de la  
maladie qui doit nous diriger. Si donc  
la fièvre étoit vive, & qu'on fût menacé  
d'une inflammation considérable, il fau-  
droit d'abord faire une saignée à la jugu-  
laire, & même répéter la saignée, parce  
qu'on ne tire aux moutons que deux à trois  
onces de sang à chaque fois : on a remar-  
qué dans l'épidémie de Beauvais, que cette

*à la Société Royale d'Agriculture.* 51  
opération avoit été très-avantageuse ; elle diminue quelquefois le nombre des boutons , mais ceux qui restent deviennent plus larges & suppurent plus abondamment. On donne tous les jours aux animaux malades deux gros de salpêtre incorporés avec du miel , & pour boisson de l'eau tiède dans laquelle on mêle du vinaigre ou de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité. On ne doit point oublier ici le seton ; si les boutons étoient violets ou de couleur de pourpre , ils annonneroient la gangrene ou tout au moins une disposition prochaine à la gangrene. Dans ce cas, il faut se presser de leur donner deux ou trois fois par jour un gros de quinquina , un demi-gros de sel de prunelle & huit grains de camphre incorporés dans du miel. Ces boutons violets sont de mauvaise augure & annoncent une mort prochaine , cependant on a sauvé quelques moutons désespérés par le traitement que nous venons d'indiquer , il faut les tenir à l'étable & les empêcher de sortir , surtout en hyver.

Si l'éruption étoit difficile & les forces languissantes , non-seulement on s'abstient de la saignée , mais on auroit recours aux remèdes qui poussent vers les couloirs de la peau ; on donneroit jusqu'à

52 *Mémoire qui a remporté le prix*

un gros de poudre de vipere , dans une décoction de racine de contrayerva. On appliqueroit un emplâtre vésicatoire au cou après avoir bien enlevé la laine. Cet emplâtre doit être sans graisse , & fait avec le levain, le vinaigre & les cantharides en poudre. On le tient long-tems appliqué, parce que les cantharides mordent avec peine sur la peau des moutons : on pourroit même de tems en tems employer la décoction des bois sudorifiques , car la boisson ordinaire doit être de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre du sel marin.

Lorsque les boutons reparoissent , on entretient l'éruption , en donnant tous les jours une demi-once de fleurs de soufre avec autant de baies de laurier en poudre, le tout mêlé dans un peu de son ; on continue ces remedes jusqu'à ce que les boutons commencent à suppurer , alors on supprime le soufre & les baies de laurier , mais on persiste à leur donner pour boisson de l'eau rendue diurétique par le sel marin. On a soin d'entretenir l'écoulement de la morve , en lavant le nez avec une décoction de tabac & en soufflant dans les narines de l'ellébore & de la bétoine en poudre , car quoique l'abondance de la morve soit de mauvais augure , ce n'est

pas que son écoulement ne soit très-avantageux , de même que le ptyalisme dans les hommes , mais c'est que ce symptôme dans le clavin annonce toujours beaucoup de putréfaction.

Lorsqu'il est sec , comme il forme toujours quelque dépôt ou sur les yeux ou sur la poitrine , il est très-à-propos de purger les moutons avec une demi-once d'assa fœtida en poudre qu'on leur fait manger avec du son pendant la journée.

M. Hastfer , Suédois , ( dans son ouvrage sur la maniere d'élever & de perfectionner les bêtes à laine ) traite cette maladie bien différemment de ce que nous venons de dire ; il en attribue la cause à l'abondance des humeurs ; il ne prescrit que des remèdes dessicatifs , sudorifiques , du sel , de la liveche , de l'eupatoire , quelques grains de civette , & le tout sous une forme sèche : bien plus, il ne veut pas qu'on donne à boire aux brebis tant qu'elles sont malades. Cette méthode peut-être bonne pour la Suède , pays froid où la transpiration est peu abondante , les plantes plus aqueuses & le sang plus chargé de sérosités , mais je doute qu'on réussît en les traitant ainsi en Languedoc & en Provence où les alimens sont plus secs & portent moins



54 *Mémoire qui a remporté le prix*  
d'humidité dans le sang. Il faut toujours  
avoir égard au pays, au climat, dans le  
traitement des maladies, soit épidémi-  
ques ou autres. La position de Naples sur  
le bord de la mer, en face d'un volcan,  
dans un pays qui abonde en soufre, celle  
de Rome dans une campagne baignée par  
un fleuve qui a peu de pente & où les  
eaux séjournent, sont bien différentes de  
Paris, de Lyon, villes plus méditerrané-  
nées & dans un climat plus froid. Cette  
différence dans la position & le climat  
doit en apporter dans les maladies épi-  
démiques, & par conséquent dans leur  
traitement. S'il est avantageux de con-  
noître la nature des maladies épidémi-  
ques des bestiaux, & de sçavoir les com-  
battre par des remedes victorieux, il  
l'est encore davantage de sçavoir les en  
garantir ( 24 ). Prevenir une maladie <sup>2.</sup>  
c'est se soustraire aux causes qui la pro-  
duisent ou rendre leur action nulle. Lors-  
qu'elle est l'effet de la constitution de l'air,  
il est bien difficile d'en préserver les ani-  
maux; ainsi que nous, ils sont continuelle-  
ment exposés à son contact immédiat, ils  
le respirent, il s'introduit avec les ali-  
mens dans les entrailles, il pénètre dans  
les vésicules aériennes du poulmon où  
il dépose de même que sur toute la sur-

à la Société Royale d'Agriculture. 55  
face du corps les miasmes dont il est chargé, & sur lequel il agit par son plus ou moins d'élasticité, & selon qu'il est plus dense ou plus raréfié : néanmoins il est prouvé par plus d'un exemple qu'on peut changer sa constitution ; on sçait de quelle utilité furent ces feux que fit allumer Hippocrate pendant la peste. Levinus Lemnius (*Lib. II. de Occult. nat. mirac. cap. 10.*) dit que la garnison de Tournai éloigna la peste de cette ville en tirant tant de coups de canon & en brûlant tant de poudre, que l'air en fut changé & la ville délivrée de ce terrible fléau. Rien effectivement n'est plus propre à corriger les mauvaises qualités d'un air corrompu que ces excellens antiseptiques, l'acide sulphureux & nitreux dont l'air reste chargé après la déflagration du phlogistique dans la poudre à canon. Il n'y auroit donc rien de mieux que de faire brûler dans les étables du soufre associé avec du salpêtre, ou d'y faire bouillir du vinaigre jusqu'à ce qu'il fût totalement évaporé. On peut encore y brûler des baies de genievre, de la myrrhe, de l'oliban, de l'assa-fœtida, mais ces derniers parfums ne doivent être employés que l'hyver ; ils sont d'ailleurs moins efficaces que les acides. Il faut aussi tenir ces étables le plus

56 *Mémoire qui a remporté le prix*  
nettes qu'il est possible, en blanchir les  
murs ou les laver avec le vinaigre, re-  
nouveler souvent la litiere, ouvrir des  
portes ou des fenêtrés du côté du Nord ;  
c'est ainsi qu'on corrige les mauvaises  
qualités de l'air.

On se soustrait encore à son action &  
on la rend nulle, en disposant les bestiaux  
à en être peu affectés. Ainsi quand la  
constitution épidémique est inflamma-  
toire, il est à propos de leur faire une  
saignée, de leur donner de tems en  
tems des boissons acidules, de ne pas les  
laisser exposés aux grandes chaleurs, de  
ne pas les forcer de travailler, & d'empê-  
cher qu'ils ne passent subitement d'un  
lieu chaud dans un lieu froid, ou qu'é-  
tant échauffés ils ne boivent de l'eau  
trop froide. Si au contraire la nature de  
l'épidémie étoit putride, il conviendrait  
de les purger, ou avec le safran des mé-  
taux (25), ou avec l'assa-fœtida, ou les  
racines de bryone, de cabaret, de leur don-  
ner des boissons acidules, antiseptiques,  
de les broffer souvent, soit pour enlever  
les miasmes contagieux adhérens aux  
poils & qui pénétreroient dans la peau,  
soit pour rendre la transpiration plus abon-  
dante; on ne sçauroit croire combien de  
maux cause la suppression de la transpi-

Br. 159.

à la *Société Royale d'Agriculture*. 57  
ration, & combien on en prévient en ré-  
tablissant son écoulement. (*Voy. Sancto-*  
*rius & de Gorter*).

Lorsque les maladies épidémiques du bétail viennent de la mauvaise qualité des alimens, il est certain qu'il est en notre pouvoir d'en prévenir un grand nombre. Bannir des prés & des pâturages les plantes nuisibles dont nous avons parlé, former des prairies artificielles, empêcher qu'on n'abreuve le bétail dans des eaux croupissantes & corrompues, c'est détruire la source de beaucoup de maladies. Tout le monde connoît à présent l'avantage des prairies artificielles, le bénéfice qu'on en retire n'est pas ce qui entre ici en considération, mais la bonté des plantes qui les composent, le trèfle, la luzerne, le sainfoin, le raygras, sont des plantes aussi saines que nourrissantes. Comme elles parviennent à une certaine hauteur, on pourroit les garantir des effets de la nielle, ce que l'on ne pourroit pas faire à l'égard des herbes rampantes. Dans quelque pays, lorsque l'on s'apperçoit que la nielle s'est attachée au bled, deux hommes tenant chacun l'extrémité d'une corde parcourent toutes les terresensemencées en se tenant aussi éloignés l'un de l'autre que la longueur de la corde peut le leur

permettre ; cette corde , soit en faisant courber la tige du bled , soit en lui imprimant quelques secousses fait tomber la nielle ; si cette manœuvre est bonne , ce que je n'ose garantir , on pourroit pratiquer la même chose à l'égard des prairies artificielles , l'orsqu'on s'apperçoit qu'elles sont infectées par cette rosée. Quant aux herbes rampantes qu'on ne sçauroit en préserver par ce moyen , il faudroit empêcher que le bétail ne s'en nourrit lorsqu'elles sont encore chargées de cette rouille , il faudroit encore attendre que la poussiere noire engendrée par la rouille eût été dissipée par les vents , & que les plantes eussent repoussé de nouvelles feuilles , les premières ayant été détruites par cette rosée corrosive (26). *B. 160.*

Nous avons dit que pendant la peste de Londres , l'eau s'étoit chargée d'une pellicule bleue qui , donnée à un chien , mêlée avec du pain , le fit mourir dans le même jour. Cette pellicule se trouve toujours sur les eaux qui n'ont point de cours. Elle est plus ou moins dangereuse , selon que l'air est plus ou moins infecté , & l'eau plus chargée de corps étrangers ; il est donc de la dernière conséquence d'empêcher le bétail d'en boire , & s'il n'y en avoit point d'autre , il seroit essen-

tiel de la bien battre avant que de le conduire à l'abbreuvoir : c'est ainsi que sur les vaisseaux, en brassant l'eau quand elle est corrompue, on parvient à la rendre moins mal-saine, les impuretés se précipitant au fond des tonneaux. Boyle ne manquoit pas de se pourvoir de celle qui restoit sur les vaisseaux après des voyages de long cours ; il prétendoit qu'ayant été très-souvent battue, elle ne contenoit rien qui lui fût étranger, & que c'étoit la plus pure de toutes les eaux.

Si l'on n'a pas été assez heureux pour garantir ses troupeaux des maladies contagieuses, on doit faire tous ses efforts pour en empêcher les progrès. On ne peut y réussir qu'en interceptant (27) toute communication des animaux sains avec ceux qui sont infectés, sans quoi la maladie ne se transmet que trop aisément. Les bœufs coupent l'herbe avec leur langue (28), leur salive par conséquent s'attache à celle qu'ils ont coupée, s'ils sont malades l'herbe est infectée ; que d'autres bœufs viennent la brouter, ils contracteront la maladie dont les premiers sont atteints. Ces animaux aiment à se lécher ; comme ils ont la langue très-rude, ils détachent aisément de la peau de leurs voisins une quantité de poils dont il se forme dans leur

R. 160.

R. 161.

estomac des égagropiles qui les incommodent beaucoup, lorsqu'ils sont d'une grosseur considérable, mais ce n'est pas ici le plus grand mal. La transpiration est viciée dans l'état de maladie, & le poil tombe aisément; cette humeur viciée, adhérente aux poils qu'un bœuf sain aura avalés, est un germe qui va faire éclore la maladie dans ce dernier, il en sera de même pour les autres animaux, dont plusieurs ont le défaut de se lécher. Il faut donc souvent les visiter, non-seulement séparer les sains de ceux qui ne le sont pas, mais de ceux en qui l'on soupçonne la moindre indisposition, abandonner les pâturages, les abreuvoirs communs; il faut que les crèches, les auges, les baquets qui ont servi aux uns ne servent point aux autres, à moins que le tout n'ait été lavé ou avec de l'eau de chaux, ou avec le vinaigre, & ensuite parfumé; que les personnes qui ont soin des malades ne passent pas auprès de ceux qui se portent bien avant que de s'être lavé, & d'avoir changé d'habits, ou du moins que ces habits soient de toiles & non pas de laine, ce qui transmet plus aisément la contagion.

On ne sçauroit apporter trop d'attention à ce que les cadavres soient enterrés

à la Société Royale d'Agriculture. 61  
profondément, sur-tout dans les pays  
chauds & humides, soit pour empêcher  
que les animaux carnassiers ne s'en infec-  
tent & ne répandent encore davantage la  
contagion, soit pour ne pas augmenter  
les exhalaisons putrides dont l'air n'est déjà  
que trop chargé; elles pensèrent nous  
être funestes à Minorque. Cette isle n'é-  
tant qu'un rocher recouvert d'une cou-  
che de terre peu profonde, il ne fut pas  
possible d'enterrer les bœufs qui mouru-  
rent; on les jeta dans le port attachés à  
des poids très-lourds; mais malgré cette  
précaution ils furnagerent peu de tems  
après, ce qui arrive toujours. L'air qui  
est contenu dans les humeurs, & qui y  
reste dans un état de dissolution & sans  
élasticité venant à reprendre son ressort  
en se dégageant de ces humeurs lorsqu'el-  
les tombent en dissolution, se débande,  
occupe beaucoup plus d'espace qu'il n'en  
occupoit auparavant, augmente sensible-  
ment le volume des corps, sans augmen-  
ter leur pesanteur, l'augmentation de leur  
volume les rend plus légers que la co-  
lonne d'eau qui les soutient, ils furna-  
gent. Ces bœufs, d'une puanteur horri-  
ble, infectèrent l'air du port: déjà on  
voyoit beaucoup de malades parmi ceux  
qui demeuroient habituellement sur les



62 *Mémoire qui a remporté le prix*  
vaisseaux, lorsqu'on éloigna les cadavres  
en les conduisant avec des chaloupes en  
pleine mer, mais ayant été rejettés dans  
le port par les courans, on fut obligé de  
les brûler. Ce qu'on vient de dire prouve  
qu'on ne doit jamais jeter les corps morts  
dans les rivières, tant parce qu'ils ne res-  
tent au fond de l'eau qu'un certain temps  
après lequel ils furnagent & infectent l'air,  
que parce qu'ils communiquent à l'eau  
une très-mauvaise qualité.

J'ai remarqué avec regret dans le cours  
de l'épidémie qui a régné depuis 1740  
jusqu'en 1750, qu'on ne prenoit pas dans  
nos campagnes la moindre précaution  
pour en empêcher les progrès. On écor-  
choit les bœufs & les vaches qui mou-  
roient, on gardoit leur peau, économie  
funeste au bétail & ruineuse pour le maî-  
tre. Il ne doit être permis de garder ces  
peaux, qu'après les avoir fait macérer  
quelque tems dans de l'eau de chaux.

Le fumier est encore un de ces objets  
auxquels on ne fait pas assez d'attention.  
Car il est très-propre à communiquer la  
contagion quand on le laisse exposé à l'air.  
Tout celui qui provient des animaux ma-  
lades doit être brûlé ou enterré profon-  
dément.

Lorsqu'on est obligé de faire passer du

bétail dans une écurie précédemment infectée, on ne sçauroit prendre trop de précaution pour en bien nettoyer le sol, les murs & les planchers, & pour en purifier l'air; on a observé que des animaux sains avoient été atteints de maladies contagieuses, pour avoir été mis dans des étables où avoient été d'autres animaux malades, quoiqu'ensuite elles eussent demeurées vacantes un tems assez considérable. Trincavel rapporte (*Libr. 3. Consil. 17.*) que des cordes, qui avoient servi à porter des cadavres dans un tems de peste, furent tirées d'un coffre vingt ans après par un domestique qui mourut de la peste, & avec lui dix mille hommes. Sennert (*Tom. 2. pag. 150.*) parle d'une peste de Breslau qui fut communiquée par des linges en 1553, quoiqu'ils eussent restés enfermés depuis 1542. Puisque le virus, les miasmes contagieux si long-tems assoupis, conservent toutes leurs forces, peut-on purifier les étables avec trop de soin? Ce n'est pas assez de les nettoyer, d'en tenir les portes & les fenêtres ouvertes, il en faut laver le plancher & les murs avec le vinaigre ou de l'eau de chaux, y faire brûler des parfums, bouillir du vinaigre, de l'esprit de nitre, jusqu'à ce qu'ils soient totalement évaporés. Avec

64 *Mémoire qui a remporté le prix*  
les précautions dont on vient de parler,  
on peut se flatter de prévenir beaucoup  
de maladies contagieuses, d'en empêcher  
les progrès, & de guérir, avec le petit  
nombre de remèdes que nous avons indi-  
qués une grande partie des bestiaux qui en  
seront attaqués.

N<sup>o</sup>. 35.

Ecce autem duro fumans sub vomere taurus;  
Concidit, & mixtum spumis vomit ore cruorem.



NOTES



# N O T E S

## S U R L E M É M O I R E

*QUI a remporté le Prix de la Société  
Royale d'Agriculture de Paris.*

A N N É E 1765.

(1.) **I** L est singulier qu'un intérêt réel ait produit si peu d'effet sur l'esprit des hommes, & que le traitement des maladies soit épifootiques, soit particulieres dont les animaux les plus utiles sont si fréquemment attaqués, ait été constamment abandonné à des aveugles, gens dépourvus de toutes connoissances & de tout principe. La France & les autres Nations devront désormais à un Ministre, dont toutes les vûes tendent au bien des peuples & aux progrès de l'Agriculture, l'établissement d'une véritable Médecine vétérinaire fondée sur une théorie saine, lumineuse, & toujours d'accord avec l'expérience & l'observation. Il a paru du moins qu'on peut attendre ces avantages de l'Ecole qui a été formée sous ses auspices & par ses ordres, & les principales Cours de l'Europe ne se sont sans doute hâté d'y envoyer des Eleves que parce qu'elles en ont conçu les mêmes espérances.

1<sup>o</sup>. 2. (2.) Les maladies contagieuses sont celles qui se répandent par communication & qui se propagent d'un corps à un autre de plusieurs manières : à une certaine distance par le moyen de l'air ; de proche en proche par la voie des selles, brides, couvertures, harnois, jougs, qui ont servi à l'animal malade, & par contact, c'est-à-dire, par attouchement immédiat. Toutes les maladies contagieuses ne sont pas épidémiques ou épizootiques. On appelle de ce dernier nom celles qui attaquant indistinctement pendant un espace de tems plus ou moins long, & dans une étendue de pays non limitée, une quantité plus ou moins considérable d'animaux d'une même espece, & quelquefois d'especes différentes, dépendent toujours d'une cause accidentelle, commune & générale. On dit maladie épizootique d'*ἐπι super ζῴων, animal*, comme on dit épidémie, d'*ἐπι super δῆμος, populus*. Il est donc des maladies contagieuses qui ne sont qu'endémiques, sporadiques, &c. Les maladies endémiques étant en quelque sorte naturelles, propres, familiares, habituelles à certaines Provinces ou Cantons relativement à l'air, à la situation, aux pacages, aux pâturages, aux eaux de ces mêmes lieux, y demeurent comme fixées sans s'étendre au loin, & se montrent ou se renouvellent en tout tems. Quant aux maladies que l'on nomme sporadiques, qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont éparfes & dispersées par-tout indifféremment & dans toutes les saisons, elles affectent indifféremment quelques individus & sont dûes à des causes particulières. Telle est, par exemple, la morve dans les chevaux. Il est encore des maladies annuelles, & celles-ci sont le plus sou-

vent endémiques. Elles reparoissent en un tems déterminé de l'année dans les mêmes lieux & à peu près dans les mêmes saisons, ordinairement au commencement du printems ou à la fin de l'automne. Telle est la péripneumonie qui, dans certains cantons de quelques Provinces de France & notamment de la Franche-Comté, afflige annuellement les bêtes à cornes. Elle est connue dans celle-ci sous le nom bizarre de *Murie*. Parmi ces diverses maladies, il est important d'observer qu'il en est d'aiguës & qu'il en est de chroniques. Le danger des premières est toujours plus pressant, & leur issue funeste, ou non funeste toujours plus prompte. La durée des secondes est plus ou moins considérable, leur diminution ou leur progrès n'ont lieu que d'une manière insensible. Elles sont de plus bénignes ou malignes; bénignes, si, n'ayant pas une cause vraiment & essentiellement pernicieuse & contraire à la vie, elles ne portent pas un trouble énorme & un désordre subit dans les fonctions; malignes, si, affectant bientôt les parties d'où résultent la force & la vigueur de l'animal, elles le précipitent dans l'abattement; si les symptômes en sont insolites, si leur marche n'a rien de régulier, enfin si refusant de céder à l'énergie des médicamens les plus efficaces & les mieux éprouvés, elles emportent plus ou moins rapidement un nombre considérable de malades.

§. (3.) La véritable expérience est l'ame de la Médecine des animaux, comme elle est l'ame de la Médecine des hommes, mais il faut faire une grande distinction de ce qu'on appelle routine, & de ce que l'on nomme, où l'on doit nommer expérience. L'une n'est qu'une prati-

que aveugle destituée de toutes connoissances ; de toutes réflexions ; l'autre naît d'une suite d'observations sur l'espece & le génie des maladies , sur leurs progrès , sur les signes qui manifestent les différentes causes qui se sont réunies & qui ont concouru à leurs productions , sur les remedes qui ont été mis en usage , sur les effets qui en ont résulté. Souvenez - vous toujours , dit Hippocrate , de ce qui a opéré la cure des maladies , des formes sous lesquelles elles se sont montrées , des changemens qu'elles ont laissé appercevoir , & de leur différentes manieres d'être & d'agir dans les différens sujets : Voilà le commencement , le milieu & la fin de la Médecine. *Hoc enim principium est in Medicina , medium & finis. Hippoc. lib. de decent. ornat. §. 8.*

10. 3. (4.) Quelque foibles que soient les lumieres qu'on peut attendre de la lecture des Ouvrages des Anciens , la Société Royale d'Agriculture , persuadée que les plus légers secours sont toujours d'une véritable utilité , quand on est dans une disette extrême , a pensé qu'on ne devoit pas dédaigner les notions que leurs Ecrits pouvoient donner. Ils n'offrent pas une histoire détaillée des maladies des animaux ; ils n'en développent ni la nature , ni la marche , ni les événemens ; nulle idée du mécanisme des corps animés , & par conséquent nulle connoissance des loix de leurs mouvemens & des causes de la vie , de la santé & de la mort , mais on peut y trouver sinon des symptômes bien vûs , du moins des indices capables de conduire des gens d'ailleurs éclairés à la découverte des vrais mouvemens maladifs sous le poids desquels des troupeaux entiers ont succombés. Telle est la

raison qui a déterminé la Société à proposer dans le dernier Programme qu'elle a fait distribuer toutes les recherches possibles sur ce qui a été dit & pensé avant nous, soit par des Médecins, soit par des Ecrivains qui ont traité de l'Économie rurale, soit par les Historiens & par les Poètes mêmes, relativement aux maladies épiéotiques. Ces derniers, on en convient, peuvent s'être permis des écarts ordinaires à une imagination qui s'enflamme; le vrai n'est pas toujours néanmoins tellement étouffé & noyé dans des fictions qu'on ne puisse l'apercevoir & en profiter, & rien n'est à mépriser dans un art qu'il s'agit, pour ainsi dire, de créer & de tirer des ténèbres.

4. (5.) On ne peut pas dire que Columelle ait été absolument muet sur les maladies contagieuses & épiéotiques. Il parle Liv. 6. chap. 5. des maladies pestilentiennes des Bœufs. Il prescrit ce qui est à faire, quand un troupeau en est attaqué, & qu'il s'agit de préserver les animaux sains de la contagion. Il propose aussi des remèdes & un traitement curatif. Il fait mention dans le chap. 13. du même Livre, de la gale, de la rage & de cette espèce de peste, appelée par les Latins *coriago*, qui, selon lui, est annoncée par une adhérence très-forte & contre nature des tégumens à la colonne vertébrale & aux côtes, que quelques-uns appellent *Phthisie*, & qui, suivant le vulgaire des campagnes est un signe de ce qu'ils nomment *charbon*; enfin dans le chap. 14. il n'a pas oublié l'exulcération des poumons, & par conséquent la phthisie qui suit ordinairement des péripneumonies malignes, inconnues ou négligées. La gale des moutons, les causes prétendues,



le claveau qu'il définit assez mal, la maladie appelée *pustula* par quelques-uns, dénommée par lui, *ignis sacer*, feu sacré, & dont les symptômes portent avec eux tous les caractères de la petite vérole ou du vrai claveau, les dartres dont le siège est sur les levres des agneaux qui donnent la mort aux brebis meres qui les allaitent, &c. sont autant de maladies qu'il regarde avec raison comme contagieuses, & qui sont l'objet du chap. 5. de son 7<sup>e</sup> Livre. Dans le chap. 8. il traite de la peste des chevres, dont les troupeaux, dit-il, sont plutôt détruits & ravagés en pareil cas, que ceux qui sont formés de l'ensemble d'autres animaux; enfin, il n'a omis ni les maladies générales des cochons, ni la rage des chiens, &c. Du reste, on ne doit pas croire que Végece qui a composé un Ouvrage *ex professo*, sur l'art vétérinaire, & plus particulièrement sur l'hippiatrique ou la Médecine des chevaux, ne puisse être de quelque utilité à quiconque veut scruter, nous ne disons pas les principes de cette science, mais du moins quelques faits sur lesquels il est indispensable de les appuyer, & qu'il seroit important de connoître.

p... 4.

(6.) On trouve dans le second volume des Œuvres de Sydenham, imprimé à Genève, chez les freres Detourne en 1736, non-seulement tout ce que *Bernard Ramazzini* a dit des constitutions épidémiques de 1690, 1691, 1692, 1693 & 1694, mais un ensemble de ce que *Schroock*, *Harder*, *Valentinus*, *Gaxhliep*, *Behrens*, *Rayger*, *Stegmann*, *Schelhamer*, *Hoyer*, *Gerbozius*, &c. ont écrit des constitutions épidémiques dans divers pays & en différens tems. Les uns & les autres ont été assez attentifs, lors-

que le fléau s'est étendu sur les bestiaux, à ne pas omettre cette circonstance à laquelle ils ne se sont pas absolument arrêté, comme on auroit pû le souhaiter, mais on doit sçavoir gré à des Médecins occupés de la recherche des causes de la mortalité des hommes, d'avoir jetté un moment les yeux sur celle des animaux. *Sunt enim animalia post hominem, ita ars veterinaria post Medicinam secunda est. Veget.*

10. (7.) Nous avons un Traité de Lancisi sur la maladie contagieuse qui affligea les bœufs dans les Etats du Pape. Les sages précautions de Clément XI. avoient garanti pendant deux ans les Provinces qui lui étoient soumises de la contagion qu'un bœuf avoit apportée de Hongrie dans le Padouan; elle s'étoit propagée de-là dans tous les Etats de la République de Venise & dans le Milanois; enfin, elle avoit pénétré dans le Royaume de Naples. En 1713 & au milieu de l'été, on apprit que des Marchands de bestiaux conduisoient une grande quantité de bœufs à la Foire de Frusino, Ville dépendante du Domaine Ecclésiastique & limitrophe de ce même Royaume; pour prévenir tout danger, on défendit sur le champ, la tenue de cette foire. Les Marchands dans l'impossibilité où ils se virent de faire les ventes qu'ils avoient projetés, conduisirent, par des chemins détournés, leurs bestiaux jusqu'à Rome. Là ils les donnerent à très-bas prix, & ces animaux ayant été vendus de nouveau dans toute la Province aux Habitans des petites Villes & Villages, toute la campagne de Rome fut bientôt infectée. Un registre exactement tenu de tous les animaux morts depuis le mois d'Octobre 1713, jusqu'au mois d'Avril 1714, tems auquel la maladie

cessa entierement dans l'Etat Ecclésiastique, & offre un détail effrayant des effets de cette peste qui fit périr 8466 bœufs servant au labour, 10125 vaches blanches, 2816 vaches rouffes, 108 taureaux faillans, 427 jeunes taureaux, 451 bœufs hors d'état de labourer, 2362 veaux, 862 buffes, tant mâles que femelles, & 635 veaux nés de buffes, en tout 26252 animaux dans l'espace & dans la durée de neuf mois. Si l'on en croit Lancisi, en y joignant ceux qui furent enlevés depuis le 2 Août jusqu'au moment de l'établissement du registre, le nombre des morts peut être porté à 30000.

Il faut lire dans l'Auteur même tout ce qu'une sollicitude vraiment paternelle suggéra de soins & d'idées au Souverain Pontife dans cette triste & fatale conjoncture. On verra qu'on leur dût plutôt qu'aux remedes, qui tous demeurerent presqu'insuffisans, l'extinction prompte d'un fléau qui ravagea encore long-tems différens Etats de l'Italie: tant il est vrai que la sagesse des Loix & l'activité du Ministère sont souvent le secours le plus efficace contre les maladies pestilentiellles.

Les signes de celle-ci se manifestoient dans quelques animaux par des mugissemens, par une sorte de terreur dont ils étoient saisis, par mille mouvemens différens qui sembloient naître de cette même terreur, & par une fuite subite & précipitée. D'autres étoient frappés d'une mort soudaine, comme s'ils eussent été atteints de la foudre, & tel étoit le sort des bœufs d'une complexion naturellement foible & débile. On observoit dans presque tous les autres animaux une profonde tristesse; à peine pouvoient-ils soutenir leur tête; leurs yeux étoient troubles

& larmoyans ; une quantité surprenante de mucosité & de salive fluoit de leurs naseaux & de leur bouche ; la fièvre étoit des plus violentes en eux ; un abattement considérable ne leur permettoit pas de se tenir debout ; leurs poils étoient hérissés ; leur langue, la bouche & l'arrière-bouche enflammées, ulcérées, & plus ou moins semées de pustules ; d'abord ils s'étoient montrés avec une soif ardente, bientôt ils refusoient & boisson & fourrage ; plusieurs avoient un dévoiement considérable ; les déjections étoient de couleurs différentes, toujours très-fétides, & quelquefois sanguinolentes. La plupart succomboient dans l'espace d'une semaine, étant atteints de la plus violente oppression. Leur haleine étoit insoutenable par sa puanteur, une forte toux se joignoit très-souvent à tous ces symptômes, &c.

Rarement, dit Lancisi, apperçoit-on les mêmes affections dans les visceres de ceux qui meurent de la peste. Les liquides reçoivent d'abord les particules contagieuses, ils les transmettent ensuite à telles ou telles parties, & de telle ou telle maniere, selon les différentes dispositions de ces mêmes parties, c'est ce dont il fut convaincu par l'ouverture de trois cadavres. A l'exception des petits ulceres qu'il remarqua dans la bouche, dans le gosier, dans l'œsophage & à la panse de chacun d'eux, ainsi que des traces gangréneuses qu'il observa sur leurs poulmons, toutes les autres lésions lui parurent totalement différentes. Dans la panse du premier qui étoit mort dès le troisieme jour de la maladie, il trouva une masse de fourrage extrêmement dure, & dans cette même poche une pelotte que Plinè a appellé le tuf des ge-

nisses, *juvencarum tophum*, c'est-à-dire, un œgagropile. Le foie, les intestins & les poulmons du second qui étoit mort le sixième jour étoient absolument sphacelés; le cœur & le cerveau du troisième étoient tombés en pourriture, il ne leur restoit presque point de consistance. Lancisi ne vit d'ailleurs rien de sensiblement remarquable dans les liquides.

Les bœufs les moins âgés & les plus gras qui travailloient peu & qui étoient bien nourris, étoient plus aisément atteints du mal, & en périssoient plus promptement que les animaux que le travail avoit maigri, & qui étoient d'un certain âge. Lancisi croit que la plus ou la moins grande abondance des fluides, le plus ou moins d'ouvertures des canaux dans ces animaux, en étoient la véritable cause, car le ferment de la peste s'insinue, dit-il, plus facilement dans le sang & dans les esprits, & s'attache plus fortement aux viscères, lorsqu'il trouve une plus grande quantité d'humeurs à corrompre, & des obstacles dans sa route qui l'empêchent de se frayer un chemin au dehors; c'est ce qui devoit, continue-t'il, arriver à ceux d'entre ces animaux qui étoient gras & pleins de fucs.

Quoique les bœufs maigres ne fussent pas à l'abri de la contagion, & qu'ils en mourussent le plus souvent, quelques-uns n'y succomboient pas à l'aide des conduits plus ouverts en eux que dans des animaux engraisés.

Ce qu'il y eut de plus étonnant est que la plupart des femelles des Buffles attaquées de la peste & qui nourrissoient leurs petits, ne périrent point. Leurs mammelons étoient tout couverts d'ulceres, aucun de leurs petits n'échappa.

Lancisi explique ce phénomène par la même raison. Selon lui, le venin âcre & rongeur qui s'étoit introduit dans les meres par les narines & par les alimens parvenoit par les routes larges & naturelles du chile & du sang jusqu'aux canaux les plus *exigus* des mammelles. Là il se faisoit un dépôt utile & heureux, & comme le ferment venimeux se distribuoit en partie dans le corps de leurs nourrissons, & que le reste s'arrêtoit à l'extrémité des tuyaux lactifères ulcérés & corrodés par ce même ferment, les meres, à la faveur de ces plaies salutaires, échappoient souvent à la mort, à peu-près comme certains hommes attaqués de la peste, qu'une suppuration avantageuse des bubons conduit à une guérison entière.

Nul spécifique au surplus contre la contagion. La plupart des médicamens administrés furent très-nuisibles; ceux qui n'augmentoient pas le mal ne produisirent presque aucun bien; aussi Lancisi proposa-t-il dans une assemblée considérable de Cardinaux de tuer d'abord tous les bœufs le plus légèrement soupçonnés. Cet avis, après avoir été long-tems balancé fut rejeté, & l'on ne connut que trop dans la suite combien il auroit été sage & prudent de s'y conformer. On en eut la preuve dans le Bourg de Capravola. Cinq bœufs furent subitement atteints du mal. Après une prompte perquisition, on reconnut qu'un bœuf étranger s'étoit introduit dans le parc où l'on tenoit ceux du Bourg renfermés, on tua aussi-tôt les bœufs infectés, & la maladie n'eut pas d'autres suites.

Tous ceux qui ne laisserent aucune entrée à la contagion dans leurs domaines, tant aux environs de Rome & dans les Provinces de

Ecclésiastique que dans les terres des autres Princes, préservèrent leurs troupeaux. Tel fut l'effet de la vigilance du Prince Pamphile & du Prince Borghese, qui quoiqu'à la porte de Rome & dans la Province la plus infectée, garantirent leurs bestiaux de toute atteinte. Le même moyen en défendit les campagnes de Corneto, du patrimoine de Saint Pierre, de l'Ombrie, de Picenum, de la Province Flaminienne, & la Toscane ainsi que le Modénois, & c'est aussi par cette voie, que les Monasteres des Religieuses sont le plus souvent préservés de la peste, lorsqu'elle attaque malheureusement l'espece humaine. *Voyez Lancisi opera. T. 2. gen. 1718. dissert. hist. de bovillâ peste.*

p. 15.

(8.) Plenciz, Médecin très-renommé de Vienne en Autriche a fait un traité des maladies épidémiques & contagieuses, imprimé chez Trattner en 1762. Quoiqu'il n'ait eu d'abord pour principal objet que celles qui affligent l'humanité, il n'a pû s'empêcher de considérer, pag. 142, 143 & 144, les ravages occasionnés par la peste qui attaque les bestiaux depuis trente années, & qui successivement en a enlevé une grande partie dans toutes les contrées de l'Europe; il en attribue la cause à des miasmes putrides, vermineux, & il se fonde à cet égard, sur ce qu'à l'aide du microscope, il a observé dans les différens ulcères, qui de la bouche & du gosier des animaux malades s'étendent jusqu'à leurs poumons & à leurs estomacs. Il atteste à cet égard, le témoignage de Rodius cent. 3, observat. 61 & 62. celui de Bidloo, celui de Bono dans ses lettres à Valisnieri, &c.

Les progrès de cette maladie cruelle ayant

été tels sur la fin de l'année 1761, que les symptômes en devenoient de jour en jour plus graves, cet Auteur plein de zele s'est déterminé à rechercher plus particulièrement d'une part les causes de la rapidité avec laquelle elle s'est répandue au loin, & de l'autre les moyens de la combattre. Ces deux points font la matiere d'un petit ouvrage servant de supplément à ce qu'il a dit dans celui dont nous venons de parler, *additamentum ad Tractatum de contagio, pag. 142, 143, 144, &c. seu de lue bovina ad finem vergente anno 1761, epidemia grassante, &c.*

Michel Sagar, Médecin dans le Cercle d'Iglaw en Moravie, nous a donné aussi l'histoire d'une maladie épifootique qui régnoit en 1764. Cet écrit a été imprimé en 1765, chez Kravs à Vienne en Autriche; il a pour titre, *Libellus de aphthis pecorinis anni 1764, cum appendice de morbis pecorum in hac Provincia tam frequentibus eorumdemque caussis & medelis preservatoriis.*

On y trouvera ainsi que dans celui de Plenciz de très-bonnes observations & de véritables lumieres.

On peut encore lire l'ouvrage de M. Ens, intitulé : *disquisitio anatomico-pathologica de morbo boum ostervicensium.* Il facilitera les recherches que la Société se propose de couronner dans l'année 1766.

15. (9.) Si la maladie qui a coûté tant d'animaux au Royaume de Dannemarck ne s'étoit manifestée que par une vessie sur la langue, elle auroit fait bien moins de progrès & n'auroit jamais pû être aussi funeste. Voici la relation qu'en reçut alors un des Membres de la Société Royale d'Agriculture.

• La contagion se répand avec beaucoup de



» rapidité ; les animaux les plus jeunes , les  
» plus robustes & les mieux portans en sont le  
» plutôt attaqués & meurent plus promptement.  
» On a remarqué que dans la plûpart des sujets,  
» la toux est le premier symptôme du mal. Les  
» yeux deviennent ternes, humides & chassieux ;  
» il en distille même des larmes. Un ou deux  
» jours après ce commencement le lait tari  
» dans les vaches , & c'est la marque la plus  
» sûre que la maladie les a gagnées. Au commen-  
» cement l'animal a froid jusqu'à frissonner ,  
» à peu-près comme dans le premier période  
» d'un accès de fièvre dans l'espece humaine.  
» L'ardeur survient ensuite & dure plusieurs  
» jours ; elle est sur-tout sensible à la nuque ,  
» soit par la chaleur même , soit par le battement  
» du pouls. L'animal malade perd l'appétit, mais  
» il boit volontiers , tant que l'inflammation ne  
» l'empêche pas d'avaler ; il sort abondam-  
» ment des narines & de la bouche une matiere  
» baveuse accompagnée d'une puanteur insup-  
» portable , & les dents s'ébranlent chez la plû-  
» part ; la constipation survient quelquefois ,  
» mais dans tous, ou presque tous les sujets ; il y  
» a diarrhée dans le commencement , il ne sort  
» gueres d'excrémens , mais de l'eau. Vers la fin  
» de la maladie les deux dernieres articulations  
» de la queue se corrompent & deviennent  
» mollasses ; si on enleve la peau qui les cou-  
» vre , il en sort une matiere purulente & fétide.  
» La corruption gagne de proche en proche  
» jusqu'aux cornes qui deviennent froides &  
» se voident. Le mal est à son dernier terme lors-  
» que le froid atteint les oreilles & les narines ;  
» c'est alors que d'ordinaire l'animal meurt , au  
» six ou septième jour depuis que le mal s'est  
» manifesté.

» L'ouverture des cadavres montre la vési-  
 » cule du fiel excessivement grande & pleine  
 » d'une liqueur plus semblable à de l'urine qu'à  
 » de la bile. Dans quelques-uns on a trouvé  
 » dans cette poche jusqu'à trois livres pesant de  
 » cette liqueur ; dans beaucoup de sujets l'esto-  
 » mac & les intestins se sont trouvés remplis de  
 » vers qui vivoient encore à l'ouverture. Il y  
 » avoit aussi dans les vaisseaux sanguins cer-  
 » tains insectes qu'on a nommés *Plies*, à cause  
 » de leur figure qui ressemble à celle de ce pois-  
 » son. Quelquefois le cerveau a paru entiere-  
 » ment dissout en pus & en eau. En plusieurs  
 » sujets les veines étoient remplies d'un sang  
 » noir. Beaucoup avoient le col enflammé.  
 » Dans d'autres l'inflammation s'est jettée sur  
 » les entrailles, & après la mort on a vû l'une  
 » ou l'autre de ces parties gangrénées. Les ven-  
 » tricules étoient remplis d'alimens non digé-  
 » rés, ces alimens étoient si desséchés & si  
 » compacts qu'on ne les divisoit qu'avec beau-  
 » beaucoup de peine. Les vaisseaux, qui tapif-  
 » sent la membrane des estomacs & des intes-  
 » tins, étoient marqués de taches noirâtres & li-  
 » vides qui indiquoient évidemment la gan-  
 » grene. En certains sujets le foie & la rate  
 » étoient couverts de petites tumeurs si dures  
 » qu'on ne pouvoit les écraser & qu'elles sem-  
 » bloient au toucher des grains de menu sable ;  
 » le reste de la substance de ces visceres étoit  
 » au contraire si mollasse qu'on la pénétoit sans  
 » effort en la pressant. Quelques cadavres n'ont  
 » fourni aucun indice de maladie. Le sang  
 » qu'on a tiré des animaux étoit d'un rouge  
 » clair & déceloit en écumant & en fumant une  
 » grande inflammation, mais après qu'il étoit

» refroidi, on n'y trouvoit plus rien de liquide ;  
 « tout n'étoit plus qu'une masse coëneuse qui  
 » pouvoit être tranchée comme une gelée.

*p. 18.*  
 (10.) La Société s'empressera de payer ici à M. Borel, Lieutenant-Général de Beauvais, Directeur du Bureau d'Agriculture de la même Ville, le tribut d'éloges justement dû au zèle qu'il témoigna lors de ce malheureux événement. Il parcourut lui-même nombre de Villages & de Hameaux infectés pour prendre tous les éclaircissemens possibles sur les symptômes de la maladie, & il les décrivit ensuite avec une clarté & une précision qui n'appartiennent qu'aux hommes qui sçavent voir & juger.

Le mal se manifestoit par le dégoût & la tristesse de l'animal. Quelques-uns l'avoient aperçus vingt-quatre heures avant l'éruption, les plus attentifs, deux ou trois jours plutôt ; le plus grand nombre après l'éruption commencée. Le dégoût étoit proportionné au degré de la maladie, les moutons les moins gravement attequés continuoient à manger ; les plus malades ne mangeoient rien d'eux-mêmes, on les soutenoit comme on pouvoit, ils étoient tous très-altérés, & on leur donnoit à tous de l'eau. Dès qu'ils étoient atteints du mal ils cessoient de ruminer ; leurs yeux étoient chargés, enflés, larmoyans, ils devenoient très-obscurs, souvent les deux paupieres se colloient l'une à l'autre, le malade ne voyoit plus ; plusieurs de ceux qui avoient été guéris avoient perdu un œil, quelques autres étoient aveugles : M. Borel en vit de ces derniers dont la prunelle étoit tombée en pourriture. Il ne restoit plus de traces d'humeurs, de muscles, de membrane dans la capacité de l'orbite. Ils jettoient par les na-  
 feaux

leaux une morve épaisse, tenace, de couleur de pus, le plus souvent blanche, rarement jaune. Les forces leur manquant pour suivre le troupeau, ils s'abbatoient & restoient au lieu où ils étoient, pour ainsi dire, tombés. Leurs oreilles étoient très-froides, cependant cette circonstance n'étoit pas générale. Nulle agitation; ils restoient en place ramassés dans le moindre volume possible, absorbés, la tête panchée vers la terre autant qu'elle peut l'être, la queue entre les jambes, les parties postérieures rapprochées des antérieures sans paroître souffrir de tranchées. Ils étoient oppressés en proportion du mal. Quand ils en étoient atteints jusqu'à la mort, ils se plaignoient pendant les dernières vingt-quatre heures, les flancs leur battoient; s'ils guérissent, leur laine tomboit aux places où il y avoit eu éruption; leur déjections étoient à peu-près les mêmes qu'en santé, plus séches encore & plus en crottes noires que dans l'état naturel. Les boutons étoient exactement des boutons de petite vérole. Il y en avoit de plusieurs formes & de plusieurs couleurs; M. Borrel en vit de parfaitement ronds, les uns discrets, les autres concrets; ceux-ci étoient elliptiques, ceux-là avoient la forme de petits haricots plats & oblongs; tous étoient d'abord rouges, mais ensuite les uns blanchissoient, se crevoient, purgeoient & séchoient; (ils étoient d'une bonne espèce) d'autres devenoient violets, s'amortissoient sans suppurer & noircissoient. Quelques-uns n'avoient pas le tems de mûrir, l'animal mourant dès le troisième jour de l'éruption, & l'on ne trouvoit dans ces boutons qu'une matiere blanche & solide comme de la panne de cochon. Lorsque le venin de la maladie

attaquoit la tête, l'animal étoit plus en danger & périffoit plus vîte. S'il en revenoit la maladie étoit plus longue. Les uns n'ont guéri qu'au bout de deux mois, d'autres au bout de six semaines, d'un mois, de quinze jours, &c. Il en mourut auffi à toutes ces époques. On avoit d'abord cru que les moutons nourris dans des pâturages humides étoient plutôt attaqués que les moutons nourris dans les pâturages secs; mais on vit depuis les moutons des plaines auffi-tôt attaqués que ceux des vallées. Le mal étoit prefqu'auffi général que la petite vérole dans les années où elle eft épidémique; comme elle, il fe montroit l'hyver comme l'été; la communication eut lieu en plusieurs endroits fans fréquentation des moutons malades; dans d'autres elle parût être l'effet de la fréquentation, ou du moins de l'aproximation de deux troupeaux dont l'un étoit infecté. Enfin l'éruption qui n'occupoit pas la tête paroiffoit fous les aiffelles, fous les cuiffes, au ventre, aux jambes, à l'anuf. Dans le nombre des moutons attaqués, il y en eut qui le furent légèrement: ce n'étoit, difoient les Payfans mêmes, qu'une petite vérole volante; quelques-uns n'eurent des boutons qu'aux jambes, d'autres aux oreilles feule-ment. On en a vû n'en avoir qu'un grain de la grandeur d'un écu de fix livres. Un de ces grains unique fe plaça fur l'oreille d'un mouton à une lieue de Beauvais, & maltraita tellement cette partie qu'elle en eft reftée de travers & retrouffée. Un autre n'en eut qu'à un pied, l'ongle tomba, & il en a été eftropié pour toujours. M. Borel obferve encore que quand un troupeau étoit attaqué, il y en avoit au moins une moitié ou deux tiers qui étoient férieufe-

ment malades : la tête leur enflait , l'intérieur de la bouche étoit plein de boutons ; enfin on n'avoit tenté aucuns remedes dans la plûpart des villages, les Payfans étant perfuadés qu'il n'y en a point, parce qu'ils n'en avoient pas vû administrer par leurs peres ; ce préjugé, dit M. Borel, est presqu'universel dans les campagnes, & fera toujours un obstacle à la perfection de toutes les parties de l'Agriculture. Quelques particuliers l'assûrerent seulement que l'air étoit plus avantageux aux moutons malades que la bergerie.

Ce Citoyen zélé ne s'en tint pas à l'examen des symptômes de la maladie des animaux vivans, il chercha à en découvrir les effets dans les animaux morts. Une brebis étoit malade du jeudi, au moins ne s'en étoit-on apperçu que ce jour-là ; elle avoit encore été aux champs avec les autres le vendredi ; le samedi matin elle avoit été trouvée morte dans la bergerie. On l'apporta le même jour après midi à M. Borel. Elle avoit déjà des signes de putréfaction qui s'annonçoient à l'odorat par une fétidité assez grande, & aux yeux par la couleur livide & verdâtre qu'on remarquoit sur le col, sous les cuisses, sous les épaules & par la tuméfaction du bas-ventre qui renfermoit une très-grande quantité d'air infect. Cette brebis n'avoit pas de boutons à la tête ; cette partie en elle n'étoit point enflée. On n'en trouva que deux sur la langue & deux dessous ; dans ces mêmes endroits la peau se levoit comme elle se leve aux langues mises dans l'eau bouillante. En levant les paupieres, on voyoit que la cornée transparente étoit devenue terne, ou si épaisse qu'on n'appercevoit plus au travers l'i-

ris & la prunelle que très-imparfaitement. L'un des yeux étoit plus terne que l'autre. Les boutons étoient en assez grand nombre sur le ventre, en dedans des cuisses & des épaules, autour du col & de la gorge; ils se montraient comme des tumeurs, ou pustules blanches, rondes, plates, de deux, de trois & de quatre lignes de diamètre. Elles n'intéressoient que le tégument & suivoient le mouvement qu'on leur donnoit. La matiere qui les formoit ne s'étoit pas encore fait de foyer comme aux pustules blanches de petite vérole. En les ouvrant, elles ressembloient à une tumeur graisseuse; quelques-unes étoient excoriées dans le centre. On présuma qu'elles n'étoient devenues blanches que depuis la mort de la bête, & qu'auparavant elles étoient rouges, comme celles des autres bêtes pendant les premiers jours de l'éruption. Les naseaux étoient encore imprégnés d'un reste d'humeur sanieuse, couleur de café, mais on ne pût juger de sa mucosité au bout de douze ou dix-huit heures de mort & de putréfaction commencée. Le bas-ventre ouvert, l'épiploon parut d'une couleur terne, blafarde, rougeâtre, la graisse en étoit cassante sans avoir la consistance qu'elle a dans les moutons sains égorgés. Le foie étoit de couleur verd-obscur; cette couleur pénétrait d'une bonne ligne plus ou moins en certains endroits dans la substance, & cette espece d'écorce étoit cassante comme du foie un peu cuit. La vésicule du fiel paroissoit flasque & avoir contenu plus de bile que dans l'état naturel, & une bile plus liquide. La membrane interne lâche & plissée du premier ventricule, étoit de couleur verte & parsemée d'une prodigieuse quantité de pust.

rules blanches, lenticulaires & de même nature que celles qui étoient sur la peau, mais d'un diamètre plus petit. Ce premier ventricule contenoit des matieres liquides & vertes en petite quantité. Le ventricule feuilleté renfermoit aussi peu de matieres; le troisiéme étoit très-plein d'alimens assez-bien broyés, aussi verts que l'herbe dont ils étoient le produit; cette même poche étoit aussi très-gonflée par un air fort raréfié & infect. Les intestins grêles étoient presque vuides. On trouva dans le colon & dans le cœcum des excréments d'une moyenne consistance. Les reins étoient attaqués comme le foie, verts & secs extérieurement. La vessie contenoit peu d'urine. Les poulmons étoient flasques, d'un rouge obscur & livide. On y remarquoit quelques petites tumeurs semblables à celles de l'extérieur, mais rondes & plus épaisses. Le cœur paroissoit d'un volume plus gros qu'il ne l'est dans l'état naturel. Le ventricule droit de ce viscere contenoit un sang très-noir; un caillot de ce sang tiré de la veine-cave inférieure étoit noir à sa partie supérieure la plus voisine du cœur, mais à sa partie inférieure du côté du foie, il étoit jaune & semblable à la coëne qui couvre le sang des pleurétiques. On n'ouvrit point la tête de cette brebis, tant à cause de son état de putréfaction, que parce que le siège de cette maladie n'avoit pas paru porté dans cette partie, & que d'ailleurs elle avoit duré trop peu de jours pour croire qu'il s'y fût formé un dépôt. En général, dit M. Borel, il paroît que le sang avoit été fort enflammé. Si un enfant fût mort à la même époque d'une maladie & avec les mêmes symptômes, on auroit jugé qu'il étoit mort d'une petite vérole



rentrée. La ressemblance du claveau avec la petite vérole des hommes est frappante, soit qu'on l'examine dans ses commencemens & dans ses progrès, soit qu'on en examine les effets & les suites même dans les bêtes qui en guérissent. On en a vû plusieurs de ces dernières dont la peau de la tête, surtout près des lèvres, restoit gravée & coûturée comme le visage d'un homme qui a eu la petite vérole la plus maligne.

Il eût été à souhaiter que les occupations de M. Borel lui eussent permis de suivre aussi exactement les effets des remèdes qui furent alors indiqués par un des Membres actuels de la Société, & de se livrer aux essais qui lui furent proposés dans le tems. Voici l'extrait des questions qui lui furent faites.

1°. Les vieux moutons sont-ils plus sujets au claveau que ceux qui sont jeunes? Le claveau est-il plutôt en eux d'une espece confluyente ou maligne, & par conséquent d'un danger plus éminent? M. Borel a répondu qu'aucuns Laboureurs n'avoient remarqué jusqu'ici de différence entre les vieilles bêtes & les jeunes, quant aux divers degrés du mal, quant à la malignité & autres symptômes. Il peut néanmoins se faire qu'ils n'en ayent pas aperçu, parce qu'ils n'ont pas observé, & la Société pense qu'il seroit important d'approfondir ce point.

2°. Les agneaux sont-ils atteints de ce mal? Est-il plus communément dans ces jeunes animaux d'une espece discrete ou bénigne? Leurs déjections, dans quelqu'un des deux genres que ce soit, tiennent-elles de la diarrhée? Sont-ils atteints d'un flux par les naseaux dans le genre

confluent? Ce flux précède-t'il ou accompagne-t'il l'éruption?

3°. Les moutons adultes sont-ils plus en péril que les agneaux, lorsqu'ils sont affectés du claveau?

4°. Quel est précisément le moment, quel est aussi le terme de l'éruption dans l'un & dans l'autre genre? Varient-ils selon ces mêmes genres & suivant l'âge des animaux?

5°. Après cette même éruption, les symptômes paroissent-ils calmés dans le genre discret? Semblent-ils plus graves & augmenter dans le genre confluent?

6°. Un mouton guéri du claveau de l'une ou de l'autre espèce, est-il attaqué une seconde fois ou plusieurs autres fois de ce mal? N°. Les Laboureurs du Beauvaisis ont assuré M. Borel qu'ils n'avoient jamais vû le même mouton attaqué deux fois du claveau.

7°. Ne pourroit-on pas tenter l'inoculation sur un mouton sain ou sur un agneau intact qu'on auroit préparé? Quelle seroit l'issue de cette expérience faite avec toutes les précautions possibles dans la crainte de répandre la contagion?

8°. Cette même opération pratiquée sur un mouton guéri du claveau naturel, le virus variolique auroit-il encore prise sur lui?

9°. En le pratiquant de nouveau sur un mouton ou sur un agneau inoculé & guéri, porteroit-il encore le trouble dans la masse?

10°. Quelle seroit la suite de l'insertion d'un ou de plusieurs grains varioliques sur des ânes, des mulets, des chevaux, des bœufs, des chiens, en un mot, sur des animaux de genres différens?

11°. Quels en seroient les effets, en pratiquant l'insertion sur un genre plus rapproché en apparence de celui du mouton ?

12°. Quels seroient ceux de l'insertion du virus variolique humain sur les moutons & autres animaux ?

13°. Inoculez la matiere d'un claveau discret à des moutons bien préparés & de tous les âges, insérez la matiere du claveau confluent à quelques-uns d'eux, le virus varioleux agira-t'il avec confluence ?

14°. Inoculez des moutons après les remèdes préparatoires avec la matiere d'un claveau discret; insérez à quelques-uns de ces animaux préparés la matiere d'un claveau confluent, quel en sera le produit ?

15°. Préparez quelques moutons, comme si on vouloit leur pratiquer l'insertion ? Exposez-les ensuite au danger de la communication du claveau naturel, contracteront-ils la maladie, & de quel genre sera-t'elle ?

16°. Exposez un mouton guéri après l'insertion du levain au milieu de plusieurs moutons atteints du claveau naturel, en sera-t'il attaqué lui-même ?

17°. L'insertion n'ayant aucune prise sur quelques moutons, exposez-les au coup du claveau naturel, la communication aura-t'elle lieu ?

18°. Dans le claveau artificiel, la violence de la maladie sera-t'elle toujours en raison de la promptitude avec laquelle la fièvre se montrera, & ce fait arrive-t'il dans le claveau naturel ?

19°. Le ferment varioleux du claveau artificiel agira-t'il comme le ferment varioleux du claveau naturel ?

20°. Enfin ne seroit-il pas possible de comparer, dans certains cantons, le nombre des animaux morts du claveau naturel avec le nombre des animaux morts du claveau artificiel; quel est celui qui excéderoit, & quelle en seroit la différence?

La Société verroit avec la plus grande satisfaction les résultats de toutes ces expériences qu'on ne peut faire avec trop de prudence dans la crainte de répandre au loin la maladie. Le lieu où l'on opéreroit devoit donc être à l'abri de toute communication, & les moutons qu'on auroit traités ne rejoindre le troupeau que lorsqu'on jugeroit qu'ils ne peuvent y porter des corpuscules varioleux capables de l'infecter entièrement. Au surplus, il est aisé de comprendre que ces mêmes expériences ne pourroient être bien faites, bien suivies & bien raisonnées que dans une Ecole vétérinaire, & sous les yeux d'hommes instruits, & il faut espérer que l'importance de la maladie & l'utilité que la médecine humaine pourroit en retirer, détermineront quelques jours les Chefs de ces Ecoles à s'y livrer.

19 (11.) Il est certain qu'on ne peut chercher que dans les choses dont l'usage est le plus ordinaire & le plus universel, les causes des maladies épidémiques & épirootiques. De tout tems l'air a été placé par conséquent, & avec raison, au rang de ces causes. Il nuit, dit M. le Clerc, dans un ouvrage malheureusement encore trop peu répandu, mécaniquement & physiquement; mécaniquement, par son poids trop considérable ou trop foible, & par son impétuosité; physiquement, par son trop de chaleur, de sécheresse, de froideur & d'humidité; mais si ce

fluide délié se trouve chargé de substances vraiment pernicieuses, il les porte & les transmet bientôt dans l'intérieur des corps, & de-là l'origine de maladies graves, dangereuses, contagieuses, telles que les fièvres pestilentielle, malignes, &c. Nous ne nions pas que cette transmission funeste puisse s'opérer en partie par la voie des pores de la peau, mais nous croyons qu'elle a principalement lieu par celles de la bouche & des narines, aussi les premiers effets d'un venin quelconque, reçu par contagion, se manifestent-ils toujours sur la tête ou sur le ventricule, & souvent sur ces deux visceres à la fois. Hoffman a été convaincu que les ferments morbifiques se mêlent au sang plutôt par le moyen de la salive que par tout autre. Cette liqueur, soit qu'on l'avale continuellement, soit dans les tems qu'on prend des alimens, porte les ferments dans le ventricule, dans les intestins, où elle sollicite aisément dans les liqueurs très-corruptibles & fermentatives que versent en quantité dans ces parties les glandes du ventricule, des intestins grêles, le pancréas, les canaux biliaires, un mouvement de fermentation & de corruption, pareil à celui qui lui a été imprimé. Si, continue ce Médecin célèbre, le venin pénétroit par les pores, il seroit dans un mouvement continuel, & exposé au jeu d'une transpiration constante, ce qui seroit croire que ni la pourriture, ni la corruption, ni les exhalaisons malignes ne pourroient s'y arrêter long tems, au lieu que trouvant dans les premières voies des liqueurs dans une parfaite stagnation & fermentatives de leur nature, il s'y allie, s'y attache, il leur communique son caractère pernicious, & devient en état

d'exercer la fureur avec beaucoup plus de violence que s'il agissoit seul & par lui-même.

70. 23. (12.) Des bœufs sains placés dans la même écurie où étoient des chevaux morveux n'ont nullement contractés la morve. Ces mêmes bœufs ayant dans leur étable des moutons attaqués du claveau n'ont point participés de cette maladie, non-plus que les chevaux sains qui y ont séjournés avec eux, & des moutons sains n'ont eu ni la morve ni le farcin, ni les maladies putrides & inflammatoires qu'ont eues les bœufs avec lesquels ils ont été établés.

70. 23. (13.) Ici l'Auteur du mémoire laisse entrevoir une question qui sera long-tems insoluble. Pourquoi les animaux ne sont-ils pas malades lorsque la constitution de l'air affecte les hommes & paroît très-propre à leur nuire, & pourquoi la mort ravage-t'elle des troupeaux entiers, au moment même où la santé des hommes ne reçoit pas la plus légère atteinte? Il faudroit pour découvrir des causes aussi obscures pour nous, y être conduits par des connoissances, qui vraisemblablement nous seront éternellement cachées, c'est-à-dire par celles, 1°. De l'origine, de la nature & des caractères des exhalaisons vicieuses les plus subtiles, quelque soient leur variétés inexplicables; 2°. De la différente proportion de leur mélange avec l'air quelleque soit sa température, sa disposition, & même ses qualités inappercevables à nos sens; 3°. Il faudroit être instruit de la force & de la forme même des particules morbifiques dont il est chargé, du degré de leur action sur les différens sujets & même sur les différentes parties de ces sujets, comme du degré de réaction de ces mêmes sujets ou de leurs parties sur ces

particules, & pour lors on pourroit espérer d'obtenir une lueur, soit sur la question dont il s'agit, soit sur la raison de la non-communication d'une maladie contagieuse d'un animal d'une espece, à un animal d'un autre espece, phénomène observé, comme le dit très-bien l'Auteur du Mémoire, par le Prince de la Médecine, car telle maladie épizootique regne sur les chevaux qui ne regne ni sur les moutons, ni sur les bœufs; telle autre regne sur les bœufs qui ne s'étend ni sur les moutons, ni sur les chevaux; telle autre affecte les moutons, qui n'attaque ni les chevaux, ni les bœufs. Dans les uns & les autres de ces derniers cas, la cause est-elle dans l'air ou dans les alimens? On doit sentir l'embarras d'expliquer comment des causes aussi essentiellement communes aux uns & aux autres de ces animaux ne produisent pas en eux les mêmes effets, & la découverte de ce point n'est pas assurément moins difficile que celle de la raison pour laquelle des plantes bonnes & salutaires à certains animaux herbivores & ruminans, nuisent absolument à d'autres animaux herbivores & ruminans comme eux.

pp. 24.

(14.) L'Auteur adopte ici le sentiment de M. Tillet, de Lewenhoeck dans sa Lettre 109, à van Leeweeu, & de M. du Hamel. *Voy. les Elémens d'Agriculture, tom. 1. lib. 3. ch. 11. art. 1.* Le Comte Francesco Ginnani dans son Ouvrage qui a pour titre *delle Malattie del grano in herba. Chap. 5. 2<sup>e</sup> Partie*, n'attribue point cette peste des végétaux à l'extravasation des suc nourriciers, mais à un développement de semences vermineuses. Il a vu, dit-il, des vers nichés entre les deux épidermes des feuilles. Plenciz, dans

son Ouvrage cité ( note 8 ) s'étend fort au long sur les causes de la rouille. Les Naturalistes ont fait, selon lui, les plus grands efforts pour en connoître la nature. Quelles que soient les ténèbres qui nous la dérobent, presque tous conviennent que cette maladie provient d'un vice de la rosée, mais les uns en accusent un sel âcre alkali, d'autre un sel acide stygieux. Ils proposent de répandre sur les feuilles vertes, pour prouver leur systême, un sel alkali fixe ou volatil, ou de les arroser avec des eaux stygiées de vitriol ou de nitre, & ils soutiennent que les taches de rouille se montreront bientôt; mais ces expériences que Plenciz a fait cent fois n'ont eu d'autre suite que de rider & de rendre opaques les feuilles & les fibrilles sur lesquelles il a pratiqué ces essais. Il avance que cette maladie se répand ordinairement sur les végétaux dans les tems sereins & tempérés, où regne plus ou moins de chaleur, & qu'elle les attaque souvent après des pluies tombées d'un ciel presque sans nuages; c'est ce qu'on éprouva, dit-il, en Autriche dans l'année 1751, & ce qu'on observa le 31 Mars & le 31 Juin 1759, il ne cessa de pleuvoir ces deux jours malgré la sérénité du ciel, aussi la rouille s'attachait-elle à presque tous les végétaux dans la première époque, & le froment qu'on recueillit en 1759 en fut-il cruellement endommagé. Il atteste *les nouvelles découvertes microscopiques de Needham, les Observations de Mercurialis, les Actes des Erud. de Leipsick, année 1718, pag. 314*, pour démontrer que ce qu'on appelle véritablement *la rouille*, dépend de certaines semences vermineuses qui, répandues sur les végétaux, les pénètrent, s'y développent, &



s'y multiplient dans la suite. Quoi qu'il en soit de cette opinion, il souscrit à celle que l'on a, & qu'on doit généralement avoir, des effets des alimens gâtés & corrompus, & qui sont aussi pernicious aux animaux qu'aux hommes. Le seigle rouillé ou ergoté cause à ceux-ci des maladies graves, & aux cochons, ainsi qu'aux oyes, des ulcères intérieurs & extérieurs. *Voy. Commentarium de rebus in Medicorum gestis. Vol. 6. pag. 508.* & c'est au vice dont il s'agit ici que Plenciz attribue principalement la contagion qui depuis long-tems dépeuple l'Europe de bestiaux. Le levain développé dans un ou deux animaux, se propage & se multiplie dans ceux qui se trouvent disposés par des nourritures nuisibles à en recevoir les funestes impressions, tel est le moyen par lequel il se répand & se communique insensiblement d'une région dans les contrées les plus éloignées.

p. 30. (15.) Qui croiroit qu'Aristote ait eu si peu d'idées des effets que produit l'eau dans le corps des hommes & des animaux, qu'il n'a pas craint d'avancer que l'eau chargée de beaucoup de particules hétérogènes, engraisse ceux-ci, parce que dès-lors, selon lui, les veines se remplissent davantage.

p. 32. (16.) Il faut, dit Hoffman, dans l'Institution de la nature, trois parties de liquides contre une de solide. Non-seulement une boisson de l'espece de celle que prescrivoit Aristote, occasionne tous les désordres décrits ici, mais les animaux qui proportionnement à leur être boivent très-peu, peuvent en être les victimes au bout d'un certain tems. Si le sang n'est humecté, s'il peche par un défaut de liquidité, les liqueurs s'épaississent toujours davantage, les humeurs

dans cet état, & acquierant sans cesse plus de viscosité, produisent infailliblement des engorgemens dans les tuyaux déliés qui forment le tissu des canaux excrétoires, & les obstructions qui en résultent, sont la source fatale & féconde d'une infinité de maladies.

175. (17.) Rien de plus industrieux que la marche indiquée par M. le Clerc dans son Ouvrage sur les maladies épidémiques qui ont désolé la Russie; Ouvrage dont nous avons parlé (notte 11.) » Un mal inopiné se déclare tout-à-coup par des symptômes & par des phénomènes terribles, il se communique de proche en proche. Les effets de ce mal, quelque compliqués qu'ils puissent être, m'apprennent le tems, l'ordre & le moyen de corriger le vice d'une cause inconnue. La nature même montre aussi par ses crises la voie par laquelle le mal veut être expulsé. De plus, je réfléchis sur les qualités de l'air qui nous environne, sur la situation des lieux, la différence des terrains, le genre de vie des Habitans, les maladies présentes des animaux, des végétaux, la proximité ou l'éloignement des mines, des marais, des eaux croupissantes, & si je n'y trouve pas la source du mal, je rétrograde & je la cherche dans les causes éloignées. Je me raproche des saisons antérieures à l'épidémie; j'examine le tems, l'ordre, le cours, la durée, l'anticipation, les changemens, la température, & enfin les qualités mixtes ou excessives des saisons & des vents qui ont dominé alors. Je réfléchis ensuite sur la nature des maladies auxquelles ces variations ont donné lieu; je ne perds point de vûe la dégénération de ces mêmes

» maladies. Si dans mes recherches je trouve en-  
 » fin une ou plusieurs causes capables de produire  
 » le mal qui m'étoit inconnu, je rapproche  
 » les effets du mal du pouvoir de la cause, &  
 » après les avoir confrontés, je conclus d'après  
 » la ressemblance ou l'analogie. Les vents du  
 » sud ou du midi ont-ils régnés long-tems ? Je  
 » dis que la nature de ces vents est pestilentielle,  
 » elle peut donc produire des fièvres pestilen-  
 » tielles. Les qualités mixtes ou excessives des  
 » saisons, la chaleur & l'humidité combinées  
 » ensemble ont-elles donné lieu à la maladie ?  
 » Leurs effets bien connus, m'indiquent l'état  
 » des fluides & des solides pendant & après une  
 » pareille constitution d'air, c'est ainsi qu'on  
 » peut analyser toutes les causes. Le mal étant  
 » reconnu (autant qu'il peut l'être humaine-  
 » ment) je tire mon indication, Je munis le  
 » corps infecté contre la nature du venin pré-  
 » sent, en lui faisant prendre de préféren-  
 » ce les remedes qu'on a employés avec le plus  
 » de succès dans les maladies caractérisées par  
 » de pareils effets ; tel est le moyen de par-  
 » venir à la connoissance d'un venin dont la  
 » nature ne se manifeste point assez à nos sens.  
 » L'intempérie d'une saison me donne-t'elle  
 » lieu de présumer qu'elle est la cause efficiente  
 » d'une maladie quelconque ? Je recours sur le  
 » champ aux hydrosopes & aux engyscopes.  
 » Les premiers me font connoître l'état actuel  
 » de l'air : les seconds m'orientent sur la na-  
 » ture particuliere des sels en fusion répandus  
 » dans l'atmosphere. *Voy. les Expériences physf.*  
*de Poliniere, Tom. 2. pag. 306 & suiv.* » J'ex-  
 » pose encore à l'air tous les corps que les sels  
 » de l'atmosphere peuvent altérer comme les  
 » foies

Soies teintes de couleurs particulieres qui se-  
ront ternies par les sels nitreux, sulphureux,  
& noircies par les vitrioliques. J'observe de  
plus les altérations que les vapeurs de la rosée  
produisent sur le linge blanc avant d'avoir  
passé par la lessive & le savon. &c. Que de pré-  
cautions, que de sagesse, que de prudence, quel  
art dans une pareille maniere d'examiner, de  
rechercher & d'agir! mais il ne faut rien moins  
que la force & le courage de dévorer les ennuis  
& les difficultés de l'observation pour percer  
l'obscurité des causes abstraites & cachées.

35 (18.) Un des plus grands & des plus ordi-  
naires effets des maladies épiéootiques conta-  
gieuses, est la corruption interne & le sphacèle  
des visceres; autant il est rare en eux relative-  
ment aux parties extérieures, autant celui des  
parties internes est commun. L'ouverture subite  
& prompte des cadavres en offre une preuve  
sans réplique. 10. 7 8.

(19.) Sur la fin de l'année 1762, une mala-  
die formidable attaqua les bestiaux de la Pa-  
roisse de Mezieux, Province de Dauphiné. Les  
bœufs & les vaches en furent principalement  
frappés; il n'y eut qu'un très-petit nombre de  
chevaux & de mulets qui en furent atteints.

Le refus de toute espece d'alimens solides &  
même liquides, une tête appesantie, des oreil-  
les basses, des yeux larmoyans, un poil terne,  
une constipation décidée, une enflure doulou-  
reuse aux environs de la ganache & le long du  
col, un pouls plutôt concentré que fréquent,  
un flux d'une humeur écumeuse par la bouche  
& par les naseaux de quelques-uns, furent les  
signes qui se montroient en vingt-quatre heures,  
& qui subsistoient l'espace de deux, trois & quatre

jours, au bout desquels un grand battement de flanc, & la foiblesse des malades annonçoient une mort inévitable & prompte.

Des saignées pratiquées aux oreilles, des cordiaux, des breuvages administrés comme purgatifs, sans néanmoins contenir aucuns mixtes & aucunes substances capables de produire de tels effets, furent constamment, mais inutilement, mis en usage par des Maréchaux & des Payfans. Les progrès du mal & ses ravages engagèrent donc le Cultivateur malheureux & sur le point d'une ruine entière, à demander les secours dont il sentit qu'il avoit besoin. Des yeux plus éclairés chercherent dans le corps des animaux, ce que l'ignorance & des hommes grossiers étoient incapables d'y découvrir. Un premier degré de putréfaction se manifestoit assez généralement dans l'arrière-bouche, dans tous les muscles du pharynx & du larynx, dans le tissu cellulaire qui les entoure ou les sépare, dans l'œsophage, dans la trachée-artère, par une lividité réelle & par plus ou moins d'engorgement. Dans quelques cadavres l'épiploon étoit affecté, dans d'autres quelques-uns des intestins. Dans ceux-ci la rate avoit été fortement engorgée, dans ceux-là ni le foie, ni les poulmons n'étoient dans un état naturel, & dans tous, la digestion étoit dépravée, comme elle l'est ordinairement dans les cas de maladies graves, car la panse étoit remplie d'un fourrage dont ils s'étoient alimentés avant que le mal se fût déclaré en eux. La couleur rouge, brune & quelquefois noire, le gonflement, la consistance molle des parties de la gorge dans le plus grand nombre des malades étoient les suites d'une inflammation violente,

non phlegmoneuse ou éréfipélateuse qui auroit excité plus de fièvre, & qui d'ailleurs se seroit annoncée par une douleur plus marquée & autrement que par la lividité, mais d'une inflammation sourde, d'un engorgement produit par la stupeur des parties, tel en un mot qu'on l'observe dans les circonstances de malignité, & qu'on l'observa en même-tems dans la ville de Macon, où une esquinancie gangreneuse enleva rapidement un nombre prodigieux de personnes. Ce même engorgement s'étendoit souvent à toutes les glandes de la ganache & de l'encolure, ce qui formoit des tumeurs considérables au dehors, qui dans plusieurs animaux parvinrent à suppuration ou spontanément ou par les secours de l'art. Il y en eut dont la gorge ne fut point dans un état aussi facheux; des tumeurs survenoient indistinctement dans toutes les parties de leurs corps, mais on ne les regarda pas moins comme des dépôts critiques & comme des accidens d'une maladie qui avoit la même cause & le même caractère; & en effet le même traitement, à la différence près de la méthode curative particulière qu'exigèrent ces dépôts, de soixante-deux malades en sauva cinquante-trois, tandis que de quarante-neuf qui avoient été entrepris par des voies que suggere une routine aveugle, il n'y en eut pas un qui échappa à la fureur du fléau.

L'été avoit été très-vif, la sécheresse étoit extrême. Les seuls pâturages où l'on pouvoit conduire les bestiaux étoient aux environs d'une mare ou d'un endroit bourbeux, contenant une eau infecte & croupissante. Le lieu le plus voisin de celui-ci étoit un gravier échauffé par l'ardeur du soleil, & formoit, pour les animaux

qui y étoient la plus grande partie de la journée, un séjour vraiment brûlant ; ainsi l'excessive chaleur, la mauvaise nature de l'herbe, & plus encore, les mauvaises eaux furent les causes premières du mal. D'une part les humeurs étant considérablement échauffées & raréfiées, il y eut nécessairement une très-grande déperdition de la portion la plus fluide & la plus subtile du sang ; de l'autre des alimens pernicieux & des eaux corrompues augmentèrent la disposition à la putridité. L'arrière-bouche, le larynx & le pharynx offrant un passage continuel à un air très-chaud, & l'humeur mucilagineuse qui lubrifie ces parties étant moindre, puisque le sang en étoit en quelque façon dénué, & que d'ailleurs les cryptes qui la fournissent devoient être nécessairement desséchées, elles devenoient très-susceptibles d'inflammation ; si l'on ajoute à cette circonstance la dépravation des humeurs à raison d'une nourriture & d'une boisson, pour ainsi dire, venimeuse, on ne sera pas surpris de la dégénération de cette inflammation de la gorge en une esquinancie vraiment gangréneuse. A l'égard des animaux en qui elle n'a jamais été aussi vive, qui ne périssent pas aussi promptement que les autres, & sur le corps desquels il survenoit indistinctement des tumeurs toujours peu douloureuses & se prêtant la plupart difficilement à une bonne suppuration, on a dû voir en eux les résultats des mêmes causes, ou plutôt de cette même dépravation, par le moins de subtilité des humeurs & par leur aptitude à la concrétion & à des stases dans des canaux privés de leur élasticité ordinaire.

Quoi qu'il en soit, s'il étoit impossible de détruire une cause qui résidoit dans l'intempérie de la saison, il falloit du moins rendre les effets

moins nuisibles, remédier à la perversion que les humeurs avoient soufferte, appaiser l'inflammation de la gorge, exciter dans ces parties, eu égard à certains animaux, la séparation du mort d'avec le vif, & dissiper dans quelques autres les tumeurs dures & plus ou moins volumineuses qui paroissoient indifféremment sur la surface de leur corps.

On s'occupa d'abord du soin le plus important, & le premier qu'on doive toujours se proposer dans ces fatales conjonctures, c'est-à-dire, de celui d'interdire toute communication des bestiaux sains & des bestiaux malades. Le moyen le plus assuré d'éviter la contagion est en effet de la fuir. Les bêtes qui y avoient jusqu'alors échappé furent donc conduites hors des étables infectées, après avoir été fortement bouchonnées avec des bouchons de paille exposés auparavant à la fumée du thym, du romarin, de la sauge & d'autres plantes aromatiques, sur lesquelles on avoit jetté une légère quantité de vinaigre pendant qu'elles étoient enflammées. Les écuries, dans lesquelles on les plaça, furent nettoyyées de tout le fumier qu'elles contenoient, & parfumées avec des baies de genièvre & de laurier écrasées & macérées dans du vinaigre de vin que l'on fit brûler sur des charbons ardents; d'autres le furent par la seule évaporation du même vinaigre. On circonscrivit ensuite, pour ainsi dire, la maladie pour la renfermer en quelque sorte dans le lieu où malheureusement elle régnoit, & pour en borner les progrès. Ce qui avoit été pratiqué relativement à ces premiers animaux, le fut relativement à ceux qui habitoient les confins du village; tous furent encore saignés à la jugulaire.



& au moyen de cette évacuation, de la boisson ordinaire que l'on eut la précaution d'aciduler légèrement, & de l'attention que l'on eut de diminuer la quantité de nourriture, de ne pas envoyer trop-tôt les animaux aux pâturages, de ne pas les y laisser trop tard à la chaleur ou au moment de la nuit, enfin de les faire abreuver insensiblement plutôt de l'eau du Rhône que de celle de la mare dont on a parlé, on compta plus de trois cents bœufs ou vaches qui furent constamment préservés des atteintes d'un venin qui n'outrepassa pas les limites qu'on venoit de lui prescrire. Ces opérations faites, on en vint aux animaux infectés. On usa des mêmes parfums dans les étables qui furent également & soigneusement appropriées. La nécessité d'y renouveler l'air parut indispensable. Par un défaut d'action & d'agitation, il s'altère & se corrompt bientôt de lui-même comme l'eau, le sang & les humeurs; or dans des étables trop communément mal construites, basses & peu aérées, la fréquente respiration & l'augmentation de la transpiration animale lui fait perdre une portion de son principe vital, c'est-à-dire de son élasticité, il croupit, en quelque façon, & les parties putrides qui s'exhalent des corps malades & qui ne peuvent se dissiper aisément, accélèrent & multiplient incontestablement les causes & les effets de la corruption. Plusieurs de ces animaux furent saignés à la jugulaire, mais une seule fois seulement, & dès les premiers momens de la maladie. On n'eut garde d'opérer cette évacuation dans ceux en qui les signes de putridité étoient apparens. L'eau blanchie par le son leur fut offerte pour toute nourriture; elle se fait ainsi :

Prenez Son de froment, une jointée.

Trempez les deux mains dans un seau plein d'eau, tenant toujours le son. Imbibez-le de cette eau. Comprimez-le à diverses reprises & laissez tomber dans le même seau l'eau blanche que vous en retirerez. Trempez & pressez de nouveau, jusqu'à ce que l'eau que vous exprimerez cesse d'être colorée. Jetez alors la jointée de son dans l'eau, elle ira au fond. Reprenez-en de nouvelles différentes fois, selon la blancheur que vous voudrez communiquer à la boisson.

On ajoûta pour les uns dans celle-ci, & dans chaque seau, une once de crystal minéral; on l'acidula pour les autres comme on avoit acidulé celle des animaux sains & à préserver, le vinaigre étant de tous les acides végétaux celui qui divisant & fondant le plus puissamment, est le plus contraire au mouvement intestin d'où résulte la putréfaction, & par conséquent le plus propre à affoiblir immédiatement la force vénéneuse de la contagion.

Les lavemens rafraîchissans ne furent point oubliés. On en administroit deux par jour à chaque malade. Ils étoient composés avec feuilles de mauve, de pariétaire, de mercuriale, de chacune une poignée que l'on faisoit bouillir dans cinq livres d'eau commune jusqu'à réduction d'un quart. On délayoit dans la colature deux onces de miel commun, & on y ajoûtoit huile d'olive deux onces, crystal minéral une once pour un lavement.

Les injections anti-putrides que l'on pouffoit deux & même trois fois le jour dans les naseaux & dans la bouche, étoient une décoction de

plantain, de ronce, d'aigremoine. On prenoit une poignée de feuilles de chacune de ces plantes, on la faisoit bouillir pendant demi-heure dans quatre livres d'eau commune; on jettoit dans la colature deux dragmes de sel ammoniac, & quelquefois au lieu de ce sel, on y mêloit deux onces d'oxymel scillitique. On comprend que la portion de cette liqueur qui étoit lancée dans les naseaux, abreuvoit & humectoit les parties de l'arrière-bouche, qui dans la plûpart des animaux étoient celles qui se trouvoient le plus véritablement endommagées. On fit encore humer de tems en tems à ceux-ci l'esprit volatil de sel ammoniac, & sans doute que les émanations pénétrant jusqu'aux parties vives en sollicitèrent le jeu, & exciterent en elles une action, à la faveur de laquelle des filandres blanchâtres, qui vraisemblablement n'étoient que des exfoliations membraneuses, s'échappèrent & furent détachées entièrement.

On accéléra autant qu'il fût possible la supuration des dépôts formés à l'extérieur; le cataplasme maturatif que l'on employa fut le levain mêlé avec un tiers de basilicum. Quand il parut insuffisant, on lui en substitua un autre fait avec six oignons de lys cuits sous la cendre, quatre onces de racines de lys blanc, & quatre poignées de feuilles d'oseille que l'on fit cuire dans quatre livres d'eau commune, & qu'on pila ensuite dans un mortier. On y mêla deux onces d'axonge de porc, & pareille quantité de miel commun, de vieux-oint & d'onguent basilicum; enfin, suivant les circonstances, on y ajouta demi-once de Galbanum dissous dans le vin, & une égale dose de gomme ammoniac pulvérisée. Dès qu'on appercevoit de la fluc-

tuation dans ces tumeurs , on les ouvroit avec le bistouri ou avec un bouton de feu , mais plus souvent avec le caustere actuel , qu'avec l'instrument tranchant , soit dans l'intention d'exciter une plus ample suppuration , soit dans la vue de procurer un changement plus subit dans la qualité pernicieuse des humeurs arrêtées. N'étoit-il pas possible de leur frayer un jour au-dehors ? leur reflux dans la masse pouvant être funeste , on en prévenoit les ravages en purgeant au plutôt les malades que l'on dispoit à recevoir le breuvage par un ou deux lavemens purgatifs qui étoient les mêmes que celui que nous avons indiqué , mais dont on retranchoit le sel ammoniac , & auquel on ajoûtoit trois onces de catholicon. Le breuvage étoit composé d'une once de feuilles de féné que l'on faisoit infuser l'espace de trois heures dans une livre d'eau commune bouillante ; on couloit , & l'on jettoit dans cette infusion une once d'aloës succotrin concassé que l'on faisoit infuser pendant la nuit sur la cendre chaude , & que l'on donnoit tiède avec la corne , le matin à l'animal. Ce même breuvage leur fut réitéré selon le besoin , & termina enfin la cure des uns & des autres , qui à mesure de la disparition des symptômes furent rappelés insensiblement à une nourriture ordinaire , mais composée de fourrages plus sains & mieux choisis.

Une des maladies qui a fait le plus de ravage , est celle qui , en l'année 1763 , désola les bestiaux du Pays Brouageais , Election de Marennes , Généralité de la Rochelle. Le détail circonstancié qui en a été fait par M. Nicolau , Docteur en Médecine , le 11 Septembre 1763 , est trop instructif pour que nous l'omettions ici.

» Les Paroisses, où la maladie des bestiaux  
 » exerce sa fureur, sont situées aux environs d'un  
 » terrain bas de l'étendue de près de trois lieues.  
 » Il formoit autrefois une vaste & belle saline,  
 » où la mer s'introduisoit au moyen d'un canal,  
 » nommé *le Havre de Brouage*, lequel n'existe plus  
 » que depuis son embouchure jusques devant  
 » la Ville de Brouage, qui est aussi sur le bord  
 » de ce terrain. Le Havre de Brouage s'étant  
 » comblé peu à peu, & la mer par conséquent  
 » ne fournissant plus ses eaux dans les marais où  
 » on les ramassoit pour faire le sel, le sol est de-  
 » meuré entrecoupé, inégal, rempli d'enfonce-  
 » mens qui conservent encore les noms de  
 » jars, de conches, champs, d'aïse, &c. qu'ils  
 » avoient étant marais salans, & de terres éle-  
 » vées, nommées *bosses*, qui sont des rejets du  
 » fonds creusé pour la construction des marais.  
 » Une partie de ces enfoncemens, par le laps  
 » de tems, se sont comblés imparfaitement ;  
 » d'autres existent encore presque dans leur en-  
 » tier. Tous, dans les tems pluvieux, sur-tout  
 » en hiver, sont garnis par les eaux pluviales  
 » qui, n'ayant aucune issue, y croupissent jus-  
 » qu'à ce que l'air & la chaleur du soleil de l'été  
 » les aient fait évaporer. Les plus profonds  
 » qui se dessechent rarement, forment autant  
 » de bourbiers remplis d'herbes aquatiques qui  
 » croissent dans une eau boueuse, laquelle sert  
 » cependant à abbreuver le bétail. Le tout pré-  
 » sente une grande prairie grasse & marécageuse  
 » qui nourrit les bêtes destinées aux boucheries,  
 » aux voitures & à la culture des biens de cam-  
 » pagne du Pays Brouageais. Ce sont ces trou-  
 » peaux considérables de jumens, de bœufs &  
 » de vaches, dont la mortalité excite les re-

» grets, & cause en partie la misere de nos  
» Habitans.

» Les cloaques, dont je viens de parler, ré-  
» pendent bien loin des exhalaisons fétides qui  
» infectent l'atmosphere, & rendent les Habi-  
» tans à la fin de l'été sujets aux fièvres inter-  
» mittentes, putrides & malignes. On sent une  
» puanteur dans l'air qui se manifeste sur-tout  
» dans les beaux jours au lever du soleil.

» Cette année les pluies ont été très-abon-  
» dantes & presque continuelles durant le prin-  
» tems & l'été. La fraîcheur de l'air s'est persé-  
» véramment soutenue. La plus grande chaleur  
» n'a fait monter la liqueur du thermomètre de  
» Reaumur, exposé dans une chambre donnant  
» sur le nord, qu'au 18 & 19<sup>e</sup> degrés. Nous  
» avons essuyé aussi le 3<sup>e</sup> de Juillet un ouragan  
» accompagné de grêle d'une grosseur prodi-  
» gieuse qui a détruit dans plusieurs endroits  
» toute la récolte & endommagé les édifices. La  
» plûpart du gros bétail que la mortalité nous  
» enleve y fut exposé & l'essuya, mais les brebis  
» & les cochons, qui meurent également, en  
» étoient à l'abri; d'ailleurs la mortalité avoit  
» commencé avant ce tems.

» Les prairies ont fourni cette année un pâtu-  
» rage abondant, arrosé par les eaux pluviales,  
» qui ont même empêché qu'on ne fit la récolte  
» du foin, lequel a péri sans être fauché, ou a  
» pourri après l'avoir été, parce que, d'un côté,  
» la pluie, l'humidité de la terre & le défaut de  
» chaleur n'ont pas permis de le faire secher;  
» d'un autre côté, la terre trop molle ne pouvoit  
» supporter le poids des voitures; Ceux qui ont  
» tenté de l'en retirer, ont perdu leurs peines &  
» leur tems. Les bestiaux ont demeuré exposés

„ jour & nuit aux intempéries des saisons qui  
 „ ont été si renversées que l'ordre de la nature  
 „ semble en avoir souffert. Tous les fruits tant  
 „ d'été que d'automne, ont manqué, & les  
 „ arbres actuellement fleurissent comme au  
 „ printems.

„ La plupart des herbes, qui croissent dans  
 „ ces endroits, ne m'ont pas paru malsaines  
 „ pour les bestiaux, & quand il en croîtroit de  
 „ telles, la cause principale de l'épidémie ne doit  
 „ pas leur être imputée, puisque les brebis qui  
 „ ont pacagé ailleurs, & quelques chevaux qui  
 „ n'ont vécu que de foin sec, en sont égale-  
 „ ment affectés, ainsi que les cochons qui n'en  
 „ ont pas fait leur nourriture.

„ La mortalité s'étend jusques sur les autres  
 „ animaux domestiques, sans excepter la vo-  
 „ laille (a), laquelle périt dans un hameau de  
 „ Saint Symphorien. Cependant quelque gé-  
 „ nérale que soit l'épidémie, il y a lieu de  
 „ penser qu'elle n'est pas contagieuse. Il est  
 „ mort dans plusieurs Paroisses nombre de  
 „ chiens, qui avoient mangé des chairs des bes-  
 „ tiaux, mais il en est mort aussi qui n'en avoient  
 „ pas mangé, & plusieurs n'ont cessé d'en man-  
 „ ger chaque jour sans être incommodés.

„ Au mois de Mai dernier, il avoit paru sur  
 „ le bétail à corne quelques maux de langue  
 „ dans une Paroisse, & celles qui l'avoisinent.  
 „ Ce ne fut alors qu'une terreur panique, ils

---

(a) Il peut bien se faire que la maladie de la volaille, dans ce Hameau, n'ait pas été la même que celle du bétail, & n'ait pas été produite par les mêmes causes. La mortalité des poules a été assez générale par-tout, & il paroît qu'elle étoit la suite d'une forte inflammation de poitrine comme celle des chiens.

», cesserent sans faire de ravages. En Juin, & au  
», commencement de Juillet, l'épidémie ré-  
», gnante se manifesta sur les troupeaux de bre-  
», bis qu'elle a ravagés dans certains endroits,  
», jusqu'au point de n'en laisser aucune; dans  
», d'autres, le peu qu'il en reste est abandonné,  
», sans pasteur, aux seuls soins de la Provi-  
», dence dans les champs où elles périssent  
», comme mouches. Ces animaux, naturelle-  
», ment délicats & foibles sont aussitôt perdus  
», qu'on les reconnoît malades.

», La mortalité des bœufs, des jumens & au-  
», tres animaux, a principalement ravagé deux  
», Paroisses depuis la fin de Juillet. Elle s'étend  
», maintenant de toutes parts, quoiqu'avec  
», moins de carnage dans certains lieux que  
», dans d'autres.

», Le 1<sup>er</sup> symptôme qu'on leur reconnoît,  
», est le défaut de nourriture. Ce n'est pas à dire  
», qu'il n'y en ait d'autres qui précèdent, mais  
», les pasteurs, peu experts, ne les distinguent  
», point. Ce prélude reveille l'attention. On les  
», voit tristes, la tête baissée, les oreilles froides  
», & abbatues, le poil redressé sans le lustre or-  
», dinaire, les flancs aplattis & battans, le ventre  
», tendu & plein, tout le corps tiraillé, & sem-  
», blant vouloir faire des efforts pour uriner. Les  
», urines qu'ils rendent, sont souvent fort claires  
», comme de l'eau; l'excrétion des excréments  
», est plus rare, la rumination cesse dans le bé-  
», tail à cornes. Quelques heures après, s'il ne  
», survient point de tumeurs à la superficie du  
», corps, les frissons les saisissent, ils tremblent,  
», leurs yeux se ternissent & deviennent lar-  
», moyans, il sort une bave tenace de la bou-  
», che & des narines; ils se couchent & meu-



„ rent tranquillement, ou agités de convul-  
 „ sions plus ou moins vives. Dans ces extrémi-  
 „ tés ils allongent souvent la tête, ils sont es-  
 „ soufflés, ils poussent de longs soupirs, quel-  
 „ quefois aussi ils toussent. Ces symptômes  
 „ viennent souvent avec tant de rapidité que la  
 „ bête périt sans qu'on les ait vus; plusieurs  
 „ bœufs ont succombés sous le joug. Plus le  
 „ cours de ces accidens est prompt, plus aussi le  
 „ danger est grand & sans ressource. La vio-  
 „ lence des frissons est toujours funeste. Lors-  
 „ que la véhémence des symptômes se déclare  
 „ avec plus de lenteur, il n'y a ordinairement  
 „ point de frisson, mais s'il en arrive, ils sont  
 „ de mauvais augure, proportionnellement plus  
 „ ou moins, selon leur durée & leur rigueur.  
 „ Dans le développement des signes, il arrive  
 „ souvent qu'il paroît des tumeurs qui se mani-  
 „ festent indifféremment sur toute la superficie  
 „ du corps. Elles sont quelquefois fixes dans la  
 „ première partie où elles se sont déclarées;  
 „ d'autres fois elles disparoissent pour se montrer  
 „ ailleurs; si elles s'évanouissent l'animal périt;  
 „ si au contraire, l'animal conservant ses for-  
 „ ces, elles se multiplient par l'habitude du  
 „ corps sur les parties les moins essentielles à la  
 „ vie, on peut se flatter d'espérance. L'expé-  
 „ rience journalière commence à prouver que  
 „ la guérison dépend essentiellement de la bonne  
 „ issue des tumeurs & de leur caractère le plus  
 „ approchant de celui du phlegmon.

„ Les tumeurs sont humorales, (a) plutôt que

---

(a) Ici la distinction faite par l'Auteur du mémoire: n'est pas facile à saisir. Le phlegmon, l'érysipele, l'œ-

», phlegmoneuses ou inflammatoires. L'iner-  
», tie des solides organiques & la putréfaction des  
», humeurs les rendent telles dans les animaux  
», attaqués de l'épidémie. J'observe cette année  
», une semblable dépravation, tant des solides  
», que des liquides dans les maladies qui atta-  
», quent le corps humain, lesquelles deviennent  
», chaque jour très-fréquentes. J'ai même vû, en  
», parcourant les campagnes ces jours derniers,  
», trois personnes attaquées d'anthrax ou char-  
», bon pestilentiel. Les soins que j'ai fait don-  
», ner aux deux premiers les ont mis en espé-  
», rance de guérison, mais ce mémoire n'est  
», relatif qu'aux bestiaux. J'y reviens.

», La manifestation des tumeurs semble d'a-  
», bord affecter les muscles. On sent sous la main  
», dans la partie attaquée, les chairs devenues  
», dures, sans être beaucoup enflées. Bientôt  
», après il s'infiltré dans le tissu cellulaire des  
», environs une humeur qui en relâche les fi-  
», bres, les énerve, les macere & relève le cuir  
», en bosse. Si l'on ne se hâte de lui faire une  
», ouverture pout la tirer de-là, son séjour pro-  
», duit la gangrene qui ne manque pas de gagner  
», plus loin, où si le mal est près de quelques  
», visceres nécessaires à la vie, la bête meurt  
», avant qu'elle ait fait de plus grands progrès.  
», Ces sortes de tumeurs sont flasques; il ne s'en  
», écoule qu'une sérosité rousse & sanieuse. S'il  
», s'y établit une suppuration louable, tout va  
», au mieux; les forces de l'animal reviennent,

---

deme & le squirrhe forment quatre genres de tumeurs,  
toutes dites humorales; ainsi celles dont il s'agit ici doit  
être de l'un de ces genres, & paroissent être nécessaire-  
ment d'après la description qu'il en fait des tumeurs  
œdemateuses par extravasation.

„ il recouvre l'appétit pour manger ; si au con-  
 „ traire il n'y a que l'écoulement séreux sans  
 „ suppuration, la guérison vient lentement, les  
 „ bêtes languissent, sont tristes & abbatues,  
 „ jusqu'à ce que les chairs vives reprennent in-  
 „ sensiblement leur ressort, & se séparent de  
 „ tout ce qu'il y a de gangrene, qui tombe  
 „ pour laisser paroître une plaie bien colorée,  
 „ que les boeufs alors ont eux-mêmes soin de  
 „ nettoyer avec leur langue pour la faire cic-  
 „ triser. Il y a au surplus une remarque à faire  
 „ au sujet de la gangrene des tumeurs. Elle est  
 „ d'une espece particuliere. Le tissu cellulaire &  
 „ les chairs sont plutôt macérées que pourries.  
 „ Elles ont une couleur pâle, tirant sur le livi-  
 „ de, & elles conservent une consistance assez  
 „ ferme, quoique leurs fibres soient désunies,  
 „ en sorte qu'on peut dire que c'est plutôt une  
 „ macération qu'une putréfaction. Il n'en est  
 „ pas de même de l'escarre qui tombe avant la  
 „ cicatrisation des plaies ; elle est noire, tout-  
 „ à-fait corrompue & fétide. Si ces tumeurs de-  
 „ meurent donc dans leur état de relâchement  
 „ & de flaccidité naturelle, on a toujours à  
 „ craindre que l'humeur ne tombe dans la masse  
 „ du sang, & par conséquent qu'elle ne pro-  
 „ duise les ravages qui sont ordinaires quand  
 „ elle ne peut se faire jour au dehors. Cela est  
 „ arrivé à plusieurs bêtes de toute espece ; elles  
 „ sont mortes par l'interruption de l'écoule-  
 „ ment des sérosités, d'autres parce qu'il n'a  
 „ pû s'établir qu'imparfaitement. La grande  
 „ sensibilité des chairs malades est toujours de  
 „ bonne augure ; plus au contraire elles sont  
 „ insensibles, plus il y a aussi sujet de désespé-  
 „ rer. Quand ces bosses, d'applaties qu'elles  
 „ sont,

55 sont au commencement , se circonscrivent &  
56 s'arrondissent , devenant en même-tems fer-  
57 mes & rénitantes ; c'est un signe non équi-  
58 voque que la nature agit efficacement , &  
59 qu'elle prend le dessus sur la cause qui pro-  
60 duit le mal dont elle va bientôt se débarrasser ,  
61 en changeant le dépôt d'humoral qu'il étoit ,  
62 en dépôt de l'espèce que nous appellons  
63 *phlegmoneux* , lequel n'est jamais dangereux ,  
64 étant bien placé & bien conditionné. L'ex-  
65 périence l'a toujours prouvé sur le corps hu-  
66 main , & le prouve déjà sur le corps des ani-  
67 maux attaqués de la maladie dont il s'agit.  
68 L'état de foiblesse & d'abattement où ils  
69 étoient avant ces heureux signes , change  
70 peu-à-peu lorsqu'ils se montrent ; la putré-  
71 faction des humeurs s'évanouit insensible-  
72 ment , ainsi que tout ce qui l'annonce. Les  
73 mouches de différentes espèces , qui attirées  
74 par l'odeur des maladies s'attachent en plus  
75 grande abondance , à proportion de l'affoisse-  
76 ment , au bétail hors d'état de les chasser en  
77 ridant la peau ou autrement , s'en éloignent  
78 aussi à proportion que ces circonstances font  
79 connoître le retour de la vigueur ; des allûres  
80 vives succèdent à leur air morne , l'envie de  
81 manger & la gayeté reviennent. L'humeur  
82 contenue dans le dépôt montre quelquefois  
83 dans son principe un caractère d'inigne âcre-  
84 té ou causticité. M. Drouhet Chirurgien de  
85 Pont-l'Abbé , a observé qu'ayant ouvert un  
86 de ces dépôts à la partie supérieure interne de  
87 la cuisse d'un bœuf , ce qui en découla deta-  
88 cha le poil vingt-quatre heures après , comme  
89 si la partie avoit été trempée dans l'eau bouil-  
90 lante. La peau dénudée paroissoit fort rouge

„ & bien enflammée. Ces dépôts, comme je  
 „ l'ai dit, se font indifféremment sur toutes les  
 „ parties du corps; ceux qui se jettent sur  
 „ les viscères sont mortels. Parmi les externes,  
 „ ceux qui se montrent au poitrail des chevaux  
 „ dans l'endroit que les Maréchaux appellent  
 „ l'avant-cœur, sont des plus mauvais; au con-  
 „ traire, ceux qui affectent le fanon, ou cette  
 „ membrane pendante du poitrail des bœufs  
 „ que nos payfans nomment la *banne*, sont les  
 „ moins dangereux. Ceux qui viennent au mu-  
 „ seau, à la bouche & au fondement de toute  
 „ espèce d'animaux donnent un présage fu-  
 „ neste; c'est surtout dans ce dernier cas que le  
 „ bétail répand en mourant ou après la mort  
 „ le sang par les narines, par la bouche ou  
 „ par le fondement, ou souvent par tous ces  
 „ endroits ensemble.

„ Un des symptômes les plus ordinaires re-  
 „ connu par l'ouverture des cadavres, est le dé-  
 „ faut de digestion. On (a) trouve le plus sou-  
 „ vent le trajet du canal intestinal vuide, tandis  
 „ que les estomacs sont pleins & comme farcis  
 „ d'herbe qui est plus ou moins durcie dans le  
 „ livret des animaux ruminans; cela arrive quoi-  
 „ qu'ils ayent cessé de manger plusieurs jours  
 „ avant la mort, ou quand bien même, surpris  
 „ par une mort subite, ils n'auroient pas dis-  
 „ continué de manger.

„ Le sang qu'on tire aux bêtes malades se  
 „ fige facilement, & se couvre bientôt d'une

---

(a) Ces signes se rencontrent dans tous les animaux  
 ruminans, attaqués de maladies graves, de quelque na-  
 ture qu'elles soient.

» coëgne épaisse , dure , de couleur blanchâtre ,  
» tirant un peu sur le jaune. Les saignées mal  
» placées & au hasard , ont toujours eu des  
» suites funestes. Quelques-unes faites à pro-  
» pos ont été salutaires , & leurs bons effets  
» sensibles. La plûpart des breuvages employés  
» jusqu'à présent ont paru accélérer la mort  
» selon le rapport des personnes qui en ont le  
» plus donné ?

» Il seroit à souhaiter qu'on pût découvrir la  
» cause qui a produit l'épidémie , mais outre  
» que ce seroit perdre un tems précieux que de  
» s'attacher à en faire la perquisition , il a tou-  
» jours paru comme impossible de découvrir la  
» source de toutes les maladies épidémiques ,  
» & ce n'est que par l'heureux effet du hasard  
» qu'on en a découvert quelques-unes plutôt  
» que par le travail des recherches pénibles &  
» de la méditation. Il semble pourtant qu'on  
» devroit attribuer le fléau dont je fais le dé-  
» tail à la grande humidité (a) de l'air trop long-  
» tems continuée par les pluyes , les orgaes &  
» les brouillards , qui n'ont cessé toute cette  
» année , de troubler la végétation & la fructifi-  
» cation des plantes. A cela , se joint que la terre  
» trop profondément humectée par une sur-  
» bondance d'eau , a pu répandre dans l'atmos-  
» phere (b) des vapeurs non ordinaires , qui au-

---

(a) Les maladies épidémiques , malignes & contagieu-  
ses viennent souvent ( dit Hoffmann ) d'une disposition  
trop humide de l'air pendant le cours de l'année. Cette  
observation relative aux hommes peut parfaitement être  
appliquée aux animaux. Une expérience fatale l'a prouvé  
plusieurs fois.

(b) Personne ne doute que les exhalaisons des eaux

» ront aussi affecté extraordinairement toute  
 » l'œconomie animale. Quelqu'apparente  
 » que soit cette idée , je ne m'y attacherai  
 » point. Ennemi des hypotèses , qui ne font  
 » le plus souvent que retarder les progrès & le  
 » bien de la Médecine , je l'abandonne comme  
 » supposition.

» Pour agir méthodiquement à développer  
 » les maladies , on doit y considérer trois pé-  
 » riodes : le commencement ou l'invasion ,  
 » le fort ou l'état , le déclin ou la fin. Jusqu'à  
 » présent je ne crois avoir décrit que les deux  
 » derniers tems , c'est-à-dire l'état & le dé-  
 » clin. Je pense qu'il est évident par le narré  
 » des symptômes que la maladie des bestiaux  
 » est dans son fort , lorsqu'elle fait connoître  
 » dans leur corps un caractère d'inertie des soli-  
 » des & d'insigne dépravation des humeurs. De  
 » la destruction de ce vice , dépend le déclin qui  
 » doit conduire à la guérison. L'invasion , tems  
 » le plus propre à prévenir l'orage , demeure  
 » comme inconnue par le défaut d'intelligence  
 » & de sçavoir des personnes habituées à ma-  
 » nier les bestiaux sans craindre leurs cornes  
 » & leurs pieds. Cependant , lorsque le mal est  
 » porté à son plus haut degré , la nature est  
 » près de succomber ou de remporter la vic-  
 » toire. Il faut donc qu'avant cela , elle se soit  
 » mise en jeu , & qu'elle ait fait des efforts pour

---

croupissantes qui se repandent dans l'air , ne soient au-  
 tant d'écoulemens funestes de poisons , pour ainsi dire ,  
 putrefiés , qui donnent naissance à une infinité de mala-  
 dies du plus mauvais caractère dans les hommes & dans  
 les animaux , telles que des fièvres malignes , pestilen-  
 tielles , vermineuses , gangreneuses , &c.

*qui a remporté le Prix.* 27

» se débarrasser de ce qui la menace de sa  
» ruine ; donc ce seroit aussi alors qu'il faudroit  
» lui donner les secours les plus utiles pour dé-  
» tourner & affoiblir les forces de son ennemi  
» qui se dérobe aux yeux, mais qui ne se cache-  
» roit point au tact d'un Mâréchal expert, qui  
» s'approcheroit de ces animaux sans crainte.  
» Dans nos campagnes, nous manquons de tels  
» Artistes, que nous pourrions guider avec fruit  
» & étendre leurs connoissances.

» Au défaut des symptômes, pour découvrir  
» le premier tems de l'invasion de la maladie, il  
» faut tâcher de le développer par analogie avec  
» le corps humain. L'épidémie a une si grande  
» ressemblance avec ce que nous appellons dans  
» l'homme fièvre putride, maligne, pourprée  
» & pestilentielle, que je ne balance pas de lui  
» donner les mêmes noms chez les animaux qui  
» en sont attaqués. En effet, ne voyons-nous  
» pas dans l'homme que ces fièvres sont ac-  
» compagnées des phénomènes d'abbatement  
» des forces, de taches pourprées, de tumeurs  
» d'un mauvais caractère, de dépôts irréguliers,  
» de déchirement d'entrailles, de défaut d'ap-  
» pêt, de vice des déjections, de mort ve-  
» nue avec célérité ; &c. les ouvertures des ca-  
» davres dont je joindrai le narré à la fin de ce  
» Mémoire, fourniront des preuves de ressem-  
» blance. Or les Médecins sçavent que ces ac-  
» cidens terribles sont précédés dans l'homme  
» par une fièvre violente. Qui ne croira donc  
» pas qu'ils le sont également dans les ani-  
» maux (a), dont la maladie porte le même

---

(a) Il est certain que tous les accidens terribles ob-



caractère ? Outre ces preuves analogiques ,  
j'en ai une qui est la seule que j'ai pû recueillir

---

fervés dans les animaux sont , comme dans l'homme , précédés par une fièvre violente. L'Auteur du Mémoire qui croit qu'on n'en entrevoit aucuns symptômes , les a néanmoins tous décrits.

1°. Il a fait mention des signes généraux de la fièvre qui sont une respiration plus ou moins difficile , plus ou moins laborieuse , plus ou moins fréquente , & une accélération plus ou moins considérable des mouvemens ordinaires du diaphragme & des muscles abdominaux , mouvemens très-sensibles qu'il a apperçus dans les flancs , & accélérés selon la fréquence des inspirations que l'animal est machinalement obligé de faire , pour faciliter & pour subvenir au passage du sang que le cœur agité chasse dans les poumons avec plus d'impétuosité , & en plus grande abondance que ces organes ne peuvent en admettre dans l'état naturel.

2°. Il a même observé plusieurs signes particuliers. Ces signes particuliers sont , quant à la fièvre éphémère , l'accès subit de cette fièvre qui n'est annoncée par aucun dégoût , & qui se montre tout-à-coup dans toute sa force , la chaleur modérément augmentée de l'animal , le défaut des accidens graves qui accompagnent les autres fièvres & la promptitude de sa terminaison.

Ceux qui sont propres à la fièvre éphémère étendue ou la fièvre continue simple , différent de ceux-ci par leur durée & par la tristesse plus grande des animaux.

Des frissons qui s'observent sur-tout aux mouvemens convulsifs du dos & des reins , la chaleur vive qui leur succede , la véhémence du battement des flancs , leur tension , l'extrême difficulté de la respiration , l'aridité de la bouche , une foif ardente , l'enflure des parties de la génération dans les chevaux , la position basse de la tête , une grande peine à la relever , la froideur extrême des oreilles , des cornes & des extrémités , des yeux mornes , troubles & larmoyans , une foiblesse considérable , une marche chancelante , un dégoût constant , la fétidité d'une fiente quelquefois dure , quelquefois peu liée , quelquefois séreuse , quelquefois graisseuse , une urine crue & aqueuse , la chute du membre

, en parcourant les campagnes. Un Payfan ,  
, chagrin de voir périr ses bestiaux , & exami-

---

dans le cheval, la couleur fannée du poil, sont autant de symptômes qui appartiennent à la fièvre putride. La plupart d'entr'eux sont aussi communs aux fièvres ardentes, mais ils se présentent avec un appareil plus effrayant.

La chaleur, d'ailleurs inégale en plusieurs endroits est, telle qu'elle est brûlante sur-tout au front, aux cornes, autour des yeux, à la bouche, à la langue qui est plus âpre, noire, & à laquelle il survient quelquefois des especes d'ulceres. L'air qui sort par l'expiration n'est pas plus tempéré. L'accablement est encore plus grand, la soif est inextinguible, une toux seche se fait quelquefois entendre, la respiration est souvent accompagnée de râlement. La tête est basse & immobile, l'haleine est puante, une matiere jaunâtre & une bave plus ou moins tenace fluent des naseaux & de la bouche. Assez fréquemment les déjections sont semblables à celles qui caractérisent le flux dysenterique, &c.

Dans les fièvres pestilentielles, malignes, gangréneuses, tous ces signes d'une inflammation funeste s'offrent également; les tumeurs critiques qui paroissent au-dehors les désignent spécialement & d'une maniere non équivoque.

Il faut convenir cependant que dans la plus nombreuse partie des animaux, vainement tenteroit-on de consulter le pouls, cette regle des grands Médecins, cet oracle qui leur dévoile la force du cœur & des vaisseaux, la quantité du sang, sa rapidité, la liberté de son cours, les obstacles qui s'y opposent, l'activité de l'esprit vital, son inaction, le siège, les causes, le danger d'une foule de maladies, mais qui cesse d'être intelligible, & qui devient ambigu, obscur & captieux pour celui qui sans égard à l'inégalité de la force de ce muscle, des canaux & du fluide sanguin dans les divers sujets, & aux variétés de cette même force dans un même individu, prononce au premier abord & tire ensuite du tact & de l'examen le moins réfléchi des indications fausses & souvent meurtrieres.

Mais ce signe ou cette mesure de l'action & des mou-

, nant une vache , pour découvrir s'il ne lui  
 , venoit point de tumeur , mit la main entre les

---

vemens qui constituent la vie , ne nous abandonne pas toujours. Dans nombre de chevaux , de bœufs , de moutons , on distingue assez aisément les pulsations des arteres temporales , axillaires , brachiales , aux parties latérales de ce qu'on appelle *le boulet* dans les chevaux , &c. l'artere crurale du mouton se fait aussi assez bien sentir.

On pourroit même juger dans quelques-uns de la dureté de ces pulsations , de leur mollesse , de leur fréquence , de leur rareté , de leur intermittence , de leur uniformité , de leur grandeur , de leur petitesse , de leur continuité & de leur interruption. Quelquefois les pulsations du tronc des carotides sont dans certains chevaux appercevables à la vûe , précisément à l'inférieure de l'encolure dans le poitrail , quand ils sont atteints de la fièvre. Communément aussi dans la plupart des animaux qui fébricitent , le battement du cœur n'est point obscur ; mais si ceux de toutes les arteres sont absolument inaccessibles au tact , nous ne pouvons juger alors avec certitude de la liberté de l'action de ces canaux , de leur resserrement , de leur tension , de leur dureté , de leur sécheresse , &c. ni saisir avec précision une multitude de différences très-capables de guider des esprits éclairés , & ces battemens du cœur n'apprennent rien de plus positif que ce dont instruisent les symptômes généraux dont nous avons parlé , c'est-à-dire , la respiration fréquente & l'accélération du mouvement des flancs.

Au surplus , on a vérifié sur les animaux , en qui l'action des arteres est sensible , les observations rapportées dans l'hoëmastatique de Hales en ce qui concerne le nombre des battemens , & on en a suivi la progression dans les divers âges. On en a compté quarante-deux par minutes dans le cheval fait & tranquille , soixante-cinq dans un poulain extrêmement jeune , cinquante-cinq dans un poulain de trois ans , quarante-huit dans un cheval de cinq ans , mais limousin , & par conséquent d'un pays où ces sortes d'animaux sont long-tems attendus ; trente dans un cheval qui présentoit des marques évidentes de vieillesse , cinquante-cinq , soixante , &

5, jambes de devant aux endroits qui sont aux  
» parties latérales du haut de la poitrine. Il ap-

---

même cent dans un cheval dont on avoit ouvert les artères crurales, & qui étoit sacrifié à la curiosité & à l'instruction; la fréquence des pulsations augmentoit à mesure qu'il approchoit de sa fin. Enfin dans des juments faites, on en a compté trente-quatre & trente-six, ce qui prouve que dans les femelles des animaux, le pouls est plus lent que dans les mâles, & ce qui démontre, lorsque cette différence nous frappe dans les personnes des deux sexes, que la marche, les loix & les opérations de la nature sont à peu près les mêmes dans le corps de l'homme & de l'animal.

Au surplus, si les pulsations des artères de la machine humaine sont en raison double de celles des artères du cheval, ce n'est point parce que la consistance naturelle du sang de celui-ci est plus épaisse, mais parce que les battemens sont toujours plus distans les uns des autres dans les grands animaux, & plus fréquens dans les plus petits; non que la force du sang artériel ne l'emporte dans les animaux les plus grands, ainsi qu'on peut s'en assurer dans les Tables de Hales, en comparant les hauteurs perpendiculaires du sang dans les tubes fixés aux artères, mais parce que ce liquide ayant en eux un plus grand nombre de ramifications & des vaisseaux d'une bien plus grande étendue à parcourir, éprouve dans son cours beaucoup plus d'obstacles & de résistance.

Le battement des artères du bœuf & de la vache, est à peu près le même pour le nombre que celui de la jument & du cheval. Le pouls du mouton bat soixante-cinq fois par minute, le pouls du chien, quatre-vingt-dix-sept fois, &c. Du reste, on ne doit pas croire, dit Hales lui-même, que la force du sang dans les veines & dans les artères soit à beaucoup près égale dans tous les animaux soit de même, soit de différente espèce. Cette variété ne se trouve pas seulement dans ceux qui sont d'un poids & d'un volume inégal, mais aussi dans celui où ces qualités se trouvent parfaitement semblables; & qui plus est dans le même animal, cette force varie suivant la différente qualité ou quantité de nourriture, les différens espaces de tems qu'il y a qu'il a mangé,

„ perçut une fréquente & forte pulsation des  
 „ arteres qui répondent aux arteres axillaires  
 „ du corps humain. Cet animal mangeoit en-  
 „ core , mais il ne tarda pas long-tems à perdre  
 „ l'appétit ; on le reconnut dès-lors malade :  
 „ bientôt après il mourut. Les pulsations des  
 „ arteres fréquentes & en même-tems violentes  
 „ ne dénotent-t'elles pas bien la présence d'une  
 „ forte fièvre ? ce seroit pendant ce premier dé-  
 „ gré de la maladie qu'on ne reconnoît pas, qu'il  
 „ faudroit commencer à mettre en pratique les  
 „ vûes excellentes , si sagement exposées par la  
 „ consultation que l'on a reçue de l'Ecole Roya-  
 „ le Vétérinaire , & si judicieusement remplies  
 „ en prescrivant les remedes les mieux appro-  
 „ priés. Une diète sévère , les breuvages acidu-  
 „ lés & nitreux , les lavemens émolliens con-  
 „ viendroient parfaitement bien ainsi que la  
 „ saignée. On previeudroit l'affaîssement des  
 „ solides & l'épaîssement des humeurs. Leur  
 „ quantité diminuée de ce qu'elles auroient  
 „ d'excédent , ne porteroit pas les vaisseaux au-  
 „ delà de leur ressort , & ne les empêcheroit  
 „ pas d'agir sur elles , pour les diviser & entre-

---

& l'état plus ou moins pléthorique des vaisseaux. La va-  
 riété qui se trouve dans l'exercice , le repos , la langueur  
 ou la vivacité de l'animal influent aussi beaucoup sur la  
 force du sang , &c. mais il est des choses générales telles  
 que la quantité des battemens dont j'ai parlé , auxquel-  
 les on peut s'arrêter : lorsque ces battemens sont sen-  
 sibles ; s'il en étoit autrement , & qu'attendu ces va-  
 riétés on se refusa à ce qu'il est possible de statuer d'a-  
 près des faits assez universellement avoués , les Méde-  
 cins seroient dans le cas d'en user de même eu égard  
 aux pouls du corps humain , qui cependant est & doit  
 être toujours leur boussolle.

» tenir une circulation libre , sans laquelle point  
» de santé. Les liqueurs atténuées & divisées  
» ne tendroient plus à se coaguler comme il pa-  
» roît par la coëgne épaisse qu'a le sang tiré  
» des veines ; de-là il arriveroit qu'on n'auroit  
» pas tant à craindre les stases , les arrêts , dont  
» la suite nécessaire est la putréfaction qui met  
» les choses au degré le plus éminent & le plus  
» menaçant. En prenant ces précautions on  
» obtiendrait pour le moins que les progrès du  
» mal fussent plus lents , ce qui donneroit lieu  
» de placer les remèdes sûrement & à propos ;  
» mais cela négligé , les humeurs tendent à la  
» coagulation , commencent à entrer en putré-  
» faction , & toute l'œconomie animale est dé-  
» rangée ; alors la nature affaissée & proche de  
» sa ruine fait tumultueusement ses derniers ef-  
» forts pour se débarrasser du fardeau qui l'ac-  
» cable. Elle agit sans ordre , jette les humeurs  
» de toutes parts , les dépose dans les endroits  
» les plus foibles , & les laisse dans les parties où  
» elles se trouvent le plus engagées ; Si c'est  
» dans les viscères , elles causent la mort inévi-  
» table : Si c'est dans l'extérieur du corps , elles  
» forment des dépôts toujours d'un mauvais ca-  
» ractère , plus ou moins affectés d'un vice  
» gangréneux , à proportion de la vigueur de  
» l'animal & de la force avec laquelle ses vais-  
» seaux peuvent agir. C'est alors qu'il faut ré-  
» veiller les forces de la nature affaissée & les  
» soutenir en employant dans les breuvages les  
» stimulans sans trop d'âcreté , les cordiaux &  
» les anti-gangréneux. Dans pareilles maladies  
» qui attaquent les hommes , après avoir pré-  
» paré les malades par la saignée & une diète  
» humectante , on employe avec succès les émé-

„ tiques & les purgatifs avant que l'abbatement  
 „ ne soit venu. Ils paroïtroient pareillement in-  
 „ diqués pour les bestiaux, mais leurs entrailles  
 „ se prêtent difficilement à l'effet des purga-  
 „ tifs (a) & la structure de leurs estomacs rend  
 „ le vomissement impossible. Aussi ne pouvant  
 „ pas être utiles, ils ne manquent point de de-  
 „ venir nuisibles en augmentant l'irritation à la-  
 „ quelle ils sont déjà disposés. Les autres ani-  
 „ maux qui ont l'estomac figuré ou formé  
 „ comme celui de l'homme vomissent, & l'on  
 „ a aussi remarqué que des chiens & des co-  
 „ chons attaqués de l'épidémie, ont été guéris  
 „ à l'aide du vomissement.

„ Les tumeurs veulent leur traitement parti-  
 „ culier. La qualité putride & âcre de l'humeur  
 „ qu'elles contiennent, demande qu'on les ou-  
 „ vre sans perdre de tems aussi-tôt qu'elles pa-  
 „ roissent. Plus on differe, plus elles deviennent  
 „ mauvaises. Il convient de multiplier les ou-  
 „ vertures à proportion qu'il en paroît de nouvel-  
 „ les. On attire même l'humeur dans les parties les  
 „ moins dangereuses en y faisant des cauterés ou  
 „ des sétons sans qu'il y ait encore de tumeurs.  
 „ On fortifie en même-tems toutes les chairs  
 „ par quelque fomentation anti-gangreneuse,  
 „ comme les décoctions de scordium faites avec  
 „ le vin & aiguisées de sel commun qu'on n'est  
 „ pas obligé d'acheter dans ce pays, ou le sel  
 „ ammoniac. On panse les plaies avec du sup-  
 „ puratif dont on enveloppe un morceau de  
 „ plante plus ou moins âcre, selon qu'il paroît

---

(a) Voyez Matière Médicale à l'usage des Elèves de l'Ecole Royale vétérinaire, Parag. XIX.

», nécessaire d'attirer l'écoulement de l'humeur  
», ou de le favoriser simplement. L'herbe aux  
», gueux, l'ellebore noir, la racine d'iris, &c.  
», servent à cela. La plaie étant devenue belle,  
», on la panse simplement avec une mèche gar-  
», nie de suppuratif ou de térébenthine.

», Cette méthode aisée & facile à pratiquer  
», par les personnes les moins intelligentes a  
», déjà sauvé beaucoup de bétail, & si nos cam-  
», pagnes avoient des Maréchaux experts, capa-  
», bles d'exécuter & de suivre mieux un traite-  
», ment régulier, on en sauveroit encore da-  
», vantage. Outre le défaut de personnes enten-  
», dues, la grande quantité de bêtes livrées, au  
», gré des saisons, dans une vaste prairie, sans  
», commodité pour les abreuver avec soin, pour  
», les mettre à couvert des injures de l'air, ni  
», même pour les parquer, rend bien des se-  
», cours impraticables. A tout cela se joint une  
», grande misère des peuples accablés des fleaux  
», qui les mettent hors d'état de faire la moin-  
», dre dépense.

», Pour obéir aux ordres dont M. l'Intendant  
», a bien voulu m'honorer, je me suis char-  
», gé de faire ce détail. &c.

», N<sup>a</sup>. Les bestiaux n'ont jamais paru plus  
», gras ni en meilleur état qu'ils le sont cette  
», année; l'épidémie semble attaquer principa-  
», lement ceux qui sont les plus beaux & les  
», plus dodus; c'est ainsi qu'on les voit périr au  
», grand regret des particuliers.

M. Nicolau a terminé ce Mémoire par un  
détail de ce que l'examen du corps des ani-  
maux morts a offert à ses yeux.



*Première Ouverture.*

» Le 23<sup>e</sup>. Août 1763 , un bœuf appartenant  
 » au sieur Fief-Gallet, Fermier de la Terre de  
 » Saint-Fort, mourut vers les quatre heures  
 » après midi. Nous le vîmes couché comme  
 » s'il étoit sur le point d'expirer. Il mourut  
 » après avoir eu quelques légères convulsions.  
 » Son corps n'enfla point, & il ne parut à l'ex-  
 » térieur aucune marque de maladie. L'ou-  
 » verture faite immédiatement après la mort,  
 » toutes les chairs se montrèrent saines ne ré-  
 » pandant aucune mauvaise odeur. Après avoir  
 » coupé le sternum, & la plevre étant percée,  
 » il sortit de la poitrine une petite quantité de  
 » vent, point de mauvaise odeur; le médiastin,  
 » la plevre, le diaphragme, le cœur & le  
 » poumon se trouverent au naturel. Lorsqu'on  
 » enleva ces visceres, il se répandit une quan-  
 » tité de sang point coagulé, mais dissout.  
 » Le poumon avoit seulement quelques hydati-  
 » des à sa superficie, remplies de sérosité l'im-  
 » pide; d'ailleurs il n'y avoit rien dans sa cou-  
 » leur ni dans sa consistance qui fût extraordi-  
 » naire, tant intérieurement qu'extérieurement.  
 » La langue, la bouche & l'œsophage étoient  
 » sains; dans le bas-ventre l'épiploon ou le  
 » tablier graisseux étoit sain. La ratte avoit quel-  
 » ques tâches de gangrene sur la face qui touche  
 » au livret & à l'abomasus. La consistance de  
 » la bile paroissoit un peu claire & la couleur  
 » un peu plus pâle qu'elle ne devoit l'être. Les  
 » estomacs & les intestins ayant été déchirés  
 » par le peu de dextérité du Maréchal Ferrant,  
 » il ne fût pas possible de les examiner assez

» exactement. Cependant l'abomasus parut to-  
» talemment sphacelé, le psautier ne l'étoit pas  
» autant, mais sa membrane veloutée, séparée  
» tant de ses feuilletts que de ses parois, étoit  
» en partie sur les alimens, & en partie mêlée  
» avec eux. Ils avoient la consistance plus dure  
» qu'elle ne doit naturellement l'être, & étant  
» comme mastiquée. Les recherches ne furent  
» pas poussées plus loin. Les estomacs & les  
» boyaux percés & déchirés, ne rendirent  
» presque d'autre odeur que celle qui est ordi-  
» naire aux excréments du bœuf.

*Seconde Ouverture.*

» Une vache appartenant au même Fief-Gal-  
» let, fût reconnue malade le 22<sup>e</sup> Août. On  
» nous l'annonça mourante le soir du 23. Com-  
» me nous allions pour l'examiner, elle monta  
» avec rapidité sur un tas de fumier fort élevé  
» où elle tomba agitée de violentes convulsions  
» & mourut toute essouffée vers les sept heures  
» du soir, rendant de la bave tenace par les  
» narines & par la bouche. Nous en fimes l'ou-  
» verture le 24 à huit heures du matin. Elle  
» avoit le ventre enflé, ce qui venoit en partie  
» de ce qu'elle étoit pleine & en partie des  
» vents contenus dans le peritoine. Elle ne ré-  
» pandit aucune odeur fétide, ni ne manifesta  
» rien contre nature dans toute la superficie de  
» son corps. Ecorchée, tout le tissu cellulaire  
» se trouva sain. Le lait qui sortit des mammel-  
» les étoit blanc, lié & clair; la tête & la poi-  
» trine se trouverent au naturel, mais le sang  
» qui sortit des gros vaisseaux en abondance  
» étoit dissout & non pas coagulé; il sortit,

„ tant de la poitrine que du bas-ventre une pe-  
 „ tite quantité de vents point puants. Les esto-  
 „ macs se trouverent distendus , pleins d'herbes  
 „ excepté l'abomasus qui contenoit une li-  
 „ queur boueuse , brune , en petite quantité. En  
 „ général l'herbe contenue dans les autres esto-  
 „ macs n'étoit pas aussi seche & aussi mastiquée  
 „ que dans le bœuf. Elle le paroissoit cependant  
 „ assez pour rendre la digestion extrêmement  
 „ difficile. L'intérieur , tant de l'omasus que  
 „ du reticulum , du liber & de l'abomasus , étoit  
 „ dépouillé de leur membrane veloutée qui se  
 „ trouvoit sur la masse des alimens & mêlée  
 „ avec eux. Le livret outre cela , avoit plusieurs  
 „ feuillets détruits , noirs & tombant en lam-  
 „ beaux au moindre attouchement. Tout le  
 „ trajet du canal intestinal étoit vuide & en-  
 „ flammé , ainsi que le mésentere. L'intérieur  
 „ des boyaux dépouillé aussi de sa membrane  
 „ veloutée. Dans plusieurs endroits , tout le  
 „ boyau sphacelé & corrompu se déchiroit  
 „ pour peu qu'on le tirailât ; une portion de  
 „ l'épiploon étoit macérée , noire & tombant  
 „ en lambeaux , l'autre partie étoit saine ; la  
 „ vessie , la matrice de même , ainsi que le fœ-  
 „ tus & ses enveloppes ; d'ailleurs toutes les  
 „ chairs étoient belles , sans mauvaise odeur ,  
 „ & il est à remarquer que les endroits corrom-  
 „ pus ne sentoient pas non-plus fort-mau-  
 „ vais.

*Troisième Ouverture.*

„ Un cheval appartenant à M. Guiliot , an-  
 „ cien Lieutenant général de l'Amirauté à Ma-  
 „ rennes , le 28 & le 29 Août fut reconnu  
 „ malade. Il se manifesta d'abord à la partie la-  
 „ térale

» térale gauche du poitrail une tumeur qui s'é-  
» tendit bientôt sur tout le dessous du cou. Un  
» Maréchal ferrant cauterisa une grande par-  
» tie de cette tumeur dans l'endroit le plus bas,  
» en ma présence, avec un fer rouge, qui dé-  
» truisit le cuir jusqu'aux chairs. Durant cette  
» opération le cheval ne donna aucune mar-  
» que de sensibilité; cependant il étoit sensible  
» à la piquûre des mouches dans les autres en-  
» droits du corps. Il ne suinta rien de la plaie,  
» & il mourut le 31, vers les cinq heures du  
» soir. Nous en fîmes l'ouverture le premier  
» Septembre de bon matin. Il étoit puant &  
» avoit le ventre enflé. Il en sortit quantité de  
» vents de très-mauvaise odeur. Tous les visce-  
» res ne montrèrent rien de remarquable,  
» excepté quelques taches d'inflammation.  
» L'estomac seulement étoit plein de foin,  
» quoique cette bête eut demeuré sans manger  
» trois jours avant sa mort. Les intestins étoient  
» vuides. Le pericarde étoit rempli d'une gran-  
» de quantité de lymphe un peu sanguinolente  
» dans laquelle le cœur étoit noyé, & la base  
» de ce viscere en étoit abreuvée, spongieuse  
» & comme macérée. Tout le devant du cou,  
» depuis le poitrail jusqu'à la ganache, c'est-à-  
» dire, toute la tumeur n'étoit sous le cuir qu'un  
» amas de fibres, les unes blanches, d'autres  
» livides, toutes macérées & abreuvées par une  
» lymphe mucilagineuse, semblable à de la  
» morve un peu rousse. Les chairs des environs  
» étoient aussi très-humides & livides; ailleurs  
» elles étoient saines.

*Quatrième Ouverture.*

» Une brebis trouvée tout auprès de Saint-  
» Agnan le 2<sup>e</sup> Septembre, étoit encore chaude ;  
» selon toutes les apparences elle venoit de  
» mourir. La peau , qui se trouve dépourvue de  
» laine entre les quatre jambes , étoit parf-  
» mée d'exanthèmes rouges & pourprés. Il y  
» avoit sous sa gorge , entre les deux branches  
» de la machoire inférieure , une tumeur plus  
» grosse que le poing , laquelle étant ouverte  
» a répandu beaucoup de sérosités rousses , dont  
» tout le tissu cellulaire étoit infiltré aux envi-  
» rons , sous la peau & dans l'interstice des mus-  
» cles. Cette humeur n'étoit autre chose qu'un  
» amas de sérosités & de fibres macérées de-  
» puis le dessous de la gorge jusqu'à la base du  
» cerveau , qui en étoit aussi abreuvé. D'ailleurs  
» il n'y paroissoit pas de marque de gangrene ,  
» sans doute parce qu'avant qu'elle fut venue ,  
» l'animal , foible & délicat , n'avoit pû résister  
» plus long-tems sans succomber à la mort. Le  
» reste du corps étoit sain tant en dedans qu'en  
» dehors , excepté que les intestins se trou-  
» voient vuides. Les trois derniers estomacs  
» n'étoient pas trop pleins , mais l'omasus ren-  
» fermoit une grande quantité d'herbe. Le foie  
» avoit quelques squirrosités anciennes & indé-  
» pendantes de la maladie épidémique. La vé-  
» sicule du fiel avoit sa couleur naturelle de mê-  
» que la bile , la rate étoit enflée & gorgée  
» d'un sang noir.

## Cinquième Ouverture.

» Le 7<sup>e</sup>. Septembre nous examinâmes six  
» brebis mortes dans un champ de Saint-Agnan.  
» Les cinq premières n'avoient à l'extérieur  
» du corps d'autres symptômes que des taches  
» pourprées dans des endroits dépourvus de  
» laine entre les jambes. La sixième en avoit  
» beaucoup plus ; outre cela , le sang lui sortoit  
» par les narines & par le fondement qui étoit  
» enflé à sa circonférence. Nous choisîmes  
» celle-là pour en faire l'ouverture. La tête &  
» tout le reste du corps se trouvoient sains &  
» sans inflammation. Le premier estomac ap-  
» pellé *omasus* étoit distendu & farci d'her-  
» bes ; le *reticulum* ou réseau en contenoit  
» moins à proportion , le livret en avoit une  
» petite quantité un peu durcie ; la franche-  
» mule contenoit une liqueur bourbeuse de  
» couleur verd-brun ; ses parois étoient rou-  
» ges , & ses rides un peu gangrenées. Le trajet  
» du canal intestinal contenoit des excréments ,  
» les bords de l'anus étoient infiltrés de sérosi-  
» tés & ses veines gorgées de sang.

M. Nicolau a parlé dans son Mémoire de la consultation qui fut alors envoyée de l'école vétérinaire à M. l'Intendant de la Rochelle. Cette consultation avoit été faite sur un exposé bien moins étendu & bien moins circonstancié que le sien , de manière qu'on envisagea la maladie dont il s'agissoit dans son origine comme une forte & violente inflammation , & dans ses progrès , & dans ses effets comme une putréfaction générale , toutes les humeurs étant , ensuite de cette même inflammation , essentiellement dé-

pravées. On prescrivit donc ce qu'on a prescrit avec le plus grand succès contre les maladies qui ont désolé l'Auvergne, une portion de la généralité de Moulins, du Limousin, de la Province de Bugey, de la Champagne, du Forez, du Dauphiné, &c. Quelque prompt que parût cette dégénération d'un état inflammatoire en un état de putridité, on recommanda expressément d'observer ces deux tems ou ces deux périodes, dont le premier ne différoit vraisemblablement & extérieurement de l'autre, qu'en ce qu'on ne devoit pas remarquer dans le principe du mal, l'affaïssement & la foiblesse qui en étoient les suites. On pensa que le premier période demandoit la saignée, les acidules, les nitreux, & le second des remedes anti-putrides & stimulans. On ordonna donc l'ouverture de la jugulaire dès les premiers momens de cette funeste inflammation & sur-tout avant que les animaux fussent dans l'abattement.

On prescrivit des lavemens émolliens à donner deux ou trois fois par jour, composés d'une décoction de mauves, d'une once d'huile d'olive, d'une once de miel commun, & d'une once de crystal minéral.

On suggéra de tenir les malades au son & à l'eau blanche, de ne donner aux chevaux que très-peu de nourriture, & encore moins aux bœufs en qui la digestion est toujours vitiée en pareil cas par le défaut de rumination; de prendre des racines de zedoaire & d'angélique, de chacune demi-once, myrrhe, trois dragmes, sel ammoniac, deux dragmes, camphre une dragme, de pulvériser les racines & la myrrhe, de broyer le tout dans suffisante quan-

tité de miel commun qu'on aura fait bouillir dans du vinaigre jusqu'à ce qu'il ait repris sa consistance ordinaire ; de mettre le tout dans un linge roulé en maniere de billot : de le placer & de le maintenir dans la bouche de l'animal , les billots composés ainsi étant très-efficaces & très-utiles dans les maladies contagieuses du bétail ; ils éloignent , pour ainsi dire , en effet les corpuscules morbifiques qui s'exhalent , se répandent , nagent & circulent dans l'air que les animaux respirent , en les empêchant de se mêler avec la salive & de s'introduire avec elle dans les estomacs.

Les nitreux que l'on indiqua furent demi-once de nitre dans une infusion de pariétaire. On devoit donner soir & matin avec la corne la valeur d'une livre de ce breuvage.

On conseilla d'ajouter à la boisson blanche du vinaigre de vin jusqu'à une certaine acidité.

On recommanda de faire dissoudre une dragme de camphre dans un verre d'eau-de-vie , de le jeter ensuite dans demi-septier d'eau blanche , de faire prendre ce breuvage avec la corne à l'animal soir & matin deux heures après le breuvage nitreux , & ensuite seulement le matin jusqu'à une diminution notable des premiers symptômes ; enfin , de substituer au nitre dans le cas où l'inflammation s'appaiseroit , une dragme de sel ammoniac dans une même infusion de pariétaire.

Dans la présupposition que l'inflammation pouvoit dans quelques animaux , occuper les parties de la bouche & de l'arrière-bouche , on formula l'injection anti-putride qui a été mise en usage dans la maladie qui attaqua les bes-



tiaux de la Paroisse de Mésieux en Dauphiné.

Tous ces remedes étoient à administrer avec prudence dans le premier tems. Le second en exigeoit d'autres.

Parmi ceux-ci on indiqua le breuvage suivant.

Prenez racine de grande chelidoine nétoyée, une poignée. Faites bouillir dans une livre de vinaigre rosat jusqu'à diminution d'un tiers ; ajoûtez à la colature de thériaque une once, donnez à jeun en deux fois, une dose un jour, la seconde dose l'autre. Couvrez-bien le malade, & garantissez-le pendant l'effet de ce remede de l'impression de tout air froid.

Dans l'espérance que ce breuvage pourroit le rappeler à une certaine vigueur, on proposa d'en substituer alors un autre.

Prenez racine d'angélique en poudre une once, mettez dans une demi-livre de vin rouge, & donnez-en deux fois à l'animal ; la premiere moitié à jeun, l'autre dans la journée.

Enfin dans la circonstance de la diminution des symptômes, on conseilla le quinquina donné trois fois par jour, & à la dose de deux dragmes chaque fois dans une décoction de racine d'énula campana.

Quant aux tumeurs, quant à la suite de la cure & aux précautions à prendre pour garantir les animaux sains, on ne prescrivit autre chose que ce qui avoit été pratiqué lors de la maladie de Mésieux, & mis en usage pour combattre celle (a) des bestiaux dans les diverses Provinces dont nous avons parlé.

---

(a) Il est bon d'observer ici que cette maladie, vrai-

Le Mémoire de M. Nicolau exigeoit une consultation plus raisonnée, il suggéra aussi d'autres vûes, ainsi nous croyons devoir insérer ici les nouveaux avis qui furent donnés de la part de l'Ecole vétérinaire.

On ne peut, dit la nouvelle Consultation, attribuer l'épidémie dont il s'agit, qu'aux différentes causes qui ont été envisagées avec la plus grande sagacité dans le Mémoire auquel on répond, & l'on croit voir évidemment à présent, que la maladie qui ravage le Pays Brouageais, consiste dans une perversion to-

---

ment épifootique & contagieuse, s'est manifestée dans toutes ces Généralités par les signes suivans. Refus de nourriture, cessation de rumination, poil terne & hérissé, tête basse, yeux larmoyans, violent battement de flancs, chaleur de la bouche, des oreilles & des cornes, douleur considérable le long de l'épine, crépitation en cet endroit, ou bruit semblable à celui que fait entendre un parchemin sec que l'on comprime pour peu que l'on coule les doigts sur cette partie, tumeurs survenant indistinctement dans différens lieux de la superficie du corps des animaux, **disparition subite** de ces mêmes tumeurs dans plusieurs d'entr'eux, & qui en assurent la perte; prostration des forces, froid excessif succédant à la chaleur ardente qu'on a remarquée, évanouissement de la douleur régnant le long de l'épine, tension énorme du bas-ventre, plaintes continuelles précédant la mort, enfin symptômes évidens de putréfaction & de gangrene dans les cadavres ouverts. Néanmoins au moyen des remèdes indiqués ici, on est parvenu à préserver & à guérir, ainsi qu'on peut s'en assurer par les états certains & non suspects qu'on en a tenus, cinq mille trente-trois animaux, sans recourir à toutes ces sections, à toutes ces coupures si fort usitées par les Payfans dans les campagnes, dans le cas de la crépitation apperçue; cette crépitation & la douleur qui l'accompagne, n'étant que symptomatiques, & se dissipant par l'action des médicamens qui conviennent à la maladie essentielle.

tales des humeurs, ainsi que dans le relâchement, dans l'inertie & dans la stupeur des solides. Le changement arrivé dans ceux-ci peut être primitivement l'effet du vice actuel du climat, & cet effet avoir été secondairement augmenté par la dépravation des fluides qui doivent en maintenir la force & le ressort. Si les troubles sollicités dans l'œconomie animale ne paroissent pas constamment particuliers à quelques parties, la raison en est simple, puisque c'est le fond du tempérament qui est essentiellement affecté, & que la machine entière est altérée dans son principe. De plus, dès que ce désordre n'a pas lieu sur une seule partie, il n'est pas surprenant qu'on ne s'apperçoive pas du mal dès son commencement, & que les animaux succombent subitement sans qu'aucun accident apparent ait précédé une chute qui n'arrive qu'aussi-tôt que l'harmonie est détruite au point d'éteindre le principe vital. Tous les progrès se font donc ici sourdement. La marche de la maladie est-elle moins obscure dans quelques-unes des brutes attaquées? Est-il en elles quelques parties sur lesquelles son action s'exerce sensiblement plutôt ou plus tard & avec plus de fureur? Ce ne peut être qu'à raison d'une infinité de causes occasionnelles capables de rendre un organe plus foible, & qui le disposent dès-lors à recevoir les funestes impressions de la dépravation générale; enfin le mal se manifeste-t'il par tous les symptomes effrayans qui l'accompagnent? ces symptomes font un ensemble de tous les caracteres de la putridité la plus complete, & la fièvre qui y est jointe peut être déclarée une fièvre putride & gangreneuse.

En ce qui concerne les tumeurs qui se montrent au-dehors, elles doivent certainement être regardées comme une crise salutaire, sur-tout lorsque les solides ont encore assez de force pour déterminer vers le lieu où l'engorgement a commencé une assez grande quantité des humeurs viciées, & pour en délivrer d'autant la masse.

Quant à la perversion des fluides, elle dépend des sucs mal élaborés, & d'ailleurs essentiellement éloignés eux-mêmes des qualités requises & nécessaires pour être changés en un sang pur & louable, mais nous penserions que cette perversion consiste plutôt dans la désunion & dans la dissolution des parties que dans (a) leur coagulation, ce dernier événement étant plus particulier aux fièvres inflammatoires dans lesquelles les solides irrités, crispés & redoublant de force, produisent plus de chaleur, plus de dissipation de la partie séreuse, & suscitent par une suite inmanquable, l'épaississement de ce qui demeure soumis à l'action augmentée des vaisseaux.

Tous ces faits & tous ces principes supposés, nous ne voyons aujourd'hui qu'un plan de traitement à suivre pour triompher du fléau dont il est question. Les remèdes capables de rappeler les solides à leur ton, d'en solliciter l'élasticité, de fournir au sang des parties balsamiques propres à maintenir l'union de ses principes, & à en prévenir, comme à en empêcher la dissolution, sont les ressources principales auxquelles on doit avoir recours. A l'égard des

---

(a) L'ouverture des cadavres examinés par M. Nicou confirmé cette opinion qui est directement opposée à la sienne.

tumeurs critiques, il s'agit de les conduire à une heureuse terminaison, & les évacuans acheveront la cure, car il n'est pas possible d'espérer, sans ce secours, & dans une maladie de cette espèce, d'expulser toutes les matieres dégénérées, & de rappeler entierement les liqueurs à leur premier état.

Nous observons encore que cette maladie est foudroyante, & que le moment où elle se déclare, est l'anéantissement de la machine qu'elle a insensiblement & sourdement sappée; ainsi tous délais seroient dangereux, & on ne sçauroit différer de la combattre, si on desire de la vaincre. Nous regardons donc tous les animaux de cette malheureuse contrée, même ceux qui paroissent les plus sains, comme portant en eux de sinistres atteintes du mal, & en conséquence on propose de les soumettre à un traitement préservatif.

Les moyens de corriger le vice de l'air, & de remédier à celui des eaux, doivent d'abord occuper autant que cette fatale épidémie désolera le Brouageais. On brûlera fréquemment hors des maisons, & sur-tout dans les endroits où sont situés les étables, les écuries, les bergeries, des plantes qui exhaleront beaucoup d'odeur. On préférera à cet effet le genévrier. On pourra y joindre & y substituer le genest, le bouleau, le peuplier, selon que ces bois seront plus ou moins communs dans le Pays; on les choisira même verts. Rien n'est plus capable de purifier (a) l'air, que l'évaporation des parties

---

(a) M. Leclerc, dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, conseille de faire tirer du canon dans les Villages

salines & sulphureuses très-différentes des corpuscules putrides qui exhalent des mares & des végétaux croupis.

On aura en second lieu la plus grande attention à la propreté des lieux qui servent d'habitation aux animaux. On les nétoiera exactement de tout le fumier qu'ils contiennent, & que l'on enterrera ou que l'on brûlera avec soin. On les blanchira, on y brûlera fréquemment du genievre, du thym, du laurier; on pourra même tenter d'y brûler du soufre, mais ce ne fera qu'autant que les animaux en feront dehors (a).

En troisieme lieu, on séparera avec la dernière exactitude les animaux sains des animaux malades. Il s'exhale toujours du corps de ceux-ci des corpuscules morbifiques qui infecteroient infailliblement ceux des premiers qui ne seroient qu'à une légère distance d'eux, & qui développeroient ou augmenteroient la disposition qu'ils ont à participer à la maladie épi-

---

sains, mais très-voisins des Villages infectés. Quand la poudre brûle & détonne les esprits volatils du nitre & du soufre qui entrent dans sa composition, s'élevent, se répandent dans l'atmosphère & le purifient par une vertu opposée à la nature du venin putride. Des buches allumées autour des lieux infectés, contribuent, dit-il, à la pureté de l'air. Le feu doit être considéré comme un ventilateur perpétuel. Il n'est point de poison connu, qui ne perde sa vertu dans le feu; ainsi l'air empoisonné dépose tous les corpuscules dont il est chargé, lorsqu'on le fait passer par-dessus les flammes.

(a) Le même M. Leclerc observe que la vapeur du soufre est très-efficace, mais qu'il en faut user avec modération, parce qu'elle peut irriter la poitrine & produire des toux très-violentes. La poudre à canon brûlée, est encore, selon lui, très-bonne.

footique. On doit par la même raison, enterrer & mettre dans des fosses très-profondes les animaux qui sont morts, & même, s'il est possible, couvrir de chaux immédiatement les cadavres.

On comprend facilement en quatrième lieu, que ce fléau fatal ne peut cesser dès que l'on continuera de donner aux animaux des alimens corrompus, tels que peuvent être les foins de la dernière récolte. On seroit heureux d'avoir des fourrages de quelque autre contrée, mais au défaut de ces fourrages, il importera de donner très-peu à la fois de ceux que l'on a. Il est plus avantageux de laisser maigrir les animaux que de les exposer aux pernicious effets qui résultent d'une telle nourriture, surtout quand elle n'est pas épargnée.

Cinquièmement, les bestiaux ne devraient être abreuvés que d'une eau courante. La chose peut être impraticable; en ce cas, il faudroit corriger les mauvaises qualités de celles qu'on leur fait boire en y mêlant du vinaigre de vin jusqu'à une certaine acidité, ou du moins en plongeant dans une certaine quantité de cette même eau un fer rougi au feu, & en l'y éteignant plusieurs fois. S'il étoit possible de la faire bouillir, de la blanchir, de ne nourrir même les animaux du Pays qu'avec du son & une légère quantité de grains, ce régime seroit très-salutaire, mais il nous semble difficile d'exiger que toute une contrée s'y conforme.

Sixièmement enfin, il seroit bon de les panser & de les bouchonner fortement plusieurs fois par jour avec des bouchons de paille dans l'intention d'exciter l'oscillation des vaisseaux cutanés, & d'animer la circulation.

Les médicamens préservatifs à mettre en usage d'après l'idée que nous concevons de cette maladie, sont les bayes de genievre macérées dans du vinaigre de vin.

Prenez deux poignées de ces bayes, écrasez-les, laissez-les infuser vingt-quatre heures dans une pinte de cette liqueur, donnez-la en deux jours à l'animal, partie le matin, partie le soir, c'est-à-dire, un quart de pinte chaque fois. Réitérez ce remede de huit en huit jours à ceux des animaux en qui on n'appercevra aucun signe de la maladie. A l'égard de ceux dans lesquels on entreverroit des signes mêmes légers d'abattement on leur administrera le remede suivant.

Prenez quinquina en poudre, limaille de fer de chacun deux gros, sel ammoniac un gros, mêlés dans un quart de pinte de vin ou dans une même mesure d'une forte décoction de bayes de genievre dans de l'eau, donnez avec la corne le matin & autant le soir pendant huit jours.

Venons à présent aux médicamens curatifs à substituer à cette méthode préservative.

La saignée paroît plutôt contre-indiquée qu'indiquée. Elle augmenteroit inévitablement la prostration des forces, l'inertie des solides, la stase des fluides & la putréfaction. Quant aux émétiques, ils seroient certainement très-convenables, mais ni le cheval ni les animaux ruminans ne vomissent point, & cette ressource nous est interdite. Il est donc question de séparer aussi-tôt l'animal de tous les autres, & de le priver de tout aliment solide, d'autant plus qu'il est évident par les observations faites sur le ventricule des cadavres, que la digestion est



en défaut , & cette fonction est d'ailleurs toujours lésée dans les ruminans malades.

On fera dissoudre dans la boisson blanche ordinaire , de l'alun de roche , de maniere que l'animal en prenne demi-once par jour.

On donnera le remede qui suit le plutôt que l'on pourra. Prenez gomme ammoniac & assu-fœtida grossièrement pilés , de chacun demi-once ; faites dissoudre , & pour cet effet légèrement bouillir dans demi-pinte de vinaigre. S'il est beaucoup de choses étrangères à la gomme , coulez la dissolution au travers d'un linge clair , sinon donnez-la telle qu'elle est à une chaleur supportable , & continuez plusieurs jours une fois seulement.

Dans la circonstance où le mal seroit plus grave , & où à peine auroit-on le tems de préparer la dissolution précédente , on aura recours à l'esprit volatil de sel ammoniac ; on en donnera une demie-cuillerée à bouche que l'on éteindra dans un quart de pinte de vin ou d'infusion de genièvre , & cela trois fois le jour. S'il arrive de la sueur , on la soutiendra par une once de thériaque ou d'orviétan , que l'on délaiera dans les mêmes véhicules. Dans cette vûe on aura soin de couvrir l'animal , & sur la fin de la crise , on abattra la sueur avec le couteau de chaleur , & on le bouchonnera ensuite avec force.

Les tumeurs critiques exigent les plus grandes attentions. Dès qu'on en trouvera le moindre signe , on ne négligera rien pour attirer l'humeur au dehors ; on appliquera sur celles qui sont dures dans le principe & qui ne paroissent point disposées à la suppuration , les cataplasmes les plus capables de réveiller l'oscilla-

tion des solides, & d'occasionner une inflammation à la partie. Les épispastiques ou vésicatoires rempliront cette intention.

Prenez mouches cantharides demi-once, euphorbe deux dragmes, le tout pulvérisé. Mêlez avec demi-livre de levain ou simplement de pâte fermentée & suffisante quantité de vinaigre pour un cataplasme d'une consistance convenable, que l'on maintiendra douze heures sur la partie tuméfiée, & que l'on réitérera une seconde fois, si la tumeur ne paroît pas disposée à être ouverte.

Aussi-tôt que l'on appercevra de la fluctuation, ou seulement de la mollesse, on pratiquera une ouverture avec le cautere actuel plutôt qu'avec l'instrument tranchant; le cautere cutellaire est préférable au bouton de feu: on l'appliquera rouge sur la tumeur d'une extrémité à l'autre, & jusqu'au foyer de la matiere. Les pansemens seront faits avec l'onguent ægyptiac & le suppuratif mêlés à parties égales, & on n'oubliera pas de faire à chaque pansement, c'est-à-dire, deux fois le jour, des lotions avec de l'eau & de l'eau-de-vie, dans laquelle on aura fait fondre deux gros de sel commun sur une pinte d'eau commune, & demi-pinte d'eau-de-vie.

La suppuration étant bien établie, le pus étant louable, & la pourriture n'étant plus à redouter, on pansera la plaie plus simplement avec l'onguent digestif ordinaire, fait avec la térébenthine & un jaune d'œuf battu, l'huile d'hypericum & l'eau-de-vie.

Enfin, dès que les grands accidents de la maladie ne se montreront plus, & que la suppuration des tumeurs tendra à sa fin, on emploiera nécessairement, & on réitérera les pur-

gatifs (a). Ces évacuans peuvent être employés sans crainte, & le préjugé seul peut en faire abdiquer l'usage.

Au surplus, comme tous les remèdes recommandés sont des remèdes échauffans, on aidera l'excrétion des matières qui pourroit être retardée, par le moyen de plusieurs lavemens simples que l'on placera entre ces remèdes une ou deux fois seulement, & en quelque tems que ce soit, à l'exception de celui des sueurs pendant lequel ils doivent être rejetés.

Il seroit sans doute inutile de prévenir de la nécessité de proportionner les doses des remèdes à la petitesse & à l'âge plus ou moins avancé des animaux.

*p. 43*. (20) Il est une maladie épifootique dont nous avons parlé (note 2) & qui fait assez souvent de grands ravages. C'est la péripleumonie, ou l'inflammation de poitrine. En voici les signes dans l'animal vivant.

Une toux plus ou moins sèche, qui quelquefois se fait entendre peu fréquemment dans le commencement & qui redouble sur la fin.

Une fièvre très-sensible & très-caractérisée.

Une oppression plus ou moins grande, qui augmente lorsque l'animal a mangé, & qui quelquefois n'existe point, ce qui néanmoins est très-rare.

Le dégoût qu'on apperçoit à mesure que le mal fait des progrès.

Le défaut de rumination dans les bœufs

(a) On donnera le breuvage de cette sorte qui a été employée lors de la terminaison de la maladie qui a régné à Mezieux.

& autres animaux ruminans comme eux, mais ce signe est équivoque en ce qu'il est commun, ainsi que nous l'avons dit, à toutes les maladies graves qui les attaquent.

La puanteur de l'haleine.

La sécheresse des naseaux à leurs orifices & celle de la bouche & de la langue.

Quelquefois un écoulement de matières plus ou moins épaisses & plus ou moins blanchâtres par les naseaux.

Mais ni le sixième signe ni les suivans ne sont pas toujours constans.

Ceux qu'on observe dans l'animal mort sont la lividité, l'engorgement des poumons, les échimosés, les pustules absédées, les taches gangréneuses qui en chargent la surface ainsi que les différentes croutes gélatineuses & de diverses couleurs qui y tiennent légèrement; les abscesses, les infiltrations purulentes qui dégradent l'intérieur d'un des lobes, ou seulement de l'une de ses portions, ou des deux lobes ensemble; leur pourriture, leur adhérence à la pleure qui, quelquefois paroît plus épaisse, enflammée, suppurée, ou gangrenée; des épanchemens considérables d'une eau rouffâtre, putride, fort écumeuse & assez souvent sanieux & purulens, &c.

L'abattement, la foiblesse, une grande difficulté de respirer, une toux continuelle, la rougeur des yeux, la sécheresse de la langue, un râlement, la puanteur de l'haleine sont des symptômes mortels, comme l'absence de ces mêmes symptômes est un sujet & un motif d'espérer.

Cette maladie dont les causes les plus ordinaires sont les variétés de l'atmosphère, les

pluies froides & abondantes auxquelles les animaux sont exposés , le passage subit d'une étable chaude à ces mêmes pluies , &c. demande des secours très-prompts.

Il est de la plus grande importance de saigner à la jugulaire les animaux qui en sont atteints , & même de leur tirer une assez grande quantité de sang , & de répéter la saignée le premier , le second & le troisième jour , s'il en est besoin , car le sang tiré qui ne se coagule point & qui demeure délié & fluide indique l'inutilité d'une pareille opération , il paroît alors que les matières les plus épaisses sont retenues dans les poumons , & que les plus tenues sont les seules auxquelles ils ont permis un passage.

Les lavemens émolliens & rafraîchissans produiront les meilleurs effets , donnés & réitérés deux & même trois fois dans la journée pendant cinq ou six jours. Ils sont indiqués dans la note 19 à l'article où l'on traite de la maladie qui a régné à Mezieux.

On ne tiendra pas les malades à des alimens solides , à moins qu'on n'en donne très-peu & seulement pour les soutenir ; encore doit-on préférer à toutes sortes de fourages la farine de froment mêlée avec du miel & dont on pourra faire des pillules nutritives qu'on leur administrera de tems en tems.

La boisson ordinaire sera l'eau blanche. On y ajoutera si la toux est violente le mélange suivant.

Prenez fleurs de violettes , & de coquelicot de chacune deux poignées ; versez sur le tout six livres d'eau d'orge bouillante. Faites infuser pendant une heure , coulez , ajoutez à la colature trois onces de miel commun. Mêlez avec la boi-

son qui sera donnée toujours tiède. Au défaut de ce mélange, l'eau blanche sera miellée.

Des billots placés une ou deux fois par jour dans la bouche de l'animal, produiront de très-bons effets.

Prenez six figues grasses, cinq onces de miel commun & rosat; pilez les figues, mêlez; triturez avec le miel.

Ou bien quatre onces de syrop violat, six jaunes d'œufs, cinq onces d'eau distillée de roses; mêlez & garnissez en un billot.

Une attention très-salutaire seroit de faire respirer de tems en tems au malade les vapeurs de l'eau chaude, de maniere que ces vapeurs entrent & pénètrent avec l'air inspiré dans ses poumons.

Quand la toux est très-forte, répétée, & qu'elle fatigue étrangement l'animal, on peut outre l'addition faite à la boisson ordinaire, administrer le bol suivant.

Prenez blanc de baleine, poudre de réglisse de chacun trois dragmes, pilules de cynoglosse une dragme, mêlez avec suffisante quantité de conserve d'althœa pour un bol béchique anodin.

Si la fièvre, si l'oppression & les autres signes diminuent, on donnera tous les matins à jeun, un bol composé d'agaric en poudre, de fleurs de soufre, d'iris de Florence pulvérisés; on prendra deux dragmes de chacun qu'on mêlera avec suffisante quantité de miel commun.

Mais si l'affaissement & la putridité, suites ordinaires des fortes inflammations, sont à craindre, on administrera le bol suivant.

Fleurs de soufre six dragmes, blanc de ba-

leine deux dragmes, poudre de cloportes, gomme ammoniac, de chacun une dragme & demie, myrrhe une dragme, miel blanc suffisante quantité, incorporez le tout. Faites deux bols à donner en deux fois. On pourroit même employer utilement le quinquina, le camphre & le miel. Prenez du premier trois dragmes, du second une dragme, du troisième qui aura bouilli dans suffisante quantité de vinaigre jusqu'à ce qu'il ait repris sa consistance ordinaire, tout ce qu'il en faudra, pour du tout former une pilule qui sera donnée le matin à jeun & suivie deux heures après, d'une ou de deux cornes d'une forte décoction de bayes de genievre ou d'enula campana, & dans le cas où l'animal jetteroit par les naseaux, d'un breuvage fait avec les feuilles de pervenche, de pied de lion, de veronique, de lierre terrestre de chacune une poignée qu'on fera bouillir dans l'eau commune jusqu'à diminution d'un tiers. On coulera, on ajoutera quatre onces de miel rosat & on donnera en deux fois. Alors le premier bol dans lequel entre la fleur de soufre ne sera donné que le soir.

Tels sont les remedes à employer relativement aux animaux en qui la maladie auroit fait des progrès qui mettroient hors d'état de pratiquer des saignées. Le dernier breuvage est surtout d'une nécessité absolue dans la circonstance d'une peripneumonie maligne, telle que l'est souvent celle qui se répand sur les bestiaux, cette maladie n'étant pas au surplus contagieuse comme quelques-uns l'ont cru, & étant autant qu'on en peut juger celle qui s'est manifestée en 1764 sur les chevaux, sur les poules & sur les chiens, & qui semble se renouveler celle-ci sur les premiers.

On en termine la cure par un ou deux lavemens purgatifs.

Prenez feuilles de séné trois onces , versez sur ces feuilles deux livres & demi d'une décoction émolliente bouillante. Faites infuser pendant une heure , coulez , délayez dans la colature de catholicon trois onces pour un lavement.

Mais on ne doit avoir recours à ce remède que lorsque les principaux symptômes sont dissipés , & que dans les animaux ruminans la rumination annonce le rétablissement des fonctions de l'estomac.

Du reste les influences de l'air étant plus considérables dans cette maladie que dans toute autre , on n'y exposera pas les malades dans un tems froid & pluvieux. Les étables & les écuries ne seront ni trop chaudes ni trop froides ; on en renouvellera souvent l'air , on les parfamera même, principalement si la maladie est épizootique , en y faisant évaporer sur des charbons ardens de tems en tems, une très-modique quantité de vinaigre.

Quant aux médicamens préservatifs , ils consistent à garantir les animaux sains des causes de la maladie , à la prévenir par une légère saignée , à les tenir soigneusement couverts , à leur donner pour boisson ordinaire l'eau blanche & même des lavemens émolliens dans le cas où l'on entreverroit en eux quelques dispositions au mal à redouter.

462 21.) On ne se propose pas de considérer l'Auteur dans les idées qu'il se forme des effets des différens médicamens qu'il prescrit ; mais pour faciliter l'écoulement de la morve , il vaut mieux relâcher la membrane pituitaire par des injections d'une décoction d'orge miellée ;



que de chercher le secours des mixtes qui en augmenteroient l'irritation.

*p. 48.* (22.) On trouve dans la nouvelle édition de la Maison rustique, un remède que les Médecins ont conseillé depuis qu'ils l'y ont vû. Ce remède consiste dans l'action de ratifier la portion malade de la langue avec une cuillère ou une pièce d'argent jusqu'à effusion de sang, & de bassiner ensuite deux fois par jour cette même partie avec un mélange de vinaigre, de sel, de poivre, d'ail & de poirée bien pilés. Une pareille méthode est simple & peut être bonne ; cependant dans le cas où le mal auroit fait certains progrès, il ne seroit pas impossible qu'elle fût insuffisante. On lui en a substitué une qui paroît plus conforme aux vrais principes, & qui a été mise en usage dans la Généralité de Moulins sur trois cens trente bêtes à cornes qui toutes ont été guéries.

On s'est d'abord occupé du soin d'administrer aux animaux sains les remèdes préventifs. Dans cette intention, on a saigné ces mêmes animaux à la jugulaire, & cette opération a été suivie de lotions fréquentes sur la langue, de boissons acidules nitrées & de parfums.

La lotion a été du vinaigre, du poivre, du sel, de l'assa-fœtida concassé ; on a mêlé le tout, il a macéré, on a remué, & on a ensuite frotté la langue & toutes les parties de la bouche dans les deux mâchoires avec cette liqueur. On a spécialement étuvé la langue dessus, dessous & dans ses côtés avec un linge qu'on a imbibé. Quelquefois on a ajouté une demi-once de sel ammoniac à cette lotion qui a été réitérée suivant les circonstances.

La boisson étoit de l'eau blanchie ; suivant

la méthode ordinaire ; on y mettoit de cristal minéral une once , & du vinaigre de vin jusqu'à une certaine acidité.

Les parfums n'étoient autre chose que l'évaporation du vinaigre sur des charbons ardens dans les écuries. Il est arrivé aussi qu'on a pris de bayes de genièvre quatre poignées, d'absynthe, de racine d'aunée, de feuilles de sabine, de chacune deux poignées, de la myrrhe une once : on a pulvérisé le tout, qu'on y a fait brûler sur un réchaut.

On a de plus fait macérer dans suffisante quantité de vinaigre des bayes de genièvre que l'on a donné à la dose d'une poignée dans du son deux fois par jour.

Dans les lieux où la contagion à été extrême, le breuvage qu'on a prescrit a été composé de deux poignées de feuilles de rhue, qu'on a fait infuser dans demi-pinte de vin rouge. On y a ajouté quelques gouffes d'ail, des bayes de genièvre, & deux dragmes de camphre. On en a donné tous les matins à jeun une corne à chaque animal, & on est parvenu dans le Bourbonnois par tous ces moyens, à préserver deux cens vingt-cinq bœufs ou vaches dont plusieurs communiquoient avec les animaux malades.

Quant au traitement de ceux-ci, on a défendu toute saignée, on a recommandé les parfums, & en ce qui concerne la tumeur, on a cru qu'il étoit préférable & plus sûr de la faire emporter avec le bistouri ou les ciseaux que de la ratifier simplement. On a ordonné des scarifications exactes dans le fond & sur les bords de l'ulcere. On a fait étuver ensuite cinq ou six fois par jour la partie ulcérée & la langue entiere avec de la teinture de myrrhe & d'aloës,

ou avec de l'eau-de-vie chargée de sel ammoniac & de camphre, à la dose de demi-once de l'un & de l'autre sur huit onces de cette même eau. Le camphre s'y dissout insensiblement en triturant peu à peu dans un mortier, & en augmentant la dose d'eau-de-vie à mesure de dissolution. Du reste des lotions faites avec le vinaigre, dans lequel, comme le conseille l'Auteur, on aura délayé de la thériaque, & auquel il seroit bon d'ajouter du camphre, feront aussi véritablement bien indiquées. On feroit même très-bien d'en faire avaler une ou deux cuillerées chaque fois qu'on les emploiera, car on ne sçautoit se persuader que dans la circonstance d'une maladie dont les effets sont si rapides & si cruels, que la langue des animaux peut être coupée & tomber en moins de vingt-quatre heures, il suffira de la traiter extérieurement. Aussi a-t'on cru devoir prescrire ensuite les alexiteres suivans.

Prenez racines de contrayerva & d'aunée en poudre de chacune trois dragmes, une vipere seche que l'on met en poudre, de camphre une dragme, mêlez avec suffisante quantité d'extrait de genievre, formez une pilule, donnez à l'animal.

Ou bien prenez racine de dompte-venin, d'impératoire, d'aunée, d'angélique, à la dose de demi-once chacune, faites bouillir dans deux livres de vinaigre rosat jusqu'à diminution d'un tiers. Ajoûtez à la colature une once d'orviétan, partagez en deux doses, dont une sera donnée le matin à jeun & l'autre le soir, ayant soin de bien couvrir les malades pendant l'effet du remede. Dès-lors on n'aura point à redouter que le mal ait des retours, quelquefois

d'autant plus funestes qu'il se présente ensuite sur d'autres parties & sous une différente forme, ainsi qu'on a été à portée de s'en convaincre. Il importe au surplus de bien panser & de bien étriller les animaux, tant sains que malades, d'en visiter plusieurs fois dans le jour la bouche pour juger de son état, car ce charbon ne s'annonce pas par d'autres signes extérieurs, &c.

10. 49. (23.) Tous les symptômes qu'on apperçoit dans cette maladie (*Voyez* la note 10) décelent une maladie inflammatoire, contagieuse, & par conséquent compliquée d'un venin subtil dont les premières impressions sont à peu près égales à celles de tout corps hétérogène introduit dans la masse, & dont le séjour & la marche dans les routes circulaires, infecte entièrement les liqueurs. Plus ce venin dans l'homme éprouve d'obstacles, plus il s'irrite. La force des solides, l'état enflammé du sang assurent, pour ainsi dire, ses ravages, & son activité est en quelque façon mesurée au degré de résistance qu'il rencontre. On ne sçait si la fougue du virus variolique dans le mouton est en proportion de l'âge, de la vigueur ou de la délicatesse de l'animal; mais il faudroit pouvoir comparer la nature de celui qui lui est propre & de celui dont nous sommes tributaires pour expliquer comment il ne s'amortit pas entièrement dans un tempérament naturellement lâche, froid & humide, tel qu'on le suppose dans la brute dont il s'agit, tandis qu'il semble s'éteindre en quelque façon dans des hommes d'un tempérament froid & aqueux. On doit désespérer de résoudre une multitude de points que nous voyons hors de

notre portée, & s'en tenir absolument ici à la considération des simples effets. Le caractère inflammatoire de la maladie, la nécessité indispensable de débarrasser les sucs de la matière contagieuse qui les envenime, voilà les deux objets qu'il n'est pas permis de perdre de vue; ainsi d'une part, séparation des particules enflammées & vénéneuses, & de l'autre, expulsion de ces mêmes particules. L'agitation excitée dans les fluides par la présence du venin même opérera la séparation. Quant à l'expulsion, on ne peut l'attendre que de la suppuration & du desséchement des petites inflammations locales produites par la matière que l'augmentation du mouvement détermine & chasse à l'extérieur. Prévenir l'excès de foiblesse ou de violence de ce mouvement, & conduire les pustules à une heureuse maturité, tel est l'ouvrage proposé au Médecin capable de suivre & d'écouter la nature. Le succès en effet dépendra toujours de l'attention la plus rigoureuse aux tems, aux circonstances, aux différens périodes du mal. Que l'on cherche indifféremment à précipiter l'éruption par des remèdes agissans, par des cordiaux, souvent on augmentera la malignité, & si malheureusement les particules morbifiques ne sont pas encore assez délayées & assez atténuées, elles ne pourront jamais atteindre à la superficie, & leur reflux infectant toujours les nouveaux sucs, on occasionnera l'inflammation des viscères & une foule de désordres internes semblables à ceux dont le cadavre qu'à fait ouvrir M. Borel lui a laissé entrevoir les traces. S'attachera-t'on au contraire à diminuer le mouvement tumultueux des liquides, & choisira-t'on de préférence une

méthode purement antiphlogistique? On éteindra peut-être la force nécessaire, on nuira à la séparation, & l'on concentrera le venin. Il en sera de même de la saignée, des lavemens, des évacuans; qu'on les mette en usage, on risquera d'interrompre l'éruption ou la suppuration, & de rappeler l'ennemi en dedans; ainsi nulle vûe très-salutaire & très-bonne en elle-même qui ne soit meurtrière & vicieuse dans de certains cas. Il est dans la médecine vétérinaire comme dans la médecine humaine des variations, des modifications indiquées par le genre, par le moment, par les symptômes des maladies. Ces variations & ces modifications à pratiquer & à saisir à propos demandent des lumières réelles & seront toujours l'écueil contre lequel l'empirisme échouera. A la bonne heure que dans de légères indispositions que le régime ou certains petits remèdes généraux administrés dans le principe peuvent réprimer, l'animal soit confié aux soins & à l'attention d'un Maréchal ordinaire ou d'un Pasteur, mais on ne peut l'abandonner ainsi dans des maladies graves, & sur-tout lorsqu'il s'agit de parer aux ravages d'un venin insidieux.

Quoi qu'il en soit, de toutes ces vérités qui constituent véritablement ce qu'on appelle l'art de guérir, démontrent d'une manière convaincante la nécessité des Ecoles vétérinaires, on rendra compte ici de plusieurs expériences faites avec prudence & réflexion à trois lieues de la Ville de Lyon, dans un Village appelé *les écherres*. Une moitié de troupeau fut attaquée du claveau. On sépara aussitôt la moitié saine de la moitié infectée; mais quoique toute communication fût interdite, il y eut encore

quelques brebis que ce venin n'épargna pas ; & qu'on fut obligé de réunir aux autres. On chercha à parer à la contagion par des parfums convenables & propres à purifier les bergeries, & en nettoyant ces mêmes lieux de toutes les ordures qui pouvoient y causer & y perpétuer l'infection.

On commença par appliquer des vésicatoires dans la partie latérale interne des cuisses des malades du claveau discret comme du claveau confluent. Au lieu des vésicatoires on mit en usage le séton pour quelques-uns, la suppuration fut bientôt établie par l'un & l'autre de ces moyens, & produisit des effets sensiblement avantageux. On n'abandonna pas les premiers de ces animaux entièrement à la nature, on l'aida quand on la vit en défaut par des décoctions de bayes de genièvre, par des décoctions de safran à la dose d'un quart d'once dans une livre d'eau & l'on administra ces remèdes avec la corne. Dans le claveau d'un genre confluent, la perfidie du venin inspira plus de défiance. Le quinquina est une des substances les plus capables de prévenir la gangrene & même de la détruire ; il forme un remède tonique qui favorise la suppuration & la rend louable ; toutes ces vertus déterminèrent donc à y avoir recours. On prit demi-once de racine de dompte-venin, que l'on fit bouillir dans une livre d'eau commune. On mit dans la colature une dragme de quinquina en poudre ; on fit bouillir de nouveau, & on donnoit tous les jours soir & matin le marc avec la corne, on eut même la précaution d'ajouter dans chaque breuvage dix grains de sel d'absynthe pour donner plus d'activité au quinquina.

On tenta sur d'autres moutons infectés d'un claveau de ce dernier genre l'épreuve du camphre. On en délayoit trente grains dans un jaune d'œuf, on mêloit le tout dans la valeur d'une corne des décoctions ci-dessus, & on administroit ce remede le matin & le soir.

Enfin les animaux les plus malades inviterent à sonder la nature sur ces deux substances réunies. On les administroit à quelques heures de distance l'une de l'autre, de façon que dans la matinée on donnoit un breuvage de quinquina & un breuvage de camphre, & autant l'après-midi.

Quant aux atteintes sur les yeux, on employa le collyre suivant.

Prenez deux poignées de feuilles de coings, deux dragmes d'écorce de grenade, une dragme de grains de sumach, faites infuser le tout dans une livre d'eau commune tiède pendant quelques heures; faites bouillir ensuite légèrement, filtrez, & après avoir mis dans huit onces de cette décoction huit grains de saffran commun en poudre & deux grains de camphre, fomentez les yeux de l'animal.

La suite de ce traitement, auquel on joignit à propos des lavemens émolliens & que l'on termina par des purgatifs fut assez heureuse, puisque de vingt-deux moutons ou brebis attaqués, il ne périt qu'un seul malade.

*p. 54.* (24) Nous dirons un mot ici d'une maladie souvent particulière, mais quelquefois épizootique qui a échappé avec quelques autres aux recherches de l'Auteur. C'est la dysenterie. Dans le dernier de ces cas elle n'est jamais bénigne; elle est constamment accompagnée d'une fièvre légère dans le principe, mais qui accroît dans la suite au point qu'elle devient assez fréquem-



ment la maladie principale. Les symptômes en sont, outre des déjections sanieuses, purulentes, sanglantes, outre des tranchées, des ténèbres, une chaleur énorme d'entrailles, la chute du fondement, &c, tous ceux qui annoncent une fièvre caractérisée de malignité. Communément à l'ouverture des cadavres, on trouve les intestins ou desséchés, ou dilatés par des vents, contenant une matière purulente, & toujours enflammés, ulcérés, sphacelés; la rate est enflée & putride, le rectum surtout est dans le plus mauvais état, & on y rencontre des caillots de sang pur, mêlé par fois à de la sanie, &c.

Si les bestiaux attaqués ne sont pas dans l'abattement, la saignée à la jugulaire est très-bien indiquée. Des breuvages faits avec huile d'olive ou de navette, une once, sur laquelle on verse un verre d'eau & un demi-verre de vinaigre de vin, ne le sont pas moins; on peut en donner soir & matin.

La boisson ordinaire doit être l'eau blanche, à laquelle on joindra un tiers d'une décoction de corne de cerf. La nourriture ne sera que de l'orge, de l'avoine, du seigle, qu'on aura fait bouillir.

On pourra, selon les circonstances, recourir au diascordium dont on donnera une once délayée dans suffisante quantité d'eau blanche légèrement acidulée par le vinaigre.

Les lavemens surtout ne seront pas épargnés? On prendra son de froment quatre poignées, feuilles & fleurs de bouillon blanc de chacune une poignée, semences de fénugrec, de lin, de chacune demi-once; on fera bouillir le son, les feuilles & les semences dans cinq livres d'eau commune jusqu'à diminution d'un tiers. Sur la fin de l'ébullition, on mettra les fleurs; on

les laissera ensuite infuser : on coulera & l'on fera fondre dans la liqueur deux chandelles pour un lavement.

Le lavement qui fuit doit être employé dans le besoin & lorsque les tranchées sont vives, on le compose avec la même décoction ; mais au lieu des chandelles, on y ajoute syrop de diacode trois onces, ipécacuanha en poudre demi-once ; il produit des effets merveilleux.

Quelquefois on a recours aux détersifs. Prenez feuilles de mille-pertuis & de pervenche, de chacune une poignée ; faites bouillir dans la même quantité d'eau commune indiquée ci-dessus jusqu'à même diminution ; coulez, ajoutez-y térébenthine de venise deux onces, & quatre jaunes d'œufs, le tout broyé ensemble pour un lavement.

Le nitre, le camphre, sont souvent très-efficaces.

Prenez sel de nitre une once, faites fondre dans deux livres de décoction d'oseille, donnez avec la corne en deux doses.

Ou bien prenez nitre, camphre, de chacun deux dragmes ; mêlez avec suffisante quantité de miel pour un bol.

Il seroit au surplus, très-difficile d'indiquer ici tous les cas où la méthode doit varier. C'est d'après les différens caractères des maladies & la diversité de leurs progrès & de leurs effets, que le Maréchal doit se déterminer ; il n'est point de regle immuable dans les traitemens que l'on entreprend, aussi le plus grand Praticien est-il communément fort au-dessous de son art, dès qu'il est dépourvû de l'avantage supérieur que donne une saine théorie.

p. 56. (25) Ni le safran des métaux, ni l'assa-fœ-

tida ne sont point purgatifs, ils sont diaphorétiques, & en ce sens, on peut les regarder comme évacuans mais non comme ayant les effets qu'on leur suppose ici.

p. 58

(26.) Les soins les plus assidus pour préserver les champs & les pâturages de la naissance & de la pousse d'herbes mauvaises & nuisibles, feroient toujours superflus. On ne peut en effet les purger de toutes celles qui y croissent, en détruire le mélange & s'opposer d'ailleurs aux effets des vents qui y portent indifféremment des semences de toutes les especes. Du reste, tous les efforts prescrits ici par l'Auteur pour décharger l'herbe d'une rosée pernicieuse & de la rouille, sont aussi insuffisans qu'il est impraticable de donner dans certains Pays aux animaux une autre nourriture que celle que la terre, en quelque façon souillée, fournit à leur détriment & à leur ruine.

p. 59.

(27.) L'Auteur est, quant aux précautions auxquelles il invite, parfaitement d'accord avec Lancisi, dans son *Traité* indiqué note 7. Nous observerons qu'on n'a point assez d'attention à celles que doivent avoir les Maréchaux, de ne point entrer dans les écuries des malades avec leurs habits ordinaires de laine & de coton qui se chargent trop aisément des vapeurs & des exhalaisons & qui les conservent trop long-tems; ils devroient du moins les couvrir d'un surtout de toile cirée, & se laver soigneusement les mains, & même le visage, avec du vinaigre, en sortant des étables, car très-souvent ils portent eux-mêmes le mal dans celles qui sont exemptes de la contagion. Il seroit encore à desirer que de malheureux Cultivateurs ne fussent pas les premiers à en fomenter les progrès

progrès & la durée, soit par leur négligence à se conformer à ce qu'on leur prescrit de soins pour leurs bestiaux malades, soit par la crainte qu'ils ont d'accepter les secours qui leur sont offerts. On en a vu dans la Paroisse de Sauvagnat en Auvergne cacher soigneusement la maladie de leurs bœufs, & enterrer secrettement dans les étables où ils étoient confondus avec des animaux sains & exempts de tous maux, ceux que la mort venoit de leur enlever. C'est moins à la défiance qu'ils ont de l'efficacité des remèdes qu'on leur propose qu'à l'appréhension des dépenses dans lesquelles ils redoutent d'être entraînés, qu'on doit imputer une conduite aussi reprehensible, & qu'on n'aura peut-être plus à leur reprocher, lorsque dans toutes les circonstances de maladies épiépidémiques, on chargera les Provinces de subvenir aux frais qu'il est inévitable de faire, non-seulement pour l'avantage des Paroisses infectées, mais pour celui des Paroisses qu'il importe de préserver & de garantir du fléau qui dévaste les premières.

(28.) La mâchoire supérieure du bœuf n'a point de dents incisives; il ne suit pas de cette privation que cet animal coupe l'herbe avec la langue. Il se sert de cette partie quand il broute pour ranger, pour ramasser l'herbe en forme de faisceau, & ses machelieres en coupent la pointe; aussi ne broute-t'il que celle qui est longue & ne porte-t'il aucun préjudice aux prairies sur lesquelles il se nourrit. Il n'ébranle nullement les racines, il enleve les grosses tiges & détruit peu-à-peu l'herbe la plus grossiere: C'est ainsi qu'il bonifie les pâturages.

F I N.

L

---

 APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit ayant pour titre : *Mémoire sur les Maladies épidémiques des Bestiaux, qui a remporté le Prix proposé par la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris, pour l'année 1765, par M. BARBERET, Médecin, &c. avec des Notes instructives* ; J'ai cru que le Public réuniroit son suffrage à celui de la Société Royale d'Agriculture, & qu'il applaudiroit à la résolution qu'elle avoit prise de le donner à l'impression. À Paris ce 8 Juin 1766.

R O U X.

---

& Le Privilege se trouve aux autres Ouvrages de la Société Royale d'Agriculture.

Page 3<sup>th</sup>

Let







